CHALLE, par JULES ROY

(pp. 9, 10, 11)

L'EXPRESS

1.25 NF

1er JUIN 1961. — N° 520

(Keystone.)

LE PRÉSIDENT DES ETATS-UNIS.
« Nous ramons tous sur le même bateau. »

(Zénobios.)

• B 1 - ★ ★ ★ ★

KENNEDY
ET LEADERSHIP

En ce qui concerne votre article sur les U.S.A., je serai franc : je n'y ai pas trouvé votre perspicacité habituelle. Cher Jean-Jacques, le point n'est pas de savoir si Kennedy a été mal conseillé ou pas. Le grave de l'affaire est que ces informations lui apportaient *ce qu'il voulait entendre*, et qu'il se soit tellement hâté de les suivre. La question numéro 1 est la suivante : peut-il ou ne peut-il pas assumer le leadership ? Il est clair que non, et là est tout le drame.

Le fascisme pauvre nous paraissait plus virulent que le riche dont sont atteints les Américains. Or, ce dernier est d'autant plus redoutable qu'il se cache sous un libéralisme de salon qui, à ma vive surprise, abuse tout le monde.

Pour isoler ce mal, vous allez voir dans le proche futur, une conspiration générale tendant à neutraliser l'Amérique. On ne pourra faire autrement. Mais un jour, la race blanche en sortira fort affaiblie. Amen.

I. M.
Villars.

L'EXPRESS
S. A. Presse Union
Directeur général :
J.-J. SERVAN-SCHREIBER
REDACTION :
91, Champs-Elysées. Tél. : ELY 88-61.
ADMINISTRATION - PUBLICITE :
29, rue de Marignan. Tél. : ELY 23-89.
Tirage des I.P.R.
Raymond Seguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
Composition de Typo-Elysées
91, aven. des Champs-Elysées.

NOUS,
LES VICTIMES

Si nous interrogeons l'histoire, elle nous apprend des choses étonnantes en vérité, et qui sont loin de cadrer avec vos affirmations...

Les gens avertis savent que la pénétration européenne profonde en Asie et en Afrique remonte au plus à 1830. Ça ne fait pas beaucoup de siècles ! Comptons un siècle de plus pour l'Inde ! Jusque-là, cette fameuse domination ne dépassait guère les limites étroites de quelques comptoirs commerciaux côtiers.

En revanche, l'histoire nous apprend aussi que l'Europe a dû attendre les environs de 1880 pour se libérer totalement enfin de l'oppression des peuples asiatiques contre laquelle elle luttait sans interruption ou presque, depuis le Ve siècle. L'Espagne elle-même a subi une occupation arabe de plus de sept siècles !

Avouez qu'à côté de cela, l'épisode des Croisades devient insignifiant par sa durée et surtout son ampleur, et que le petit siècle de pénétration profonde en Afrique Noire a une allure de « péripétie ».

Historiquement, compte tenu de l'ampleur et de la durée, les envahisseurs, les oppresseurs sont les Asiatiques et les Arabes, incontestablement.

C'est vrai dans le passé et c'est encore vrai aujourd'hui : la Chine a repris son expansion séculaire ou millénaire un peu dans toutes les directions : Tibet, Mandchourie, bientôt Laos et Vietnam. L'U.R.S.S. ne cesse d'agrandir son emprise par la force sur des nations autrefois libres et indépendantes.

Non, monsieur, ce n'est pas la fin des Empires ; c'est la fin de certains empires remplacés par des nouveaux !

Au bilan de l'histoire : Européens d'un côté, Arabes et Asiatiques de l'autre, nous sommes quittes et en tout cas ce sont les Européens qui pourraient jouer les victimes, au nombre de siècles d'oppression.

Quant aux Noirs, qui n'avaient rien, ni écriture, ni civilisation valable, nous leur avons tout apporté et même l'affranchissement dans l'amitié. Que voulez-vous de plus ?

M. Stephan,
Saint-Cloud.

GENTILLESSE...

J'ai été très heureux de voir ma lettre imprimée dans le dernier courrier des lecteurs. J'ai beaucoup apprécié les petits dessins ironiques de Tim qui l'illustraient.

J'ai dit à ma petite fille qui a huit ans : « *C'est M. J.-J. S.-S. qui a bien voulu imprimer ma lettre.* » Elle m'a répondu : « *Il est gentil.* » J'ai essayé de lui expliquer que ce n'était pas de la gentillesse mais de la probité. Je ne sais pas si j'ai réussi à lui faire comprendre que « L'Express » a une très haute conception du journalisme et un amour de la liberté qui contribuent grandement à son succès.

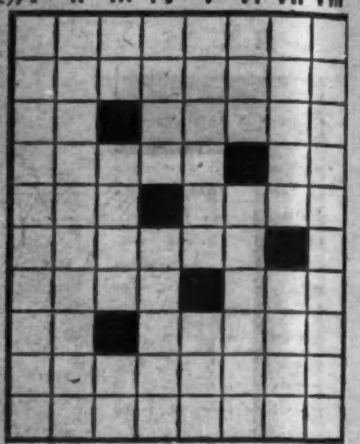
Maurice Zaidline,
Villiers-le-Bel.
(Seine-et-Oise).

● Le Comité Directeur de la S.F.I.O. fait savoir que la phrase prononcée par M. Guy Mollet à propos de l'ex-général Challe et de Thorez est exactement celle-ci : « *Si la droite devait choisir entre Challe et Thorez, elle choisirait Challe...* ». Il ne dit pas quel serait le choix de M. Guy Mollet.

● Le général Lecomte précise que sa dernière rencontre avec le général Gribius date d'il y a un an, et que sa dernière rencontre avec le général Mirambeau date d'il y a six mois.

● M. Maurice Papon, Préfet de Police, indique qu'aucune motion sur le droit de grève n'a été votée ni discutée par l'un quelconque des syndicats de la Préfecture de Police. Il ajoute : « *Il est exact que les personnels actifs de la Préfecture de Police se sont vu retirer le droit de grève par la loi* nº 48-1504 *du* 28 *septembre* 1948 ».

Mots croisés N° 294



Horizontalement. — 1. Met la pupille à l'abri des atteintes. — 2. Plus dans leur assiette. — 3. Communes à Carcassonne, Perpignan, Montpellier, Frontignan. Plus apparents à Saint-Tropez qu'à Saint-Moritz. — 4. Nom peu indiqué pour un teckel ou un autre pur. Répété, pour l'obtenir sur autrui. — 5. Le plus fameux gagnait en Asie, dépensait en Europe. Disciple de saint Benoît bien connu dans la banlieue. — 6. Se servir de plusieurs brins. — 7. La fixité qu'il assure facilite le travail. Nombre rond, un peu après Dagobert. — 8. Pour exclure et exclure encore. Objet de poursuites parfois désappointantes. — 9. Saint Etienne y est en honneur. — 10. Qui n'a pas toutes ses aises.

Verticalement. — I. Plus optimiste encore que l'immortalité des académiciens. — II. Abandon qui n'est pas sans mérite. — III. Vieille ville qui prend maintenant un o de plus. N'alla pas, en général, jusqu'à fixer l'heure. Complément de loi. — IV. Obéit à Austin (sans l'article initial). Protège notre tête, sans que rien nous protège contre elle. — V. Ne peut se dire de la rose. Fin de mois. — VI. Répété entre deux mauvais sujets. Terme insuffisant pour caractériser son trouble, selon une amoureuse du répertoire, qui mettait directement Vénus en cause. — VII. Apport peu apprécié aux collections du Louvre. Fort loin du gratte-ciel. — VIII. Comparable à un appareil digestif mal approvisionné.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	M	A	R	T	E	L	E	R
2	A	N	E	R	O	I	D	E
3	R	A	Y	A	■	S	E	P
4	C	L	■	M	O	I	N	E
5	H	O	M	E	R	E	■	N
6	E	G	E	R	■	R	O	T
7	P	I	N	■	O	E	T	A
8	I	S	T	E	R	■	E	N
9	E	M	E	R	G	E	N	T
10	D	E	S	S	E	R	T	E

Solution du nº 293.

FORUMS
REGIONAUX

● *Seine.* — Le vendredi 2 juin, à 21 heures, salle du Foyer des Vieux, rue Jean-Jaurès, à Champigny-sur-Marne, conférence-débat avec la participation de Robert Verdier sur le thème : « De la gauche actuelle au Front Socialiste de demain ».

COMMUNIQUES

● Le Comité de Solidarité pour les victimes de la répression due à la guerre d'Algérie, placé sous la présidence de Laurent Schwartz, nous demande de publier son appel :

1) Il fait savoir que les premiers fonds envoyés après le premier appel du 23 mars 1961 ont permis d'apporter une aide effective à un certain nombre de détenus et de familles de détenus français et algériens.

2) Il demande aux personnes amies de continuer à envoyer leurs dons et aussi de diffuser l'appel.

Les fonds sont à adresser à Jacques Chatagner, C.C.P. Paris 12385-28 et la correspondance à Albert Roux, 30, rue Lecourbe, Paris (15e).

● P.S.U., section Noisy-le-Sec : s'adresser à M. A. Toyon, 48, boulevard Michelet, Noisy-le-Sec.

Sauvé par sa **médaille**

RHÉSOR !

Les statistiques d'accidents prouvent que, dans 9 cas sur 10, les victimes dont on connaît le

"GROUPE SANGUIN"

sont sauvées par transfusion de sang.

Faites porter à ceux qui vous sont chers... et donc aussi à vous-même,

la médaille RHÉSOR

qui, en cas d'accident, permet d'agir sans délai.

Argent et plaqué or, à partir de 19 NF - Or contrôlé, à partir de 128 NF
En vente chez tous les bijoutiers. Création MAS à Valence.

DISQUE BLEU
filtre

**A grand fumeur,
bout filtre**

RÉGIE FRANÇAISE DES TABACS

1er JUIN 1961

L'EXPRESS

9e ANNEE. — N° 520

Cette semaine :

KENNEDY

Au moment de l'arrivée à Paris du président américain, Pierre Mendès France rentrait d'un voyage d'étude de près d'un mois aux Etats-Unis. Ce mois, marqué par les drames de Cuba, du Laos, de Corée et de l'Alabama et par la préparation des rencontres avec de Gaulle et Krouchtchev, Mendès France l'a vécu en contact avec les dirigeants américains. Il expose les données de la crise (pp. 6, 7, 8).

JOHN F. KENNEDY.

CHALLE

Pour juger le chef des mutins d'Alger, de Gaulle avait désigné les plus hauts magistrats et généraux du régime. Pour le comprendre — et l'expliquer — « L'Express » a désigné Jules Roy, comme lui ancien officier supérieur, comme lui aviateur. Challe est-ce Ney ? Est-ce Pétain ? Non, dit Jules Roy, c'est, hélas ! un homme de 1961 (pp. 9, 10, 11).

MAURICE CHALLE.

FAUT-IL UN PRÉSIDENT AUX FRANÇAIS ?

(Débat entre Maurice Duverger et François Mitterrand) (pp. 16, 17).

MAURICE DUVERGER.

LES NÉGOCIATEURS DU G.P.R.A.

ÉVIAN

Quand Jean Daniel est rentré à Paris cette semaine, nous lui avons dit : « On n'y comprend rien ! Que se passe-t-il vraiment là-bas ? Va-t-on s'en sortir ? » Il répond (pp. 12, 13).

FRANÇOIS MITTERRAND.

BALLETS

Un triomphe ! Un scandale ! Maurice Béjart, danseur et chorégraphe français importé pour trois soirs... du Théâtre de la Monnaie de Bruxelles, en parle avec Ch. de Rivoyre (pp. 45, 46).

LE « BOLÉRO » DE M. BÉJART.

EUGÈNE IONESCO.

THÉATRE

Au bout de dix ans de succès, Eugène Ionesco s'interroge : « Qu'est-ce que j'ai voulu faire ? Qu'est-ce que j'ai fait ? » (p. 13).

INÉDIT

Le Polonais Bruno Schulz, tué par un S.S. en 1942, est-il un nouveau Kafka ? Pour que vous puissiez en juger, « L'Express » publie une de ses nouvelles inédites : « La Rue des Crocodiles » (pp. 33, 37).

BRUNO SCHULZ.

IMPORTANT GROUPE INDUSTRIEL

recherche en vue du développement de son

DÉPARTEMENT ÉTUDES

des

INGÉNIEURS MÉCANICIENS

et

INGÉNIEURS ÉLECTRONICIENS

DEBUTANTS ou EXPERIMENTES

Formation et orientation assurées

Postes à pourvoir à différents niveaux de responsabilité

PARIS et PROVINCE

Logement prévu en province

Situations bien rémunérées et de grand intérêt technique

Ecrire avec curriculum vitae et prétentions à n° P. C. 13.132, CONTESSE Publicité, 20, avenue de l'Opéra, PARIS

DISCRETION ASSUREE

HOME & TRAVEL ASSOCIATION

32, r. de Washington
Paris (8e)
Bal. 32-95 et 96-24

- définit
- organise et
- contrôle des

STAGES PRATIQUES

de langues vivantes

A partir de 11 ans

en ANGLETERRE
ALLEMAGNE
ESPAGNE
et ITALIE

A TOUTE EPOQUE de l'ANNEE

- ETUDE ET LOISIRS CULTURELS dans un milieu familial rigoureusement sélectionné.
- ASSISTANCE ET CONTROLE PEDAGOGIQUES, EXCURSIONS ET VISITES avec une Organisation sûre, une méthode concrète et un encadrement permanent.

25 ANNEES D'EXPERIENCE DANS LE POSTE A PILES

Le POCKET-MARTIAL

dernier éclos des POUSSINETS Martial, vrai modèle de poche : poids 350 grammes. Dim. : 14×7,5×4 cm., étui cuir, prise pour écouteur, 5 combinaisons de coloris : tilleul, corail, gris, jaune, bleu

Démonstration chez tous nos agents

Documentation sur demande

Constr. C.E.R.T.
34, rue des Bourdonnais, 34
PARIS (1er) LOU. 58-47

SERAUDIE et Cie

FABRIQUE DE CHEMISES

10 bis, rue Jacques-Kellner
MAR. 51-07
(123, avenue de Saint-Ouen)

SPECIALITE DE CHEMISES SUR MESURES

DEPUIS TROIS GENERATIONS

SANS INTERMEDIAIRES

Ouvert tous les jours

Nous tenons à votre disposition toute une gamme de tissus : popelines, poplons, voiles, etc.

Tout le nettoyage

pour tous locaux commerciaux et privés

Travaux de Peintures

Dépoussiérage

Mise en état - Entretien

Vitres - Tapis - Parquets

RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE

Vernissage parquets

MAR. 47-60 et 61

"L'IMPECCABLE"

101 RUE DES MOINES - PARIS 17

INSTITUT INTERNATIONAL D'ÉTUDES HÉBRAIQUES

PREPARATION A L'ENSEIGNEMENT DES LETTRES HEBRAIQUES ET AU RABBINAT LIBERAL

Cycle complet des Etudes réparti sur 5 années après Baccalauréat

BOURSES D'ETUDES PREVUES

Tous renseignements :

19, RUE SERVANDONI - PARIS 6e
Tél. : MEDicis 39-22

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

Sans calomel — et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".

Il faut que le foie verse chaque jour un litre de bile dans l'intestin. Si cette bile arrive mal, vos aliments ne se digèrent pas, ils se putréfient. Des gaz vous gonflent, vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir !

Les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Végétales, douces, étonnantes pour faire couler la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Toutes Pharmacies : 1,25 NF.

V. 30 P. 1416

"SURPRENANTE PEER EXPORT QU'ON TROUVE MÊME A PARIS"...

" Avant de quitter New York ou une autre ville du monde, j'avais pour habitude de prendre quelques paquets de Peer Export : on n'en trouvait pas à Paris. C'est curieux comme on peut s'attacher à un certain arôme de tabac ! Celui des Peer Export en particulier... cette légère nuance irremplaçable... Eh bien, la première chose que j'ai vue en débarquant l'autre jour à Orly fut un paquet de Peer Export ! Ces mêmes Peer Export (avec leur bout-liège et leur filtre, et tout...) qui remplissaient ma valise...

A propos ... vous en voulez une ?"

Mélange des plus riches tabacs du monde — Cigarette King Size à bout liège et à filtre : voici PEER EXPORT pour vous

L'HOMME DE LA MAISON-BLANCHE

● ***Un Président des Etats-Unis, aujourd'hui, qu'est-ce que c'est aux yeux des Américains ? L'éditorial de John Crosby dans le « New York Herald » nous a semblé la meilleure présentation possible du séduisant hôte du général de Gaulle.***

UN récent sondage d'opinion a révélé que le président John F. Kennedy avait l'appui massif (73 %) d'une population qui demeure résolument indifférente à sa politique, quand elle ne lui est pas ouvertement hostile. Mais quel genre de présidence est-ce donc ?

Le président Dwight D. Eisenhower a laissé à M. Kennedy un lourd héritage dont l'élément le moins important n'est pas une transformation de la nature même de ses fonctions. Il a inauguré le gouvernement — ou, plus exactement, le non-gouvernement — par la popularité. J'ai toujours pensé, d'ailleurs, que M. Eisenhower aurait été bien meilleur monarque que président. Il a fait ce que fait la Reine Elisabeth au moins aussi bien et quelquefois mieux qu'elle.

Ses voyages à l'étranger ont été les plus grands triomphes enregistrés par l'Occident sous son Administration. Sa visite en Inde a été un tel succès que les communistes ont déclenché des émeutes au Japon pour l'empêcher d'y venir. C'est la diplomatie par la Visite, par la Présence — celle que pratiquent la reine Elisabeth et le prince d'Edimbourg.

Pas convenable

A plusieurs autres égards, l'Administration Eisenhower a davantage ressemblé à une monarchie qu'à une présidence. D'abord, M. Eisenhower ne s'est jamais mêlé de politique. On pourrait même soutenir qu'il s'en est beaucoup moins mêlé que certains monarques anglais.

Comme les souverains britanniques, M. Eisenhower était le symbole de l'Amérique et des valeurs qu'elle défend. Comme eux, il échappait totalement à la critique. (Les Anglais, soit dit en passant, ont perdu, sur ce point, leur sens de l'humour. Max Beerbohm a dessiné des caricatures de la reine Victoria dont l'équivalent ne serait plus toléré aujourd'hui.)

En s'abstenant avec une hauteur si glaciale de tout ce qui pouvait ressembler à une activité politique, M. Eisenhower a laissé des problèmes de relations publiques assez difficiles à son successeur, qui se fait une tout autre idée de son rôle.

Il y a toute une partie de l'opinion — plus importante qu'on ne croit, en particulier parmi les femmes — pour laquelle il n'est guère convenable que le Président des Etats-Unis s'occupe de politique. Il devrait être au-dessus de tout cela.

Et le petit prince John

Il y a quelque chose de terriblement vulgaire à se laisser entraîner dans des discussions sur le chômage, sur les impôts et sur les problèmes de ce genre. M. Eisenhower ne s'est jamais abaissé jusqu'à cela et il est toujours resté — on l'entend murmurer dans les clubs féminins — charmant avec tout le monde.

Alors que faire ?

Actuellement, le pays est fou de son président tout en se méfiant de sa politique et en se demandant même s'il est bon qu'il en ait une.

L'Institut Gallup n'a pas encore effectué de sondage sur la personnalité de Jacqueline Kennedy et sur son sens de l'élégance (bien plus important, reconnaissons-le, que le sens politique) mais je suis convaincu qu'elle obtiendrait plus de 73 % de voix favorables.

Caroline Kennedy est aussi populaire chez les Démocrates que chez les Républicains — qu'ils soient « durs » ou « mous » — et elle ne l'est sans doute pas moins dans la société d'extrême-droite John Birch. Quant au petit prince John...

Le *prince* John ? Qu'est-ce que je raconte !

Et puis pourquoi pas ? Les seuls gouvernements durables, à part le nôtre, sont ceux de la Grande-Bretagne — et peut-être aussi ceux de la Suède et du Danemark, deux monarchies encore. Les Français n'ont jamais été capables de garder un gouvernement au pouvoir plus de 20 minutes, depuis qu'ils ont décapité Louis XVI, sauf la dictature de Napoléon et le gouvernement de de Gaulle, qui sent très fort la dictature.

Une seule résistance

Je crois qu'il y a chez nous, depuis très longtemps, une aspiration secrète à la monarchie. N'ayant pas de roi devant lequel nous incliner, nous le remplaçons du mieux que nous pouvons en élisant aux postes de responsabilité nos hommes les plus riches — Rockefeller au poste de Gouverneur, Kerr au Sénat, Kennedy à la Maison-Blanche.

Tous ces hommes vivent royalement. Ils n'ont pas les titres mais ils ont les émoluments. Aujourd'hui, ce qu'il peut y avoir de pire pour un homme politique, c'est d'être né dans une masure. (Les origines modestes de Nixon, loin de le servir, lui ont beaucoup nui.)

Il y a encore autre chose. Je suis sûr que la monarchie aurait un gros attrait de snobisme pour les Russes. Ils n'ont plus de monarque depuis 1918 et la monarchie est toujours très séduisante pour ceux qui ne l'ont pas connue. Je suis convaincu que nos actions remonteraient brutalement dans la bourgeoisie russe si nous n'étions plus une démocratie mais une monarchie.

En Amérique, en tout cas, nous avons été si bien conditionnés par M. Eisenhower qu'il ne subsiste aucune résistance sérieuse à l'idée monarchique. Sauf celle de M. Kennedy, bien sûr, qui, lui, tient à être président.

JOHN CROSBY.

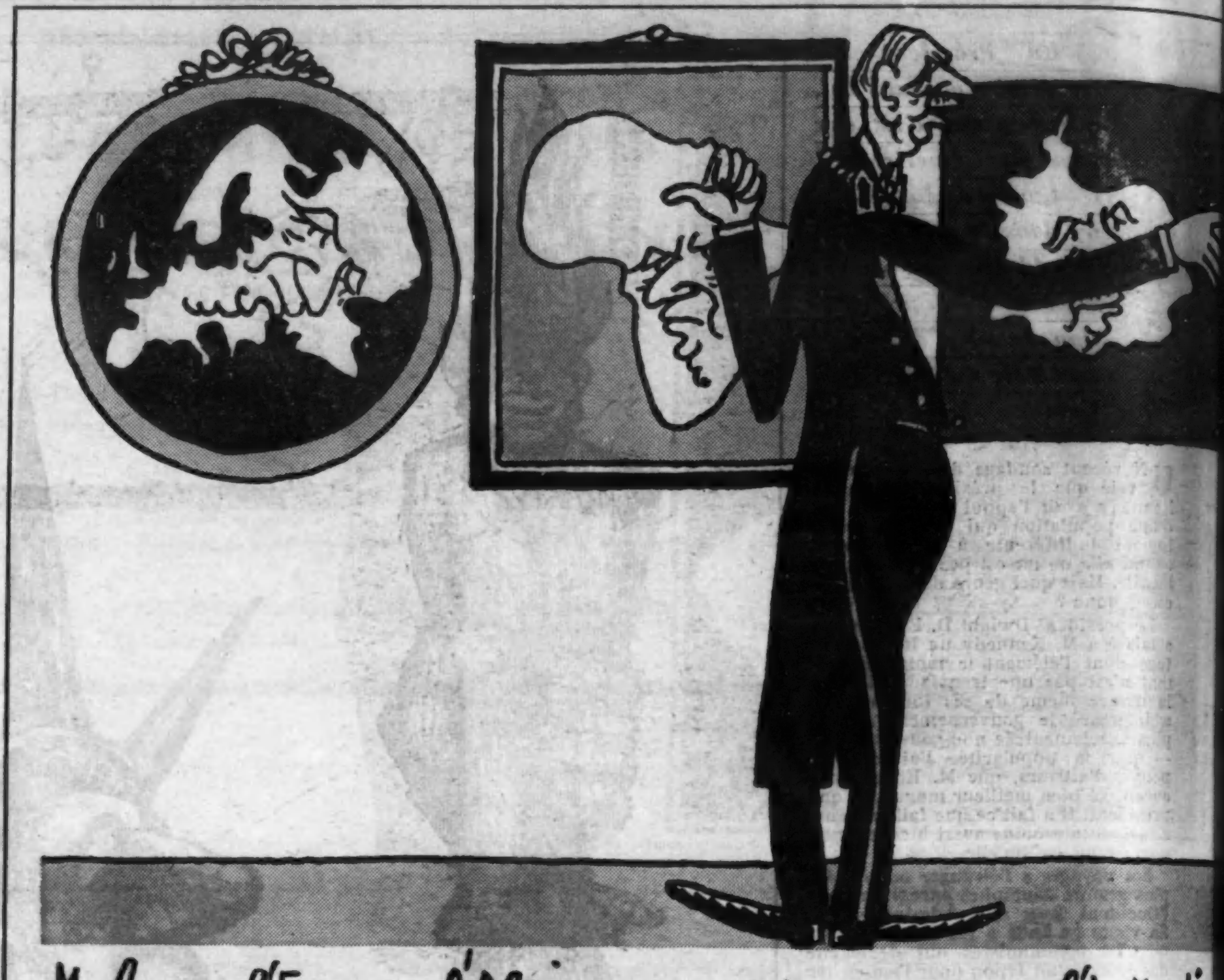
(*Copyright 1961 « L'Express » and « New York Herald Tribune Syndicate »*).

L'Occident vu de l'Elysée

EDDY
SHIRTMAKER - TAILOR
20 ANNEES
DE CREATIONS ET DE RECHERCHES
AU SERVICE DE LA QUALITE
LES PLUS BELLES EXCLUSIVITÉS EUROPÉENNES
CHAMPS-ELYSEES - LIDO - PARIS

KENNEDY

● L'Amérique face à la crise, par Pierre Mendès France.



— Ma femme, l'Europe... l'Afrique, ma sœur... mon neveu, l'Antarctiq

— Vous rentrez des Etats-Unis. C'est votre premier séjour depuis la prise de fonctions du président Kennedy. Quels changements avez-vous constatés ?

P.M.F. — L'arrivée d'une nouvelle administration se traduit toujours, aux Etats-Unis, par un grand branle-bas, un grand désordre qui durent plusieurs mois. Cette fois, c'est plus vrai encore en raison d'un développement international qui place la nouvelle équipe en face de problèmes aigus et urgents pour lesquels elle n'était pas bien préparée.

L'opinion s'en rend compte et cela crée un réel désarroi. Ce qui a le plus troublé les Américains, c'est certainement l'affaire cubaine. Mais ailleurs, ça ne va pas beaucoup mieux ! Au Laos, on voulait bien se montrer conciliant mais on se rend compte maintenant qu'on sera entraîné beaucoup plus loin que prévu. En Corée du Sud, on a perdu le contrôle de la situation. On souhaiterait voir s'opérer un changement au Sud-Vietnam, mais on ne trouve pas d'autre formule que la formule actuelle dont on connaît toute la faiblesse. On pensait pouvoir conclure un accord avec les Russes sur les essais nucléaires mais on a maintenant l'impression qu'on n'y parviendra pas en raison d'exigences soviétiques nouvelles.

Et puis, il y a eu Gagarine. Les Américains pensaient qu'ils rattrapaient leur retard ; ils espéraient mettre un homme sur une orbite avant les Russes. Ils réalisent aujourd'hui qu'ils sont loin de compte. Et c'est très pénible pour un grand peuple qui a au suprême degré le goût et le sens de la compétition, du championnat.

Sans doute, il y a eu Shepard qui a ranimé heureusement l'optimisme, mais son exploit reste très inférieur à celui de Gagarine, et Kennedy a annoncé courageusement qu'il faudrait dix ans aux Etats-Unis pour rattraper les Soviétiques dans ce domaine.

Tout cela donne un peu le vertige à l'Américain moyen.

— Comment s'explique-t-il tous ces échecs ?

P.M.F. — J'ai souvent entendu dire et même par des démocrates : « Kennedy est trop jeune. Il est intelligent, plein de talent, mais il manque d'expérience. Dulles ne nous plaisait pas toujours, mais il avait un plan, une ligne d'action, on savait ce qu'il voulait faire. Avec Kennedy, on ne sait pas. »

A mon avis, cette réponse ne va pas au fond des choses.

L'administration Eisenhower s'est efforcée, pendant huit années, sans prendre d'initiatives, sans faire de concessions, de maintenir partout les choses en l'état, à Berlin, en Asie, en Amérique latine, en matière de désarmement, etc. C'était une politique de *statu quo*, une politique négative ou, si l'on veut, défensive — une politique immobiliste. Aujourd'hui arrive aux affaires un homme convaincu qu'il faut sortir de l'immobilisme, qu'il faut agir — aussi bien dans le domaine international que dans le domaine économique. L'administration Kennedy, par le seul fait qu'elle veut agir, trouble une situation qui était fragile et révèle des faiblesses profondes que l'inaction antérieure dissimulait. L'équipe nouvelle aborde, en fait, des difficultés beaucoup plus grandes qu'elle n'avait prévu et aggravées par le temps perdu.

Les Russes voulaient probablement un accord atomique il y a deux ans ; le veulent-ils encore aujourd'hui ? Ils se seraient contentés alors d'un gouvernement vraiment neutre au Laos ; s'en contenteront-ils maintenant ? Il n'aurait pas été très difficile, à la même époque, de s'entendre avec Castro ; c'est devenu beaucoup plus scabreux.

Pour chaque problème, il faut que le gouvernement américain trouve des solutions nouvelles. Ce n'est pas facile à chaud.

Beaucoup de gens avaient cru que l'arrivée d'une nouvelle administration pleine de bonne volonté, désireuse, par exemple, de mieux s'entendre avec l'Amérique latine, de convaincre Krouchtchev de sa bonne foi pacifique, etc., permettrait d'aborder les problèmes dans un climat favorable. Ils constatent que ce n'est pas le cas et que partout les adversaires les pressent et les débordent, sans leur laisser reprendre leur souffle.

— Est-ce que cela ne risque pas de se traduire par un durcissement, par un souci de renforcement militaire ? La tournée du vice-président Johnson en Extrême-Orient a beaucoup ressemblé à celles que faisait M. Foster Dulles.

P.M.F. — C'est vrai.

A mon avis, le voyage du vice-président Johnson s'explique de la manière suivante : en Amérique Latine, les Etats-Unis doivent faire, et d'urgence, une nouvelle politique ; en Afrique, ils voient que de grandes transformations sont en train de s'opérer et ils voudraient y coopérer activement ; en Europe, l'affaire de Berlin risque d'être relancée bientôt. Alors, si on pouvait avoir un répit en Asie...

Il faudra bien un jour en parler avec les Chinois. On le sait. Mais même les Américains les plus désireux d'un règlement pensent que ce n'est pas mûr. De ce côté, ils voudraient gagner du temps, maintenir l'état de choses actuel même s'il est malsain. C'est le sens du voyage Johnson.

L'Américain moyen se sent offensé

— En somme, où veulent-ils agir ?

P.M.F. — L'Amérique Latine est le point le plus sensible. Rien n'est plus douloureux pour les Américains que l'affaire de Cuba. Quand ils n'en parlent pas, c'est qu'ils n'osent pas, mais ils y pensent.

Sans parler des gros intérêts américains qui ont été atteints à Cuba, l'Américain moyen se sent offensé par les discours provocants et par l'attitude générale de Castro. Il se sent nargué, bravé et sans pouvoir répondre. Après tout, nous connaissons des Français qui n'arrivent pas à comprendre la rancune des nationalistes algériens et qui en sont ulcérés.

Il y a un argument démagogique qui impressionne beaucoup les Américains bien qu'il soit tout à fait fallacieux. On évoque constamment la menace que constituerait l'existence d'une base militaire à la disposition des Soviétiques à 90 miles de distance. « Il y aura bientôt des rampes de lancement, des avions, des sous-marins russes. C'est un pistolet braqué sur notre estomac. »

Or, s'il y avait un jour une guerre atomique, il est certain qu'une éventuelle base soviétique à Cuba serait anéantie dès la première heure ; une seule bombe suffirait. Le danger proprement militaire n'existe donc pas.

En revanche, il y a pour les Etats-Unis un danger politique qui peut les préoccuper légitimement : c'est le rayonnement de l'expérience cubaine et de son « anti-yankisme » dans toute l'Amérique Latine.

Si le péril n'est pas militaire mais politique, il faut répondre, non par des moyens militaires, mais par des moyens politiques. Que les Etats-Unis prouvent aux peuples sud-américains que, loin de s'opposer à leur émancipation, ils sont prêts à les y aider. C'est leur meilleure réponse, ou plutôt c'est la seule possible.

Partout où existe un conflit entre des forces de progrès et des intérêts réactionnaires, les Etats-Unis doivent montrer qu'ils ne soutiennent plus ces derniers mais qu'ils donnent, au contraire, tout leur concours pour réaliser les réformes et les transformations nécessaires.

Le gouvernement américain est disposé à dépenser beaucoup d'argent en Amérique Latine. Cet argent sera-t-il mis à la disposition des régimes d'oligarchie et d'oppression militaire ou bien permettra-t-il le financement de réformes agraires, de programmes d'enseignement général et technique, de stabilisation des cours des matières premières (et au profit des masses paysannes et ouvrières qui les produisent) ? Voilà la question.

Il arrivera que les réformes seront contraires aux intérêts de certains trusts américains. On ne distribuera pas aux paysans les terres de telle République d'Amérique Centrale sans porter atteinte aux domaines de tel groupe financier. Le jour où la question se posera, les Etats-Unis comprendront-ils qu'il faut aider les forces jeunes et progressistes (quitte à indemniser les intérêts américains lésés) ? Dans ce cas seulement ils pourront prétendre à l'alliance, non plus des forces militaires, financières ou foncières, mais des peuples et des mouvements de libération. C'est tout le problème.

— Quelles sont les réactions des Américains quand vous leur parlez ainsi ?

P.M.F. — Il y en a, surtout parmi les intellectuels et les jeunes, qui sont d'accord. Mais lorsqu'on discute avec les gens qui ont des responsabilités, l'approbation de principe se nuance d'objections pratiques : « Vous avez raison, mais nous ne pouvons pas abandonner des gens qui ont toujours été nos amis... Le Congrès ne voudra jamais... Une pareille politique ne peut réussir qu'en vingt ans ; nous sommes pressés », etc. Toute révision fondamentale d'une politique traditionnelle se heurte à des réponses de ce genre.

Les raisonnements du genre Suez

— Pensez-vous que les gros intérêts américains accepteraient une politique qui conduirait évidemment à des expropriations en Amérique latine ?

P.M.F. — Il y aura forcément des conflits, mais le gouvernement américain devra saisir l'opinion publique et lui expliquer courageusement comment le problème se pose.

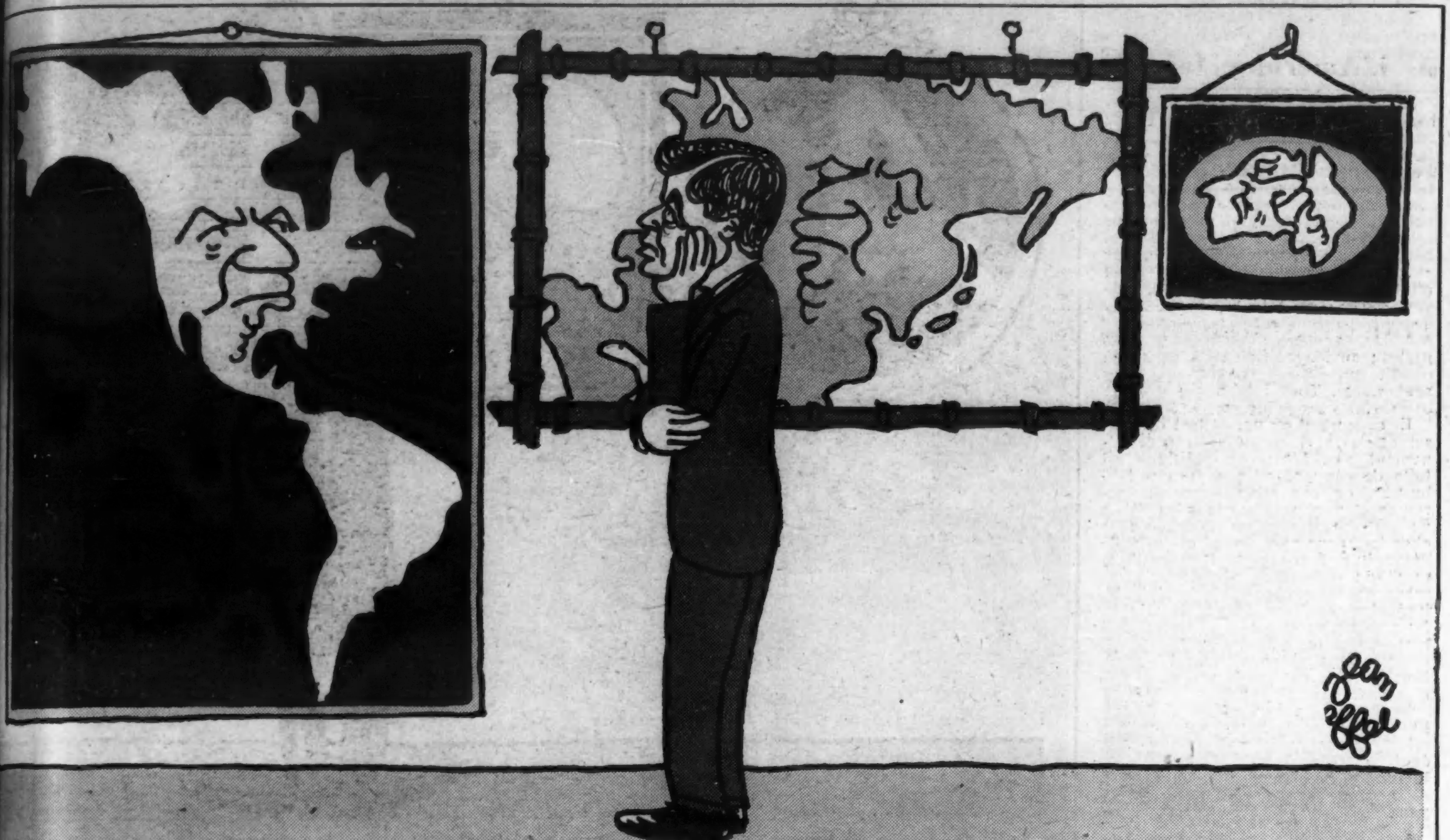
Kennedy a fait de bonnes déclarations sur la nécessité d'une politique d'aide qui avantage enfin les masses et non plus les grands intérêts. Il faut que ces déclarations se traduisent par des actes.

Ce ne sera pas *facile*. Il faudra résister à des influences très puissantes et pour cela s'appuyer sur le pays ; Kennedy est combatif, il peut le faire et les Américains comprendront cette attitude.

D'autre part, pour mobiliser les moyens financiers et économiques nécessaires, il faudra faire à l'intérieur une politique de plein emploi. De cela aussi il faut saisir l'opinion. Mais il y a six millions de chômeurs ; ils seront intéressés le jour où ils sauront que leur sort et celui des malheureux qui souffrent dans les pays arriérés sont solidaires, au fond.

— Jusqu'ici, on n'a rien expliqué de semblable. On est resté sur le terrain passionnel.

P.M.F. — Oui, surtout à propos de Cuba. Sur cette affaire, les Américains réagissent avec une violence qui fait penser à celle des partisans de « l'Algérie française » il y a trois ou quatre ans. Beaucoup de gens disent : « Il faut y aller carrément : envoyons la flotte, les marines, et réglons ça une fois pour toutes. » Ce sont des raisonnement de ce genre qui nous ont conduits à Suez.



...l'Amérique, ma fille... ma bru, l'Asie... et l'Australie, ma cousine !

Dans l'administration, on se rend pourtant compte qu'une opération militaire est politiquement impossible. L'idée de la faire tenter par des Cubains émigrés était séduisante. D'autant plus qu'on était sincèrement persuadé que les assaillants anticastristes seraient accueillis en libérateurs. On croyait vraiment qu'on allait au-devant des vœux du peuple cubain (on nous avait dit cela aussi des Egyptiens, impatients, paraît-il, d'être débarrassés de Nasser). Toutes ces fables ont volé en éclats.

Au contraire, on a pu mesurer l'ascendant de Castro, non seulement sur son propre peuple mais dans toute l'Amérique Latine. On en revient toujours au même point. Les Américains sauront-ils renverser la vapeur, changer d'alliés à travers le continent, soutenir les réformistes et non plus les réactionnaires ?

S'ils font cela, l'affaire de Cuba deviendra secondaire. Elle n'est grave pour eux que dans la mesure où ils confirment, par leur comportement, les accusations de la propagande castriste selon lesquelles les Etats-Unis sont toujours avec les forces oligarchiques et conservatrices et contre les forces de gauche.

La rencontre Kennedy-De Gaulle

— Est-ce qu'une modification fondamentale de la politique américaine à l'égard des pays sous-développés ne remettrait pas en question certains aspects de l'économie américaine elle-même ?

P.M.F. — Oui, je l'ai déjà dit. Mais beaucoup d'Américains ne comprennent pas encore que l'action qu'ils doivent exercer dans le monde suppose une économie beaucoup plus dynamique que la leur. Le lien entre les deux choses ne leur apparaît pas encore clairement.

J'ai été reçu, la semaine passée, par un groupe d'économistes très éminents avec lesquels j'ai discuté pendant trois heures. J'ai dit, à un moment donné : « Il y a quelque chose de choquant dans le fait que vos aciéries ont travaillé à 50 % de leur capacité pendant des mois, qu'elles travaillent aujourd'hui encore à 70 %, alors qu'il existe dans le monde tant de pays qui sont « affamés » d'acier et qui réaliseraient des progrès immenses si on leur en donnait quelques millions de tonnes par an. » Certains de mes interlocuteurs ont paru surpris de ce rapprochement et même un peu choqués.

De même lorsque j'ai parlé des prix des matières premières : depuis dix ans, la baisse des cours a fait tomber de 25 % par an les recettes extérieures des pays pauvres ; tandis qu'ils achètent plus cher les produits manufacturés que leur fournissent les pays industrialisés. Ces pertes ont largement dépassé, certaines années, l'aide financière fournie par les Etats-Unis et les institutions internationales ! Pour les pays évolués qui achètent leurs matières premières de moins en moins cher et vendent leurs marchandises de plus en plus cher, il y a un profit considérable, et c'est un facteur de prospérité, dont notre balance (comme celle des Anglais, des Allemands, des Américains...) a grandement profité ces temps-ci. Y renoncer, c'est un sacrifice auquel il nous faudra tous souscrire un jour ou l'autre.

— Dans son dernier discours devant le Congrès, Kennedy a réclamé des sommes énormes en expliquant que l'objectif numéro 1 était d'envoyer un homme dans la Lune avant les Russes. La course à l'espace paraît-elle si importante aux Américains ?

P.M.F. — Les réussites et les échecs dans la course à l'espace ont une énorme importance de propagande à travers le monde. La conquête de l'espace implique des réalisations extraordinaires dans la recherche scientifique, la technologie, la fabrication industrielle et tout cela exerce un rayonnement politique puissant.

J'ai été reçu par le roi du Maroc le lendemain même du lancement du premier spoutnik. Il était très impressionné et il transposait visiblement l'événement sur le plan de la puissance économique, militaire et par conséquent politique.

— Qu'attendent les Américains de la rencontre Kennedy-de Gaulle ?

P.M.F. — Je ne pense pas qu'ils en attendent des résultats très concrets. Le but est surtout de se connaître, de se comprendre, de préciser les positions de chacun.

Il y a tout de même des rapprochements possibles. Par exemple sur le fonctionnement de l'Alliance Atlantique. Il n'est pas question pour les Américains d'instituer le « Directoire à trois » que désire de Gaulle ; les autres alliés de l'O.T.A.N. ne l'accepteraient jamais. Mais Kennedy peut reconnaître que les Français ont leur mot à dire, plus que par le passé ; il peut promettre à de Gaulle qu'aucune décision importante ne sera prise désormais sans qu'ils se soient consultés. De même qu'il est en contact téléphonique fréquent avec Macmillan, il peut s'engager à avoir des conversations du même genre avec de Gaulle afin de l'associer aux délibérations les plus graves.

Un autre terrain d'entente possible, ce devrait être l'Afrique. « Il faut que les Français soient persuadés, disent les Américains, que nous ne cherchons pas à prendre leur place en Afrique. Si nous aidons tels pays de l'ancienne Union Française, notre action ne peut que supplémenter celle des Français dont les positions légitimes doivent être respectées. Mais pour cela il faut réciproquement que la politique coloniale française soit irréprochable et cela ramène à l'affaire d'Algérie. » C'est une question qui les préoccupe beaucoup.

En dehors de cela, il y a évidemment de graves désaccords : le rôle de l'O.N.U., la bombe atomique, etc.

Le tête-à-tête avec Krouchtchev

— Actuellement, les Américains sont partout sur la défensive. Est-ce le bon moment pour une rencontre Kennedy-Krouchtchev ?

P.M.F. — L'idée de voir Krouchtchev est probablement une fuite en avant. Je serais surpris que Kennedy ait des propositions précises à faire à Krouchtchev. Il a des choses à lui dire, bien sûr, mais elles sont négatives. Par exemple : « Votre projet de « troïka » au secrétariat général de l'O.N.U., nous ne l'accepterons jamais! Si vous exigez le droit de veto en matière de contrôle atomique, c'est-à-dire, en fait, si vous rendez le contrôle impossible, il n'y aura pas d'accord atomique », etc. Tout cela est raisonnable mais cela ne fait pas une proposition constructive. De l'autre côté, d'ailleurs, il n'y a pas non plus de véritables propositions mais seulement des demandes : sur Berlin, sur le Laos, sur le droit de veto, etc. De sorte qu'on ne voit pas se dessiner un accord. On évoquera sans doute Berlin, le désarmement, peut-être le plan Rapacky ou l'une de ses variantes, mais je crains qu'au lendemain de la réunion, on ne soit pas beaucoup plus avancé que la veille. Si on prend rendez-vous pour reparler plus à fond, ce sera déjà quelque chose.

— Quand Kennedy dira : « Ça, jamais ! », est-ce que cela implique : « Sinon, c'est la guerre » ?

P.M.F. — Non. Je n'ai jamais rencontré un Américain partisan de la guerre préventive et je n'ai pas vu non plus beaucoup de gens qui croient sincèrement à une agression russe contre les Etats-Unis.

En définitive, la situation mondiale est équivoque, mais pour des raisons qui ne sont pas du tout les mêmes qu'il y a quelques années.

Après la guerre, lorsque les relations Est-Ouest ont commencé à se détériorer, les Américains étaient seuls à détenir l'arme atomique, ce qui écartait l'idée d'une agression soviétique ; mais, d'autre part, on ne pensait pas que les Américains utiliseraient jamais leur supériorité pour attaquer les Russes. Au total, on considérait donc une troisième guerre mondiale comme tout à fait improbable.

Plus tard, les Soviétiques ont réalisé une série de progrès foudroyants. Les moyens militaires les plus destructifs étaient désormais dans les deux camps. On a eu très peur, pendant un temps. Puis assez vite, on en est venu à penser qu'en raison de l'existence du « double deterrent », aucun des deux camps ne pouvait désormais attaquer l'autre.

Alors on s'est dit : « Puisque la guerre n'est plus possible, on va bien être obligé d'organiser la paix. Il doit y avoir des terrains sur lesquels les deux camps ont des intérêts communs — ne fût-ce que pour éviter le danger majeur que chacun redoute. La coexistence étant maintenant inévitable, on va essayer de la rendre moins inconfortable, on va se rapprocher. Et peu à peu, ensuite, la paix va s'installer, s'étendre, se consolider. »

Aujourd'hui, on voit apparaître une troisième perspective. Probablement il n'y aura pas de guerre mais peut-être n'y aura-t-il pas la paix non plus ! On peut demeurer dans un état de tension constant, aucun problème n'étant réglé et les pressions continuant de s'exercer de part et d'autre — mais le plus souvent d'Est en Ouest — sans qu'il y ait jamais ni une véritable guerre, ni un véritable arrangement. C'est peut-être cela que désirent les Soviétiques, pour garder partout les mains libres, tout en dosant continuellement leur action pour ne jamais risquer la guerre chaude.

→

Si tel est le cas, il faut que les pays occidentaux révisent leurs politiques complètement et surtout à l'égard des pays sous-développés qui sont finalement devenus les arbitres.

Cette révision s'opère mal. En Europe, on n'y est guère préparé car l'esprit colonialiste a laissé de profondes séquelles. Et les Etats-Unis, s'ils pressentent qu'il faut aider le tiers monde dans son évolution — sans avoir encore pris conscience de toutes les conditions domestiques que cela implique — ils restent très embarrassés : en Amérique Latine, par un enchevêtrement d'habitudes et d'intérêts dont il leur est difficile de se dégager ; en Afrique, par le désir de ne pas mécontenter leurs alliés du N.A.T.O., anciennes puissances coloniales ; au Moyen-Orient, à cause du conflit qui oppose Israël aux pays arabes, etc. Tout cela ne se décante ni vite ni sans peine.

Et cependant on aurait tort de penser que la révision ne se fera certainement pas. L'histoire politique est faite de ces maturations, de ces évolutions, de ces adaptations douloureuses et parfois désordonnées. On a vu souvent des pays chercher leur chemin, dans un long et pénible désarroi, et le trouver enfin sous l'emprise de puissantes nécessités. C'est assez conforme au génie américain. Rappelez-vous leur longue inertie en face de Hitler et les conditions assez extraordinaires dans lesquelles ils ont littéralement improvisé leur intervention dans la guerre, intervention qui a été décisive.

Seulement, pour opérer des rétablissements aussi importants et difficiles, il faut aux hommes et aux équipes responsables beaucoup de lucidité et de clairvoyance d'une part, de courage et de caractère d'autre part.

(Archives)

M. Pierre Mendès France aux Etats-Unis.
Tout un système à reconsidérer.

Ces ricanements sur l'Amérique...

— Au lendemain de la guerre, le prestige de l'Amérique était immense dans le monde entier. Comment expliquez-vous l'évolution qui a suivi ?

P.M.F. — Les Américains ont été placés du jour au lendemain dans une situation internationale et dans des responsabilités pour lesquelles leur passé ne les avait pas préparés. La tradition américaine était isolationniste et continentale. La doctrine de Monroe, ce n'était pas seulement interdire aux autres de s'occuper des affaires américaines, mais aussi interdire aux Américains de s'occuper des autres continents. Quand ils se sont trouvés mêlés à la première guerre mondiale, ils en ont été les premiers surpris et désorientés.

Et puis, brusquement, ils se sont vus placés à la tête d'une moitié de l'univers.

La bonne volonté ne leur manquait pas, ni la générosité. Ils ont dépensé des sommes fabuleuses pour aider leurs alliés. C'est un fait qu'ils ont puissamment contribué à relever l'Europe, et d'une manière plus désintéressée qu'on ne le dit ; ces usines françaises, belges ou allemandes qui concurrencent les leurs sur les marchés mondiaux, c'est eux, dans une large mesure, qui ont permis de les reconstruire et de les moderniser.

Mais leur analyse politique a souvent été insuffisante ou erronée. Ce n'est pas seulement en Amérique Latine qu'ils ont collaboré avec les élément les plus rétrogrades, provoquant ici ou là des réaction populaires défavorables qui les surprenaient ensuite. Quant aux gouvernements réactionnaires, ils se les aliénaient d'autre part, lorsque, par exemple, ils affirmaient leur anticolonialisme. Tout cela était assez incohérent.

En face, il y avait des doctrinaires et qui avaient réfléchi aux problèmes. Leurs convictions, même trop systématiques, donnaient à leur politique une cohérence et une continuité qui manquaient à l'Occident. Cela était vrai sur le plan international mais aussi sur le plan économique où les Soviétiques obtenaient une croissance assez régulière de l'ordre de 8 %, tandis que l'Occident, avec ses récessions et ses sous-emplois, se contentait de moyennes de l'ordre de 2 à 5 %.

Petit à petit, les Russes ont donc réalisé une remontée dont la rapidité a surpris tout le monde et les Américains les premiers.

Aujourd'hui existe, au moins militairement, un certain équilibre. Equilibre qui peut être rompu à chaque instant par on ne sait quelle nouvelle découverte scientifique ou par des événement politiques inattendus. Mais, parce que cet équilibre précaire et fragile garantit la paix, pour le moment nous avons intérêt à ce qu'il ne soit pas bouleversé ou détérioré. Nous n'avons jamais lieu de nous réjouir lorsqu'il est compromis par les audaces croissantes de l'un ou les maladresses répétées de l'autre.

Je ne participe pas, en ce qui me concerne, à ces ricanements si fréquents en France, de l'extrême gauche à l'extrême droite, et qui accueillent comme avec plaisir tel ou tel revers américain. La situation mondiale est beaucoup trop instable pour qu'on s'amuse à marquer les coups comme le ferait un tiers indifférent. Car, si le pire se produisait, serions-nous épargnés ?

— La France et l'Europe peuvent-elles y faire quelque chose ?

P.M.F. — Je le crois. C'est pourquoi l'organisation même qui réunit les Etats occidentaux devrait être profondément remaniée. Leurs méthodes de collaboration et de coopération sont rudimentaires, elles fonctionnent mal. Elles donnent à chacun l'impression qu'il ne participe pas aux décisions dont il subira cependant les conséquences. Tout le système a besoin d'être reconsidéré.

Lorsque les Américains, en 1956, ont interrompu brutalement les négociations avec l'Egypte sur le financement du barrage d'Assouan, ils ne nous ont pas demandé notre avis ; mais, ce sont les Anglais et les Français qui en subirent les conséquences par la saisie du canal de Suez. Lorsque ceux-ci voulurent se venger en débarquant en Egypte, ils n'ont pas plus consulté les Américains ; mais c'est l'ensemble des pays occidentaux qui a fait les frais de l'erreur commise puisqu'elle a eu pour conséquence d'installer les Soviétiques dans le Moyen-Orient et de renforcer Nasser. Et si les Américains avaient discuté avec leurs alliés européens de l'affaire de Cuba, peut-être la faute commise il y a deux mois aurait-elle été évitée.

Le grand silence de l'Europe

Dans l'ordre économique et financier, cela est plus vrai encore. On a vu pendant deux ans les Anglais, les Allemands, les Belges, les Américains se livrer à une véritable guerre des taux d'escompte pour se retirer réciproquement les capitaux flottants. Ce n'est pas seulement le dollar qui en a subi les conséquences, c'est l'ensemble de nos structures financières et de nos investissements.

Et enfin, il y a la diversité et souvent la contradiction de nos politiques dans le tiers monde.

Il serait grand temps de nous organiser.

L'Europe y a un intérêt primordial pour se faire mieux entendre, pour éviter d'être placée devant ces décisions ou ces faits accomplis dont elle se plaint ensuite.

Or, il se trouve que dans l'inquiétude et l'incertitude où ils se trouvent, les Américains sont prêts à entendre les suggestions qui pourraient leur venir de pays moins puissants, mais plus expérimentés, comme la France et l'Angleterre par exemple. Malheureusement, rien ne vient de ce côté non plus.

Il y a eu des moments où Macmillan prenait des initiatives ; aujourd'hui, il se tait. Quant à de Gaulle, les Américains regrettent qu'il reste négatif. Il critique l'O.N.U., mais ne fait aucune proposition pour la réformer. Il critique l'O.T.A.N., mais ne dit pas ce qu'il faudrait mettre à sa place. Il fabrique des bombes atomiques (contribuant ainsi à embrouiller un peu plus la négociation de Genève), mais il ne met en avant aucune formule qui puisse être une base de discussion entre les alliés ou entre eux et les Soviétiques. Il est plus rigide que quiconque sur Berlin, mais n'offre aucun moyen pour sortir de l'impasse. Il a évoqué souvent le problème des sous-développés, mais sans jamais rien proposer de précis : mieux encore, le jour où l'O.N.U. a entrepris une urgente action de secours au Congo (secours alimentaires et médicaux, assistance sociale et technique, etc.), la France a voté contre et a refusé de payer sa part.

Si venaient d'Europe des initiatives, des conseils précis et sérieux sur la réorganisation de l'O.N.U., sur les problèmes atomiques, sur l'évolution de l'Afrique, etc., ils trouveraient un immense écho au-dehors et d'abord aux Etats-Unis. Ce qui frappe le plus là-bas aujourd'hui, c'est le grand silence de l'Europe.

P. M. F.

LE TOURISME FRANÇAIS
96, rue de la Victoire
Paris 9e - Tél. 15-49
Lic 77

baléares 535 nf
corse 570 nf
canaries 897 nf

Partez au soleil avec Air-Vacances formule moderne du tourisme aérien créée par le TOURISME FRANÇAIS
2 semaines tout compris transport en avion et séjour dans des hôtels de classe, excursions.
Brochures détaillées sur demande

Challe s'explique

● *Jules Roy, colonel, aviateur, a vu et écouté Maurice Challe, général, aviateur, expliquer à ses juges pourquoi il avait pris la tête du putsch d'Alger.*

« VOUS êtes Maurice Challe, né le 5 septembre 1905 au Pontet (Vaucluse) ?

— Oui.

— Veuillez vous asseoir. »

L'homme solide, en complet gris et cravate noire, a un bref regard devant lui, sous le haut plafond à caissons de cette salle bleu clair tendue de tapisseries de la première chambre du Palais de justice où siège le Haut Tribunal militaire. Le silence est tombé tout à coup quand, deux minutes avant l'heure indiquée au soleil doré de l'horloge, la Cour a surgi. Un seul juge en civil semblait égaré parmi les robes rouges et les uniformes barrés de grands cordons.

L'ex-général Challe n'a pas vieilli depuis vingt-cinq ans que je le connais. L'épreuve l'a bronzé et marqué. A son apparition, il y a eu un moment d'hésitation. C'était lui, ce beau mâle dur à l'encolure de taureau sous les cheveux coupés court ?

Maurice, Prosper, Félix Challe, ex-général d'armée aérienne, ex-commandant en chef en Algérie et à Centre-Europe, que ne possédait-il pas à la fin de janvier dernier où il demandait par anticipation sa mise en disponibilité ? Cinq étoiles, la Grand-Croix de la Légion d'honneur, les galons de caporal de la Légion étrangère cousus sur le bras gauche, comme de Lattre, deux appartements de fonction, combien de voitures, d'aides de camp, de courtisans, de cliques et de fanfares ? A son retour d'Algérie, il avait eu droit à l'accolade du chef de l'Etat dans la cour des Invalides, sous l'œil des caméras. Raidi, son large buste d'ancien joueur de rugby barré du grand cordon écarlate, la face épanouie, il a vu défiler les troupes devant lui. Quelles pensées s'agitaient dans sa tête de soldat heureux et bien nourri ? Que pouvait-il désirer qu'il n'eût pas ? Que s'est-il passé si brusquement pour que Maurice Challe soit maintenant assis presque sur le même banc que Philippe Pétain, pour crime contre l'Etat ?

« Je l'ai su après... »

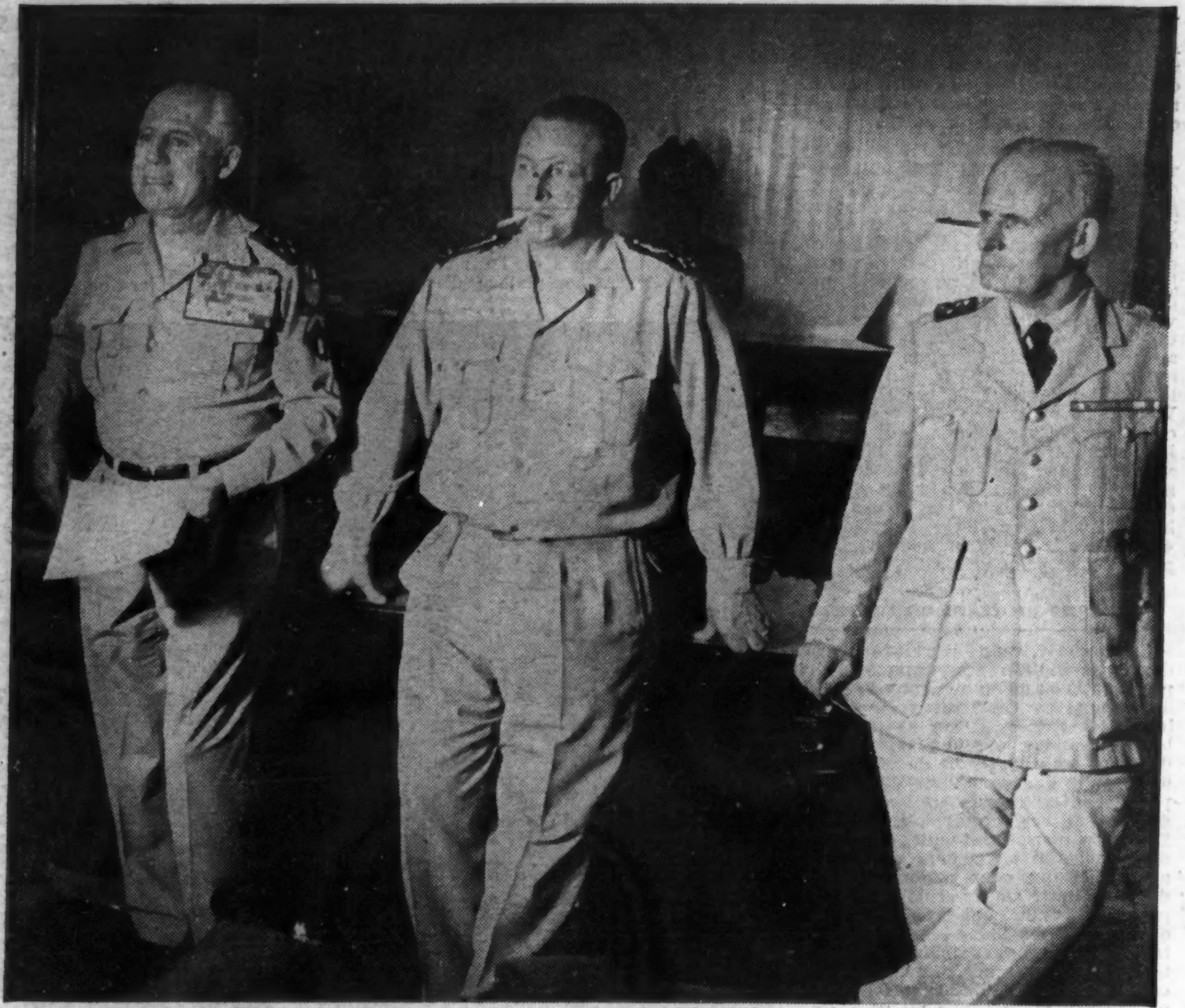
De temps en temps, il touche son col, tord sa bouche, joint les mains ou croise les bras. A côté de lui, Zeller, mince comparse, écoute, congestionné, rougeaud, tendu et renfrogné, la lecture du décret d'accusation. Très vite on l'oublie.

« Vous avez la parole pour vous expliquer. »

Challe se lève, chausse des lunettes à fine monture qu'il enlèvera de temps en temps et parle. Tout de suite, un décalage se produit. La voix ne correspond pas à l'image qu'on se faisait de l'homme, du chef et de la puissance qu'il a eue et représente encore chez beaucoup d'officiers. Un léger accent méridional et faubourien l'assaisonne, qui disparaît quand les haut-parleurs sont branchés. Sa voix prend du poids. Monocorde, elle va se fatiguer et devenir rauque par moments.

Il cite une date, celle du 16 mai 1958. *« On était allé chercher les musulmans dans la Casbah. On croyait qu'il en viendrait 2.000 ou 3.000 : ils descendirent 80.000 ou 100.000. »* En apparence maître de lui, il approche ou éloigne le micro. Une contenance, car il n'est pas à l'aise. Qui le serait à sa place ? Il emploie des expressions comme : *« malgré cette chose-là... »*, bute sur les mots, modifie ses phrases, hésite, adopte un ton presque neutre. *« J'arrive à Alger pour succéder au général Salan... »* Quand il s'étend un peu sur ses intentions pour écraser la rébellion de l'ouest vers l'est, comme un rouleau compresseur, il ennuie.

Dangereux, cet homme-là ? Parlant de ses généraux qui appliquaient mal ses instructions, il dit pour expliquer certains insuccès d'implantation : *« Ils ne sont pas tous restés dans la montagne comme je le leur avais demandé. »* Il ne dit pas *« dans la montagne »* mais *« dans les djebels »*. Le vocabulaire militaire impressionne. Lui, Challe, ne veillait donc pas à ce que ses ordres soient exécutés ? Par la suite, il répondra souvent au président : *« Je ne l'ai pas su... »* ou : *« Je l'ai su après... »* Un colonel qui l'a reçu un jour, au cours d'une des grandes opérations du fameux plan Challe, m'a avoué qu'il avait été surpris de l'entendre s'excuser : *« Je ne viens pas pour vous embêter... »* Cela avait scandalisé ce colonel, qui me dit : *« Quand je montais une affaire, je vous assure que je les embêtais, mes gens, pour être bien sûr qu'ils faisaient ce que je voulais. En quoi Challe pensait-il nous embêter en venant voir comment les choses se déroulaient ? Est-ce que les vrais chefs n'ont pas toujours été des emmerdeurs ?... »*



(Dalmas)

LE GÉNÉRAL CHALLE PENDANT LE PUTSCH. (*)
« Ce n'était pas une gaminerie ! »

Le pouce renversé

Sur les événements du 24 janvier 1960, Challe passe très vite. Nous savons pourquoi. Le 24 Janvier, c'est le jour où il a pourtant déclaré, dans une allocution à laquelle on a donné, dans l'Armée, le titre de la petite phrase qui la termine, *« C'est tout »* : *« L'émeute ne triomphera pas de l'Armée française. Je fais converger des régiments de l'intérieur sur Alger. L'ordre sera maintenu avec l'accord du délégué général du gouvernement. »* Depuis, on a su comment les colonels étaient venus le voir pour le convaincre que l'émeute servait la cause de l'Armée. En sortant de son cabinet, Argoud fit à l'aide de camp le signe méprisant du pouce renversé : *« Votre général, on l'a eu comme ça... »* A partir de cette époque, Challe n'était plus Challe, mais Argoud et Broizat. Les barricades n'ont pas été rasées et Challe s'est usé à composer avec Ortiz et le pouvoir. On le releva.

Il ajoute plus loin, en évoquant le commandement de Centre-Europe qui lui avait été donné, comme une niche dorée : *« Je n'avais pas à me plaindre... »* Nous savons bien que si, et tous les témoins de la défense le répéteront. Centre-Europe, qu'était-ce, sinon un limogeage, en comparaison du poste de chef d'état-major de la Défense nationale qui lui avait été promis au départ du général Ely, depuis l'époque où il avait monté l'opération de Suez dans l'intimité de MM. Guy Mollet, Bourgès-Maunoury et Antony Eden ? Le général Valluy assurera par la suite que Challe souffre d'un sentiment de frustration.

Quand il résume les pourparlers engagés par ses services et l'Elysée avec les chefs de la willaya IV et de leur voyage en avion à Paris, le 11 juin 1960 (voir « L'Express » du 6-4-61, article de Jean Daniel) et demeurés secrets jusqu'à présent, le procureur général l'interrompt. On l'entend mal. Challe se rend-il compte de l'importance des mots qu'il prononce ? Il s'arrête, s'incline, redresse le tendeur flexible du micro. Pour lui, l'échec de ces pourparlers est simple : le gouvernement français discutait aussi avec le G.P.R.A., ce qui rendait impossible tout succès. *« Nous venions de passer à côté de la paix que nos armes avaient conquise en Algérie. »*

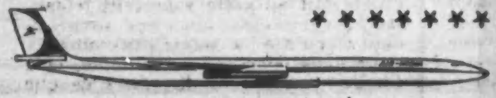
Il se rassied.

Le signe de la Vierge

On se regarde. C'est ça, un général d'armée ? Il y a eu un instant d'émotion quand, disant *« je suis »*, il s'est repris pour rectifier *« j'étais aviateur... »*. Une des explications de Challe est dans ce mot. Aviateur par l'uniforme, certes. A l'âge où les jeunes capitaines ne rêvent que d'escalader le ciel avec leurs escadrons, il était déjà à l'Ecole de guerre. De 1939 à 1945, il a été au Grand Quartier Général et dans la résistance. Ses services aériens ne sont pas de taille auprès de ceux de ses camarades qui ont volé au-dessus de l'Allemagne avec les

(*) Entouré des généraux Salan et Zeller.

→



PARIS

NEW-YORK

BOEING Jet
INTERCONTINENTAL
AIR-INDIA
7, Rue Scribe • PARIS 9e • OPÉ. 15-64
en association avec B.O.A.C. et QANTAS

L'EXPANSION DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
Revue trimestrielle de l'Association d'étude pour l'expansion de la recherche scientifique
NUMERO 9 AVRIL 1961
Au sommaire :
Un article de Pierre Mendès France sur « LA BATAILLE DE L'AUTOMATION ».
L'Expansion de la Recherche scientifique
Abonnement annuel : 4 numéros 10 NF
Abonnement de soutien : 60 NF
Association d'étude pour la recherche scientifique
29, r. d'Ulm - PARIS (5e) - C.C.P. Paris 13.564-94

→ Américains, les Russes ou les Anglais. C'est parce qu'il le savait qu'il a cherché dans les états-majors de la Défense nationale les satisfactions de carrière qu'il ne pouvait obtenir que là.

Il n'est pas le maréchal Ney et le voici, en civil, général destitué, alors que le brave des braves avait, en 1815, gardé sa tenue et portait la plaque de Grand Aigle de la Légion d'honneur quand il comparut devant la Chambre des pairs. Ney avait des excuses. Humilié par le roi, on reprochait trop de faste à sa petite naissance et la vieille armée était en partie dissoute. Challe est un froid sous sa chaleur apparente, un pointilleux, un vétilleux qui tâte longuement le terrain devant lui. Dans le portrait de son signe, la Vierge, on peut lire : « Il voit trop clair pour ne pas prévoir les dangers, il se scrute trop pour céder à l'impulsion organique. Nul doute, il passe tout au crible, réfléchit bien avant d'agir et tourne sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler. » Il répétera : « *Monsieur le Président, nous n'avons pas agi avec gaminerie.* »

Dans un train en marche

Ce faux civil, on ne saurait le regarder avec indifférence. Comme d'un prêtre interdit qu'on ne peut voir sans la soutane, on coud sur ses épaules les pattes étoilées et sur sa poitrine les décorations perdues, on dépose dans ses mains le droit de vie et de mort qu'il a eu sur tant d'hommes purs et désintéressés. De ce sacerdoce et de ces blessures, il porte à jamais les marques, et voici, clouée en partie avec lui sur ce banc de justice, une armée que nous voulons grande, digne de notre amour et de notre respect. De l'insurgé qui prend Alger en quelques heures, brave le pouvoir central et institue des tribunaux militaires pour juger des crimes commis contre la sûreté de l'Etat (quel Etat ?), on espérait une attitude moins réservée, un verbe plus décidé et quelques éclats. Où gît cet homme qu'on a vu sur les photographies d'agences bombant le torse et levant le menton en descendant les marches de la délégation générale ? Zeller, oui, reste conforme à l'idée que nous avions de lui. Chargé des questions de ravitaillement, il n'était pas de taille à supporter le poids de l'aventure. En avait-il mesuré l'étendue et les risques ? Il avouera qu'il a été surpris, le lundi 25 avril, quand Challe lui annonça l'échec. Devant les juges, il ânonnera en fourrageant dans ses notes où il finira par s'embrouiller, puis soudain s'arrêtera au milieu d'une phrase et implorera deux minutes de repos. « *Voulez-vous parler assis ?* » demande le président. A la reprise de la séance, il s'écroule par deux fois dans son fauteuil et on l'emmène. Il a le visage d'un juge de l'Inquisition, mais cette Inquisition n'est plus de son âge. Zeller *oui*. Il n'a pourtant que soixante-trois ans. Mais Challe, qui en a cinquante-six, a gardé l'allure d'un athlète capable de rattraper l'autobus à la course ou de sauter, comme on l'a dit pour cette affaire, dans un train en marche, un train de colonels chargé d'explosifs. Le 4 novembre 1960, après l'allocution du général de Gaulle, Challe pense que si un exécutif algérien est mis en place, tout sera perdu. Il est harcelé de lettres de ses anciens officiers. Il tente de les rassurer mais, dans le fond de lui-même, il a peur de ce qui vient. Fin décembre, il demande de quitter son commandement de Fontainebleau, expose son désaveu de la politique gouvernementale au ministre des Armées. Entre le 25 mars 1961 et le 1er avril, des amis viennent le voir. Il hésite encore, mais le ton de la conférence de presse du chef de l'Etat, le 11 avril, le décide. « *Après notre chemin de croix, nous avons donné notre accord. Je n'ai pas voulu abandonner mes garçons, ceux qui, par leur intelligence et leur courage, ont pacifié l'Algérie...* »

Une colle difficile

Le plan du *putsch* était « simple et réalisable ». On allait faire la paix en quelques semaines, puis on l'offrirait à la métropole sur un plateau d'argent. Sa voix faiblit. On lui sert de l'eau minérale. Les raisons de l'échec ? Il en voit trois. Les officiers les plus vieux ont hésité. « *Nous ne pensions pas que les tièdes seraient si nombreux...* » Les cellules communistes s'étaient installées et développées dans le contingent. Enfin, « *nous n'avons pas voulu faire la guerre, même aux tièdes* ». Il a fini. Le ton va se hausser un peu. « *Ici, il n'y a que deux généraux ou ex-généraux. Derrière nous, il y en a beaucoup d'autres. C'est votre Armée que vous allez juger. L'unité de l'Armée ne réside plus que dans la désespérance. Le devoir, la discipline, l'obéissance ? Oui. Mais il n'y a pas d'homme qui puisse faire du parjure son pain quotidien...* »

Dans le public prêt à applaudir, il y a un frémissement.

L'interrogatoire commence. Du président, on ne voit que la tête sortant d'un immense camail d'hermine qui s'écoule en un lourd flot rouge : un chef nu, parfaitement glabre, impressionnant de majesté et de lumière triste, vivant symbole d'un droit et d'une loi sérénissimes. Je ne sais pas si cet homme aime les jardins et les eaux vives, mais j'ai l'impression que si ce pape de la justice me condamnait à mort, je ne pourrais que répondre : « *Merci, monsieur le Président.* »

(A.P.)

LE GÉNÉRAL CHALLE AU PROCÈS DES BARRICADES.
« *Votre général, on l'a eu comme ça !* »

Ses questions sont subtiles et Maurice Challe manifeste sa gêne. Il cherche ses mots, prend argument de son exposé préliminaire (« *Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, monsieur le Président...* »). Manifestement, il sèche, élève moyen qui passe une colle difficile, risque la glissade et la chute, à l'affût du piège que l'examinateur va lui tendre. Il s'incline, chargé de respect, chaque fois que le président le ramène doucement au problème. Les généraux ? Ceux qui ont dit non, on peut les compter aisément sur les dix doigts. « *Voyons*, dit le président, *le général Arfouilloux ?...* » Challe se tait, regarde ses mains. « *Il a longtemps hésité.* » Et tel général ?... Challe fait un geste vague. Et tel autre ?... On a envie de crier au président : « Pitié ! » ou « Huis clos ! » pour nous épargner cette honte, et à Challe : « Elève Challe, dites ce que vous savez. Confessez-vous. Laissez-nous entendre la voix de votre passion. »

Trop d'humilité

Ce qui me frappe encore, c'est le contraste entre la forme et le fond, l'apparence et la réalité, ce qui constitue l'apparence d'un général d'armée et ce qu'il est, à travers tous ces lieux communs appris sous la dictée d'Argond. Dans sa déposition au procès des barricades, Argoud a déclaré : « *Le général Challe me convoqua à 14 heures et me dit : « Voilà ce qui*

NOTES

● LE JUGE PATIN ET L'EX-GENERAL CHALLE

Avant d'accepter de présider le haut Tribunal militaire qui a jugé le général Challe cette semaine, M. Maurice Patin a demandé une entrevue au général de Gaulle pour lui exprimer ses scrupules d'avoir à juger un homme qu'il a reçu si souvent, alors qu'il était Commandant en chef en Algérie, en sa qualité de Président de la Commission de sauvegarde.

Réponse du général de Gaulle : « Je voudrais bien savoir pourquoi le fait d'avoir rompu le pain avec M. Challe peut vous donner des scrupules de conscience pour le juger ? »

● LES PRISONNIERS DE VINCENNES

Un certain nombre d'officiers activistes sont actuellement incarcérés au Fort de Vincennes. Chaque jour des généraux en activité vont leur rendre des visites d'amitié.

● UN PARALLELE EN ALGERIE

Un nouveau plan figure dans les dossiers de la Délégation française, concernant le Sahara. Il prévoit une division de l'Algérie qui ne se référerait pas comme jusqu'à présent à l'existence des treize départements du Nord, opposés aux deux départements sahariens (Oasis et Saoura) mais à une ligne de démarcation constituée par le 30e parallèle. La démarcation du 30e parallèle alignerait à peu de chose près l'Algérie sur le Maroc et la Tunisie. Si ce compromis était retenu, la souveraineté algérienne s'étendrait sur Hassi-Messaoud et Hassi R' Mel tandis qu'Edjelé resterait à proprement parler « saharien » : c'est pour cette dernière zone seulement que la France tenterait alors d'imposer un organisme multinational.

● RECENSEMENT DES EX-F.T.P.

Dans le cadre de la lutte « anti-subversive » la préfecture de police fait procéder actuellement au recensement et à la vérification de domicile de tous les anciens F.T.P. de la région parisienne.

● « PRESENCE FRANÇAISE » A LA S.F.I.O.

Le Docteur Georges Causse qui fut président de « Présence française » au Maroc d'où il fut expulsé pour ses menées activistes par le Résident général Grandval, est actuellement l'animateur de la section de Saint-Girons (Ariège) de la S.F.I.O. C'est lui qui a représenté la section S.F.I.O. de Saint-Girons au congrès fédéral de Foix le 14 mai. Il y a présenté le rapport sur l'Algérie préparé par M. Max Lejeune.

● L'INTENDANCE MANQUE D'UNIFORMES

M. Messmer avait demandé, il y a un mois, que l'uniforme bigarré des parachutistes soit supprimé en Algérie — hors des zones de combat. L'intendance vient de faire savoir au ministre qu'une telle mesure était « impossible à réaliser dans la pratique », le nombre d'uniformes classiques étant nettement insuffisant.

LES APPAREILS PHOTO-CINÉ
ZEISS IKON
BEST SELLER DANS 164 PAYS
sont en vente chez les meilleurs spécialistes
Il y a un ZEISS IKON correspondant à votre goût et à votre budget !

« s'est passé. Qu'est-ce que vous en pensez ? » Toute cette semaine, Argoud assure qu'il a été appelé neuf fois par le général Challe. Sans uniforme, sans étoiles et sans ce grand cordon de la Légion d'honneur passé sur l'épaule par de Gaulle en personne, il ne reste plus que la grande ombre d'un prestige qui brille encore ici de tous ses ors et de toute sa pourpre.

Cet homme marque trop d'humilité. On souhaiterait trouver un vrai rebelle en face de soi, un vrai dur, avec de vraies raisons de désespérer et de se révolter afin de s'expliquer une bonne fois, de vider son sac et de savoir enfin où sont la vérité et le devoir. Par moments, on croit n'avoir qu'un mannequin bourré de son.

Sur l'article 5 de l'ordre de commandement militaire installant l'état de siège, Challe s'embrouille et s'en tire par un faux-fuyant : *« Il fallait bien faire acte de gouvernement pendant les quelques semaines où nous pensions pacifier l'Algérie... »* Une fois au moins, le président dira : *« Ce que vous avez fait dans ce cas précis, est louable. »* A plusieurs reprises, il reconnaîtra que la position de l'ex-général Challe est difficile. Challe esquissera un geste de remerciement. Le président ajoute : *« La mienne aussi. Je vous ai vu et connu là-bas. Vous étiez parfaitement discipliné. Vous grogniez parfois, comme tous les soldats. De là à sortir de la loi, c'est un pas que je ne m'attendais pas à vous voir franchir. C'est dramatique pour moi d'avoir à vous juger, mais c'est la loi qui doit l'emporter. Nous sommes tous les serviteurs de la loi. Je m'adresse à votre cœur. Dites-moi ce que vous avez à ajouter. »*

L'eau de la mer

Challe croise les bras. Il joue sa tête dans l'innocence et la pureté des intentions. Ney dira, en 1815 : *« J'étais dans la tempête. J'ai perdu la tête. Je ne pouvais pas arrêter l'eau de la mer avec mes mains. »* Challe a rompu un barrage. Il se rend compte de la gravité de ce qu'il a fait et évoque, une fois de plus, son chemin de croix. Il a agi avec son cœur et sa conscience. *« J'ai peut-être eu tort, mais ce que j'ai fait, je l'ai fait pour mon pays. »*

Cette trahison était donc irrésistible ? A peine Ney avait-il renié les Bourbons et salué l'Empereur qu'il avait promis de ramener à Paris dans une cage de fer que le commandant de la garde nationale de Lons-le-Saunier sortait des rangs et venait briser son épée devant lui. Challe aussi voit des officiers lui tourner le dos. Le malheur pour lui, c'est qu'il a eu pour conseillers des fous furieux et qu'il cède à leur conjuration. Un commandant en chef se livre donc si facilement ? Il signe des ordres et des décrets, sans avoir rédigé ou dicté les textes qui lui sont soumis. Mais le style n'est pas de lui. Nous savons de quelles plumes acérées il a coulé et où a été distillé le poison où elles ont été trempées.

Il se rassied, l'air sombre, sur trente-huit ans de carrière et cette aventure ratée. Il donne l'impression d'avoir conscience qu'il a mal répondu et qu'il se demande si la commission d'examen ne va pas le coller. Il se demande aussi si les services passés compteront lourd auprès de cette débâcle, si ses pairs ne le jugeront pas indigne de si hautes faveurs accordées. Ses pairs ? Leurs lourds képis ou leurs casquettes aux feuilles de chêne brodées posés devant eux sous les gants blancs, ils ont écouté sans frémir, figés dans leurs étoiles glacées, fascinés par ce drame. De temps en temps, le général Catroux, grand chancelier de la Légion d'honneur, se tient la face dans ses longues mains pâles ou regarde l'accusé à travers ses doigts. Sur le visage des autres généraux, pas un trait ne tressaille. A quoi reconnaît-on dans cet accusé en civil un ancien commandant en chef ? Où est sa morgue ? Où est son prestige ? Où sont l'éclair du génie, la force de la pensée, la vivacité de la réplique ?

Etrange document

Par bonheur pour lui, l'avocat général vient, sans s'en douter, à son secours. Les obstacles que, dans sa dignité et sa pudeur, le président n'a réussi qu'imparfaitement à déblayer devant le chef des insurgés, le procureur général va les pulvériser. Ce n'est pas sur le droit et la loi qu'il attaque l'ancien commandant en chef en Algérie, mais sur des questions militaires. Là, un sous-lieutenant de *harki* clouerait le procureur général au pilori du ridicule. Un sous-lieutenant de *harki* et même un sergent du contingent savent que les barrages ne sont pas en difficulté parce que les régiments de parachutistes sont distraits quelques jours de leur rôle de réserves. L'antipathie naturelle provoquée par le procureur général et l'énormité de ses questions ont sauvé le chef des insurgés d'Alger de la peine capitale. Quand il se tait, sous les rires de l'assistance, après avoir enfin fourni à l'accusé l'occasion cinglante d'une heureuse et juste répartie, nous savons que la défense aura la partie belle et facile, mais aussi, hélas ! qu'il y aura peut-être, dans six mois, une autre insurrection.

« L'Armée est sortie meurtrie de cette affaire. Elle a perdu la confiance de l'autorité civile et peut-être perdu la confiance de la nation... » Tels seront les derniers mots de la déposition du général Gambiez. Etrange document pour l'histoire des complots algériens que ce récit d'un autre commandant en chef téléphonant lui-même dans la nuit aux officiers de permanence d'un régiment ou aux chefs de garage pour savoir si les unités dormaient ou si les camions étaient parqués ! Il n'y a donc plus d'officiers adjoints fidèles? Plus de détachements de garde mobile dont un commandant en chef puisse disposer absolument ? Un général à cinq étoiles doit s'en aller sur les routes, seul ou presque, pour barrer la chaussée aux convois ? Nous devons entendre que les unités de C.R.S. n'avaient plus d'officiers à présenter quand la voiture du commandement en chef arrive aux bureaux de son état-major ? Stupéfiant témoignage, rondement débité par un petit homme décidé et fin, sensible mais nullement étonné, du moins en apparence, de ces mœurs nouvelles. Le général Gambiez et Challe sont des camarades de promotion, mais ils évitent de se regarder, ne se tutoient plus et ne se saluent plus. Parlant de Challe, le général Gambiez dit : « Monsieur Challe » !

(Dalmas)

LE GÉNÉRAL GAMBIEZ AU PROCÈS CHALLE.
Cinq étoiles sur les routes.

« Nous, les lieutenants... »

« Pas de questions, messieurs du tribunal ? » demande le président.

Non. Il n'y a pas de questions. « Comment ternir en un jour une aussi haute réputation et tant de gloire ? » C'est la question que pose à Ney son aide de camp qui voit le gouffre béant devant son chef. Qui force Challe à céder aux colonels qui vont provoquer la guerre civile, sinon cette ambition « fille de la présomption » dont parle Montaigne quand il pense à *« ceux qui cherchent à se pousser en crédit »* ? La pudeur de l'Armée exige qu'il n'y ait pas de questions en public, car il s'agit là d'un malheur et d'une honte. Des années de silence devront peser sur cette confrontation pour l'étouffer.

De tous les autres témoins que j'ai entendus, ce ne sont pas les généraux, prudents ou imprudents, qui m'ont ému, ni les parlementaires, ni les officiers supérieurs même aussi doués que le colonel Georges de Boissieu ou cet inquiétant et prétentieux petit homme chauve qui a montré de belles dispositions à un emploi dans l'arme psychologique, ni même cet autre colonel parachutiste qui croit dur comme fer que l'Algérie ne peut vivre sans généraux et colonels. Non. C'est un lieutenant du 1er R.E.P., qui doit être en prison comme ses camarades et qui, avec sa haute taille maladroite, ses cheveux ras, baissait la tête quand il parlait, comme s'il fonçait dans une mêlée. Un enfant pur et droit, qui dit : *« Nous, les lieutenants, nous étions désespérés. Nous avions juré que le F.L.N. ne reviendrait jamais. Le général Challe nous avait bien compris. »*

Voilà les armes de Challe et son pouvoir. Ce chemin de croix, ce sont les officiers d'Algérie qui l'ont gravi, de déclaration en déclaration du gouvernement, d'allocution en allocution du chef de l'Etat, après sa dangereuse tournée des popotes qui leur avait laissé croire qu'ils se battaient pour leur propre cause et non celle de la nation. Sur cette foi, entretenue en tant de milieux officiels, ils se sont engagés à écraser le F.L.N. et à rester dans les villages qu'ils gardaient. Leur serment aux musulmans et à leurs *harki*, le procureur général aura beau jeu d'en réclamer le texte ! C'est le serment des cadres de l'Armée aux bergers et aux *fellah* d'une mythomanie généreuse à laquelle Challe s'est laissé peut-être prendre, mais c'est un serment que les soldats du contingent n'ont pas prêté. Comment les cadres de cette Armée n'auraient-ils pas reconnu dans le général Challe un défenseur et un sauveur ? Comment le général Challe pouvait-il discerner exactement où commençait le parjure ou la fidélité à un serment, la rébellion envers l'Etat ou l'égarement provoqué par une profonde blessure d'orgueil ? Sinon, il n'y aurait eu, en Algérie, qu'un immense délire d'acclamations vers lui. Sinon il faudrait juger comme traîtres tous les officiers qui ne lui ont pas obéi.

C'est pour ce lieutenant et ceux qui lui ressemblent que Vigny a écrit : *« La parole, qui trop souvent n'est qu'un mot pour l'homme de haute politique, devient un fait terrible pour l'homme d'armes ; ce que l'un dit légèrement ou avec perfidie, l'autre l'écrit sur la poussière avec son sang, et c'est pour cela que beaucoup doivent baisser les yeux devant lui. »*

Au président qui lui demandait pourquoi il n'était pas avec les officiers paras qui avaient arrêté le général Gambiez, il répondit : *« Parce que je n'avais pas été désigné... »*

La salle s'esclaffa de bonheur. Pour moi, j'ai eu envie de pleurer. Parce que le lieutenant du 1er R.E.P. n'était pas avec nous. Parce que c'était lui qu'on allait condamner.

JULES ROY.

PLACEMENT
SÉCURITÉ
UN
APPARTEMENT
LAFONT ET Cie
91 Bd HAUSSMANN - PARIS 8e - ANJ. 17-10+

La seule décapotable
4/5 places
C.E.D.
SINGER
Gazelle

1500 racée et nerveuse
4 vitesses
Disponible également avec Boîte automatique
Importateur exclusif :
JACQUES SAVOYE
237 Bd Pereire - PARIS 17e
GALvani 98-42

Si vous fumez plus de 15 cigarettes par jour

GENEVE. - L'Organisation Mondiale de la Santé (O.M.S.) vient d'annoncer officiellement que la cigarette est la principale cause du cancer du poumon. On vient également de découvrir que fumer détruit les vitamines C (anti-fatigue). La cigarette serait-elle donc responsable de notre fatigue ? A-t-elle une influence sur la virilité ? Est-ce possible, sans privation, de fumer moins ? Existe-t-il actuellement des remèdes sérieux qui permettent de s'arrêter de fumer ? Quarante-deux médecins répondent à ces questions, dans un petit livre... GRATUIT pour les fumeurs ? Pour le recevoir il suffit d'envoyer une carte postale avec votre nom et votre adresse au Centre de Propagande Anti-Tabac (service 86 E 1), 18, Chaussée-d'Antin, Paris. Mais écrivez vite, avant que la nouvelle édition soit épuisée.

Communiqué.

NOTES

● UNE DEMARCHE DU CARDINAL FELTIN

Le cardinal Feltin, vicaire des Armées, a effectué une démarche auprès de M. Michelet, Garde des Sceaux, afin d'inciter le gouvernement à la « clémence » vis-à-vis du général Challe. Quand le général de Gaulle a été avisé de cette visite et de son but, il a déclaré, avec irritation, qu'il n'avait pas oublié le mutisme observé par le vicariat aux Armées pendant les quatre journées du putsch.

● LES COMMISSAIRES DANS LES GARES

Les perquisitions effectuées au domicile du colonel Godard à Nevers ont permis de découvrir des rapports adressés à l'ancien chef de la Sûreté en Algérie par des policiers qui avaient servi sous ses ordres et qui étaient restés en contact étroit avec lui. Le ministère de l'Intérieur fait procéder à une enquête spéciale sur le réseau parallèle qu'auraient constitué des commissaires « pieds noirs » mutés en métropole ces dernières années. On a remarqué en particulier qu'un bon nombre des commissariats des gares parisiennes étaient entre les mains de policiers qui ont fait en Algérie la preuve de leur activisme (gares du Nord, de l'Est, de Lyon et d'Orsay).

● LES BRIMADES CONTRE LE CONTINGENT

Pour faire rentrer le contingent dans le rang, certains officiers ont décidé d'appliquer au pied de la lettre de multiples dispositions des règlements : ils sont devenus attentifs à la couleur des chaussettes, la longueur des cheveux, etc. Les familles reçoivent en France des lettres de plus en plus nombreuses signalant ces brimades. D'autres mesures sont plus graves : un jeune soldat a été mis au « tombeau » (exposition soit au soleil, soit au froid de la nuit plusieurs jours de suite). Il est le fils d'un haut fonctionnaire gaulliste, Compagnon de la Libération.

● LA BOURSE OU LE PLASTIC

Plusieurs attentats au plastic apparaissaient inexplicables aux policiers algérois : les explosions détruisaient des magasins appartenant à des Européens connus pour leur soutien politique à l'Algérie française. Une enquête serrée a donné la clef de l'énigme : l'O.A.S. appuie ses collecteurs de fonds en punissant des commerçants ou des particuliers qui refusent d'ouvrir leurs portefeuilles (comme le faisait le F.L.N.).

● 502 OFFICIERS DANS LEURS FOYERS

A la suite de l'épuration entreprise dans l'Armée depuis le 25 avril, 502 officiers sont retournés dans leurs foyers en attendant qu'on leur indique leur nouvelle affectation.

ÉVIAN

La coopération ou la guerre

● ***Les négociateurs français et algériens savent maintenant où ils en sont. Le sort de l'Algérie se joue sur un problème précis que Jean Daniel ne juge pas insoluble.***

A la fin de cette semaine, les deux délégations d'Evian pourront au moins se dire qu'elles connaissent leurs pensées réciproques et même leurs arrière-pensées. Ce n'est rien au regard de l'impatience des victimes quotidiennes de la guerre d'Algérie, et des risques permanents d'explosion que suscite sur place la perpétuation du conflit. C'est négligeable aux yeux des observateurs du monde entier qui voudraient bien pouvoir broder sur un autre thème que celui de la « courtoisie » ou du « souci de compréhension ». C'est pourtant essentiel pour le démarrage véritable de pourparlers qui ne se révèlent pas plus difficiles qu'on n'était en droit de le prévoir.

Un seul peuple

Les stratégies sont maintenant très claires et les seize membres des délégations, française et F.L.N. les connaissent parfaitement. Au cours des réunions de lundi et de mercredi derniers, par des allusions obliques, les délégués s'en sont expliqués. C'est ainsi qu'à l'intérieur d'une discussion sur l'organisation du référendum, un échange de ce genre a pu avoir lieu :

UN ALGÉRIEN : *Puisque nous sommes ici, c'est bien que vous nous reconnaissez !*

UN FRANÇAIS : *Nous vous avons toujours reconnus comme les représentants des combattants.*

UN ALGÉRIEN : *C'est à nous cependant que directement ou indirectement vous faites une offre d'association...*

UN FRANÇAIS : *C'est à vous, aussi, à vous, comme à tous les Algériens — offre d'ailleurs à laquelle vous ne répondez ni directement ni indirectement.*

L'essentiel des stratégies différentes est contenu dans cette conversation. On en est aussitôt revenu à l'exploitation des vertus tactiques du principe d'autodétermination. Les Français attendent qu'à une phase quelconque de l'itinéraire qui va jusqu'au référendum, le F.L.N. se révèle digne d'une association « raisonnable ». A ce moment-là, la reconnaissance lui sera d'autant moins marchandée qu'il aura été le seul partenaire réel dans l'organisation même du référendum. De leur côté les Algériens n'entendent pas se révéler avant, précisément, d'être reconnus et refusent d'envisager une association ou même une coopération qui ne respecterait pas les deux principes qu'ils estiment sacrés : l'intégration du Sahara dans l'entité algérienne, et l'acceptation par la France du fait qu'il ne saurait y avoir en Algérie qu'un seul peuple dont tous les éléments sont soumis aux mêmes lois et à une même représentation.

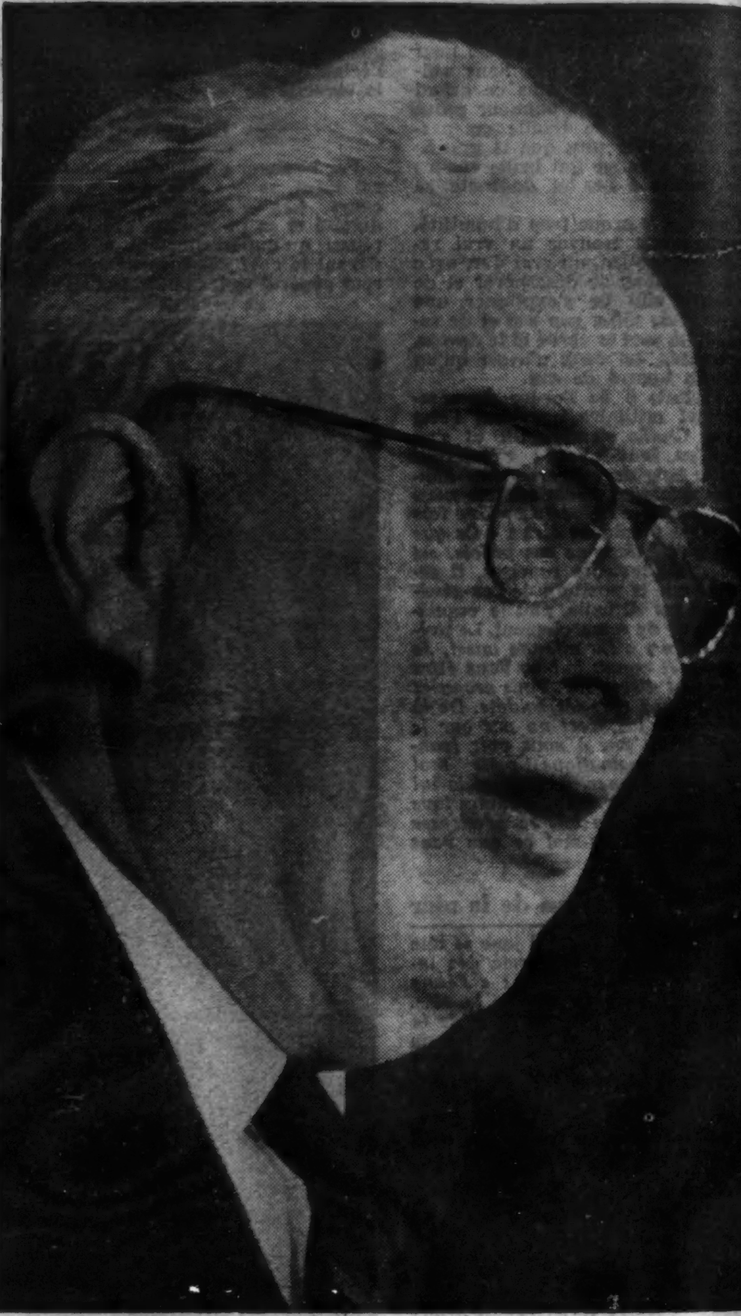
Si la discussion — immédiate en tout cas — sur l'association est impossible de ce fait, les pourparlers sur la simple procédure de l'autodétermination peuvent-ils avancer ? Pas davantage. Car les mêmes questions reviennent sur la méthode et l'objet de la consultation. Les Algériens exigent que les populations sahariennes soient consultées comme les autres et que le décompte des suffrages soit opéré globalement et non par départements pour éviter de souligner les vœux de zones à forte concentration européenne et pour éviter ainsi d'offrir un prétexte à une partition.

Le schéma guinéen

Dans la perspective algérienne on voudrait pouvoir choisir comme la Guinée entre une association et une sécession sans partition. On ne souhaite pas la sécession, mais on la préférerait à une association qui mettrait en cause les principes de la révolution. Dans la perspective française, le schéma guinéen ne saurait en rien s'appliquer à l'Algérie : la menace de la partition n'est brandie que comme pression pour faire accepter l'association. On peut donc brutalement résumer le véritable dilemme des réunions d'Evian en affirmant que c'est ou la coopérartion ou la guerre.

Tout revient alors à examiner quelles sont les chances possibles de ce qu'on appelle ici « association », là « coopération », c'est d'ailleurs ce que font avec une inlassable diplomatie les seize délégués d'Evian. En effet, les raisons pour lesquelles l'accord sur l'organisation du référendum est difficile sont exactement les mêmes que celles qui rendent l'association impossible pour le moment. On discute d'un sujet et puis aussitôt on traduit. La communication des arrière-pensées s'établit de cette façon.

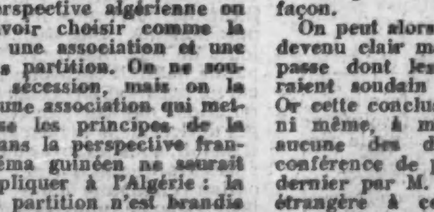
On peut alors conclure que tout est devenu clair mais d'une clarté d'impasse dont les issues bloquées seraient soudain vivement illuminées. Or cette conclusion n'est ni formulée ni même, à mon avis, conçue par aucune des deux délégations. La conférence de presse tenue vendredi dernier par M. Louis Joxe n'est pas étrangère à cette impossibilité de concevoir le pire. Ce n'est pas seulement parce que, par la voix du ministre de l'Algérie, la France a, ce



(Dalmas)

M. LOUIS JOXE.
Pour une adhésion communautaire.

12 RUE DE SÈVRES PARIS
Berel
TAILLEUR CHEMISIER
Costumes frais et légers
MOHAIR - LAINE ET SOIE - AIR-WAY

VACANCES 61
HONGRIE

LE LAC BALATON
BUDAPEST
LE DANUBE
adressez-vous à votre agence de voyages habituelle ou à :
IBUSZ, DÉLÉGUÉ A PARIS : M. MAJOR 10, RUE PASQUIER - PARIS 8e - ANJOU 01-03

(Dalmas)

Les négociateurs du G.P.R.A. (*)
D'abord être reconnus.

jour-là, consacré l'indépendance de l'Algérie, la souveraineté du peuple algérien, et la volonté française d'assurer une « coopération technique » dégagée de tout néo-colonialisme. C'est surtout par le ton et la forme avec lesquels certains vœux français ont été présentés. Tous ceux qui ont assisté à cette conférence de presse ont eu l'impression que M. Joxe entendait se mettre à la place des futurs responsables de l'Algérie et que ses propositions relevaient davantage du conseil que de l'exigence.

Avec une habileté qui ne peut être que celle de la conviction, il s'est en fait adressé au F.L.N., comme dans une sorte de commentaire marginal des pourparlers d'Evian. Il lui a dit en substance : le destin de l'Algérie peut être entre vos mains si vous acceptez de suivre notre méthode de décolonisation qui est la méthode la plus sûre pour éviter les bouleversements prévisibles après sept années de guerre.

Un revirement

Un négociateur est par essence tacticien et l'on a déjà souligné le côté « opération » qu'il y avait dans la diffusion spectaculaire des propos de M. Joxe. Nombreux sont cependant ceux qui ont vu plus qu'une tactique dans cette conférence de presse. La tactique en tout cas comportait des engagement irréversibles et l'expression d'une attitude particulièrement souple.

Ce fut le cas en particulier lorsque M. Joxe décida d'aborder cette épineuse question des Européens d'Algérie sur laquelle on a publié depuis six ans des études multiples et passionnées. Dans le camp de l'anticolonialisme j'ai été seul, je crois, à être sensible au progrès de la position française. On a surtout souligné ailleurs les intentions machiavéliques, et en tout cas le divorce complet entre les exigences du gouvernement français et les positions, d'une remarquable continuité, du F.L.N. depuis son congrès de la vallée de la Soummam. Or les déclarations de M. Joxe, proposant qu'une coopération organique eût lieu entre les deux communautés algériennes, marquent un véritable revirement.

Il n'y a pas si longtemps qu'il était question, dans la propagande officielle et dans les discours mêmes du général de Gaulle, de la multiplicité des communautés, de la singularité des collectivités kabyle, mozabite, aurésienne, etc. Cette constatation aboutissait à un projet de découpage à la fois territorial et ethnique qui inspirait une méfiance légitime au F.L.N. Il était bien clair que l'on voulait « balkaniser », diviser pour régner, et maintenir par le biais d'oppositions factices une occulte souveraineté française. Or, voici que non seulement la mosaïque des diverses collectivités algériennes disparaît du vocabulaire français, mais que l'on consacre cette unité du peuple algérien si chère au F.L.N.

Oui, contrairement à ce qui a été écrit, on consacre cette unité lorsqu'on appelle les Européens d'Algérie des « non-musulmans », et lorsqu'on demande au futur Etat algérien des droits pour ces Algériens non musulmans à la condition qu'ils soient de « bons citoyens ». Le général de Gaulle avait déjà amorcé ce revirement en n'appelant plus les Européens que des « Algériens de souche française ». Aujourd'hui, ce ne sont plus que des non-musulmans.

Les Français souhaitent pour ces non-musulmans une adhésion communautaire et non individuelle à l'Etat algérien. Le G.P.R.A., qui est le seul des gouvernements d'Afrique du Nord à proposer aux Européens une intégration complète, a sans doute (plus qu'il ne l'a dit) enregistré le progrès français mais continue de craindre la force sociale, économique et politique d'une minorité organisée et soutenue par la France. Pour la révolution algérienne, ce serait, dit-il, une menace permanente.

En tête à tête

Les craintes du F.L.N. pourraient cependant s'atténuer si ces Européens devenus Algériens consentaient à renoncer à la nationalité française. En ce cas, ces Algériens, même en formation communautaire, seraient moins puissants que des Français individuellement intégrés dans l'Etat algérien, mais ne perdant pas leur nationalité d'origine.

Cette suggestion aurait au surplus le mérite de faire presque disparaître le problème car peu de non-musulmans accepteraient de perdre la nationalité française et le nombre de ceux qui l'accepteraient ne justifierait plus une représentation communautaire. Il ne semble donc pas qu'il y ait ici un vrai problème, mais on ne peut pas dire sans injustice que le principe même de la proposition française soit entaché de néo-colonialisme ou constitue un diktat pour briser la souveraineté algérienne. Ce principe répondra à une donnée naturelle tant qu'il ne sera pas prouvé dans les faits que le G.P.R.A. réalise par l'intégration ce qu'il refuse dans la coopération communautaire, tant par exemple que le G.P.R.A. ne contiendra pas des non-musulmans. Certes, le F.L.N. a raison de repousser les exemples pakistanais et cypriote où les problèmes se sont présentés d'une manière complètement différente. Mais lorsque M. Joxe refuse de « faire confiance à la nuit », il n'y a qu'une seule manière de lui répondre et c'est par la preuve qu'on représente le jour.

Cela montre en tout cas que sur l'un des points de désaccord, qui se pose à la fois à l'organisation du référendum et à l'association, l'impasse n'est pas complète. A vrai dire, et surtout depuis les réunions de lundi et mercredi, la délégation française paraît avoir compris la nécessité de s'adresser à ses interlocuteurs comme aux futurs responsables du destin de l'Algérie.

Pour assurer une sorte de reconnaissance, les Français s'apprêtent à convenir qu'on invite à l'association *« les représentants des combattants qui sont aussi ceux de la force politique principale de l'Algérie »*. D'autre part, les Français recherchent la possibilité de réunions en comité plus restreint sinon en tête à tête. M. Joxe peut très bien expliquer à M. Krim la forme progressive (allant de l'association à la coopération) que pourrait prendre une collaboration sur l'organisme mixte et provisoire qui suivra le cessez-le-feu. Enfin, la délégation F.L.N., qui, après une période de tâtonnements, a impressionné les Français par la solidité de ses convictions et sa connaissance de certains dossiers, pourrait peut-être convaincre la France de l'absurdité qu'il y a à empêcher Ben Bella et ses compagnons de participer à la négociation.

Tout cela ne sous-estime absolument pas néanmoins l'importance des désaccords et l'opposition des attitudes. A vrai dire, dans le meilleur des cas, le cessez-le-feu paraît très loin encore. Mais plus on rencontre les délégués du F.L.N. et ceux de la France, plus on réfléchit, et moins on estime concevable un décrochage de l'une des deux délégations au moment où, somme toute, l'indépendance de l'Algérie est proclamée. C'est pourquoi le dilemme « coopération ou guerre » garde des chances de basculer en faveur de la coopération.

JEAN DANIEL.

(*) Sur la terrasse du château, de Bois-d'Avault.

COMMUNIQUE
N° 12 MALRAUX LE CONDOTTIERE
Quand le général de Gaulle déclara : « Il me faut un ministre du rayonnement français », c'est André Malraux qu'il appela. Aujourd'hui, d'Amérique du Sud en Grèce et en Afrique noire, Malraux, ministre d'Etat chargé des affaires culturelles, porte, tel un coureur olympique, la flamme du génie français. Présent depuis 25 ans sur tous les fronts où se joua le destin de la liberté, ce ministre n'a rien perdu de ses allures de condottière. Archéologue, explorateur, militant politique, combattant, théoricien de l'art, homme d'Etat : une carrière prodigieuse d'aventure pour « tenter de faire prendre conscience aux hommes de leur dignité », retracée cette semaine dans « CONTINENT ».
CONTINENT, Hebdomadaire Européen d'Information, est en vente chaque Jeudi chez tous les marchands de journaux, aux prix de 1,20 NF. Réclamez-le dès maintenant.
RECTIFICATION : — Le nouvel horaire de la vie en Espagne sera moins draconien qu'une erreur technique ne nous l'avait fait annoncer dans un précédent communiqué : fermeture des théâtres et cinémas à 24 heures, des cafés à 1 h. du matin en été, à 0 h. 30 en hiver.

Productivité
Équipez vos bureaux avec des "outils" efficaces qui augmenteront le rendement de votre personnel : le mobilier indispensable à l'activité moderne des affaires.
• Visitez librement nos 2.200 m² d'exposition
• 800 modèles toujours en magasin
• Une solution pour chaque problème pour chaque budget
AIGLE EAGLE
MÉTAL ou BOIS
AIGLE - [illegible], PARIS 2e [illegible]
(Angle des Boulevards) Parking dans l'immeuble

ENTENDRE... enfin grâce aux transistors!
sans fil - sans pile (fonctionne sur accumulateurs miniatures rechargeables) poids total inférieur à 10 g
ENTIÈREMENT DISSIMULÉ DERRIÈRE L'OREILLE, PERSONNE NE REMARQUERA QUE VOUS PORTEZ LE NOUVEL
"ACOUVOX"
3, RUE DU CIRQUE - PARIS (VIIIe)
Métro : Champs-Elysées-Clemenceau
Téléphone : ELYsées 38-01 et 70-17

ALGÉRIE

En week-end

● *Pendant le week-end les autorités françaises ont montré aux journalistes étrangers, déplacés d'Evian à Oran en Caravelle spéciale, une étrange A l g é r i e. Une Algérie entre chien et loup.*

DANS cette même région d'Oran où, après le 16 septembre 1959, au temps du projet de coup d'Etat « Véronique », les états-majors s'indignaient à l'idée de se battre pour le point d'interrogation que signifiait pour eux l'autodétermination, aujourd'hui l'incertitude fait place à l'évidence. Du haut en bas des hiérarchies civile et militaire, on trouve des hommes qui, soit en secret, soit ouvertement, avouent qu'au bout de la route gouvernementale il y aura, plus ou moins prochainement, l'indépendance de l'Algérie.

Cette conviction encore difficilement admise est à l'arrière-plan du moindre geste, du moindre propos dont on peut être témoin. Derrière la présentation aux caravanes de journalistes étrangers des meilleures réalisations économiques ou sociales, des plus beaux projets, des plus indiscutables réussites matérielles, il y a, sous-entendue, la seule question que se pose tout l'appareil d'Etat français en Algérie : Que faire qui ait des chances de survivre lorsque l'Algérie sera devenue souveraine ?

Rien n'apparaît plus important aujourd'hui, aux officiels français, que la multiplication des coopératives, la construction de villages « en dur », les adductions d'eau, l'électrification. Les meilleurs parmi les cadres français en parlent aujourd'hui avec une véritable passion. Cette passion, chez beaucoup, est sincère. Il s'est trouvé plusieurs observateurs étrangers pour demander : *« Mais que restera-t-il de tous ces plans lorsque les négociations d'Evian auront abouti et si l'Algérie devient alors souveraine ? »*

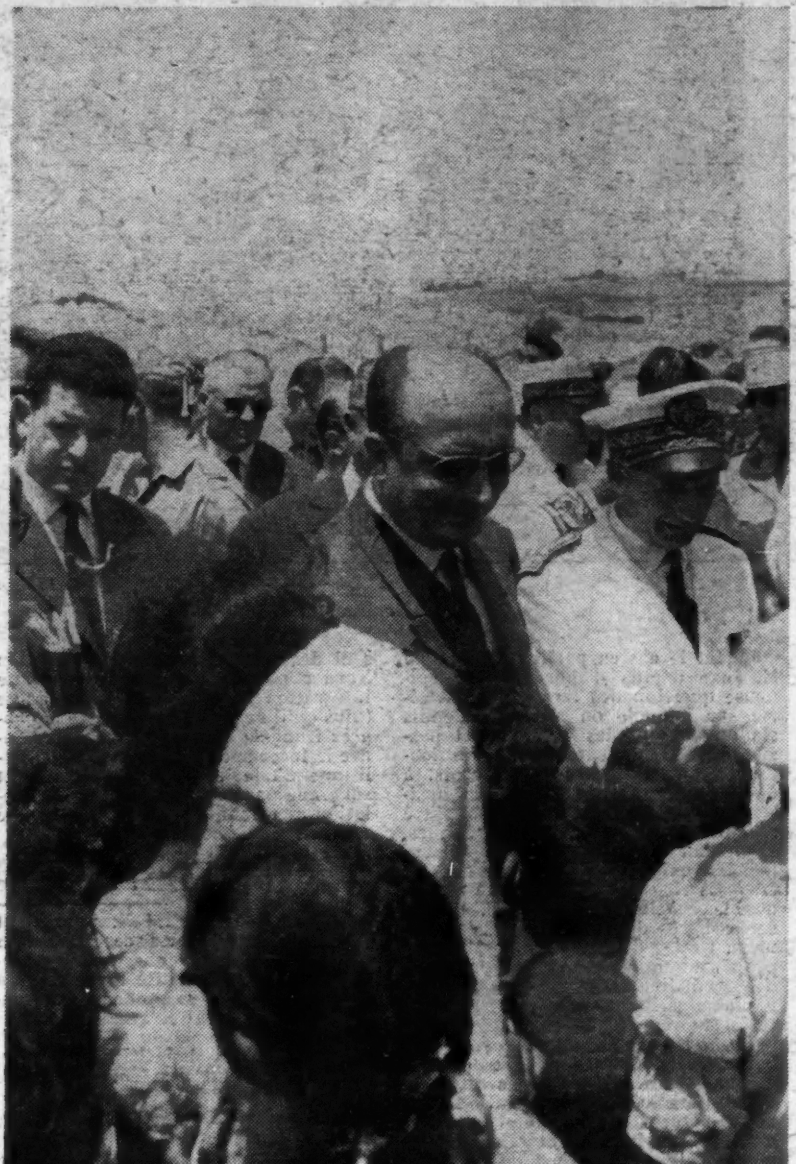
Un curieux attelage

La réponse française est partout la même : *« Les plans ne sont jamais appliqués tout à fait comme on les concevait d'abord, mais il n'y a pas de raison pour que l'œuvre entreprise soit arrêtée car elle est dans l'intérêt des populations. »*

Pour les officiers et les fonctionnaires qui exécutent cette politique sur le terrain, il s'agit de rattraper à toute vitesse les années où tout ce qui a été fait ne pouvait que porter l'empreinte de la guerre, de « racheter » tout ce qui a irrémédiablement séparé la population musulmane d'un appareil d'Etat devenu synonyme d'appareil répressif.

Cette volonté est celle des fonctionnaires musulmans, précipitamment mis en place dans les derniers mois, et qui savent de quelle transition ils vont avoir à se charger. C'est aussi celle des quelques officiers SAS, héritiers de la tradition des « bâtisseurs » qui fut celle d'une partie des cadres militaires français et qui mettent aujourd'hui à leur travail une ardeur d'autant plus grande que certains d'entre eux savent qu'il sera peut-être le seul témoignage que les Musulmans porteront en faveur de l'Armée...

Ce que M. Jean Morin doit faire dans l'administration civile, c'est le général Gambiez qui en a la charge pour l'Armée. Curieux attelage que celui de ces deux hommes. Au plus classique des grands administrateurs, s'adjoint le plus original des militaires. Ses seize rubans de décorations et ses cinq étoiles de général d'armée, commandant en chef en Algérie, ne font pas disparaître l'homme derrière la solennité de sa fonction. Le sourire malin de ses lèvres minces, le crâne parfaitement lisse et la curieuse voix de tête suggéreraient plutôt un évêque bienveillant et patelin que le chef militaire aux responsabilités écrasantes qui fut, il y a dix-sept ans, l'homme du 1er bataillon de choc. On dirait qu'il fait tout pour cacher une intrépidité extraordinaire derrière une apparence particulièrement banale. Et ses manières douces, son pantalon trop long de six ou sept centimètres ajoutent encore à la conviction avec laquelle il dit à ses interlocuteurs étrangers très au courant du rôle de l'Armée en Algérie : *« Est-ce que j'ai l'air d'un tortionnaire ? »* Il ne l'est pas et M. Delouvrier autrefois le citait en exemple aux autres généraux commandant les corps d'armée parce que le général Gambiez avait fait savoir à ses officiers qu'il ne couvrirait plus une certaine « marchandise »...



M. JEAN MORIN EN ORANIE. (Keystone.)
« Je ferai la même chose que les autres gens. »

Le point d'orgue

Mais aujourd'hui le commandant en chef doit convaincre les cadres de l'Armée qu'il faut jouer le jeu de la trêve unilatérale. Le général Gambiez est très sincèrement décidé à passer outre à toutes les objections techniques. Il a laissé parler le poète en lui quand il a dit que dans une partition il y avait des points forts et des points d'orgue, qu'on était maintenant à un point d'orgue et que tous étaient sans doute nécessaires à la symphonie que joue le gouvernement... Il fait appel à l'esprit « chevaleresque » des militaires, qui les conduirait à vouloir pacifier, reconstruire, assister, après avoir combattu et détruit. A-t-il convaincu l'ensemble du corps des officiers ? Pour le savoir, il faudrait passer sur l'autre versant de la réalité algérienne, là où s'est toujours organisée l'opposition à tout ce qui peut rapprocher de la fin de la guerre.

Presque chaque soir, dans les artères centrales d'Oran, quelques centaines de jeunes gens manifestaient en scandant « Algérie française ». C'était devenu presque une habitude. Mais le préfet de police ne s'y est pas résigné : il a décidé d'opposer aux manifestants non plus le corps de la police urbaine mais les C.R.S. Les Oranais savent que tout cela n'a pas d'importance et que, sous cette « surface » un peu agitée, c'est d'autre chose qu'il s'agit.

Pour avoir faiblement participé à l'affaire du 24 Janvier, Oran n'a pas connu la grande épuration administrative qui, dans une certaine mesure, a modifié le rapport des forces à Alger. Elle demeure donc la ville où les partisans de l'Algérie française ont encore le plus grand nombre d'appuis secrets et de complicités utiles.

Les libéraux d'Oran, qui constituent encore un groupe solide, n'ont peut-être jamais été aussi inquiets de l'avenir. Pour eux, qui vivent dans le milieu même d'où pourrait partir une nouvelle épreuve de force, celle-ci est inévitable. Dans une ville où l'épuration n'a pas eu d'effet considérable, où la moitié de la population est européenne, tous les éléments sont réunis pour provoquer, un jour ou l'autre, l'explosion qui sera celle du désespoir. Sans doute les responsables officiels veulent-ils éviter de se montrer aussi pessimistes, mais quelques-uns d'entre eux savent à quoi s'en tenir. Du moins, disent-ils, peut-on compter encore sur le loyalisme efficace de l'Igame de la région, M. Gey, dont M. Joxe avait apprécié, en avril, le sang-froid, et qui paraît garder, au milieu des pires difficultés, toutes les bonnes manières et la « décontraction » d'un homme sûr de lui.

Le « réduit »

Si la trace du 24 Janvier, ou du 22 Avril, se découvre facilement en milieu européen, celle des émeutes de décembre est restée profonde en milieu musulman. Dimanche, il se trouvait plusieurs dizaines de jeunes Musulmans pour entourer quelques journalistes en plein cœur d'Oran, et, alors que la foule des passants européens et le service d'ordre habituel étaient là, exprimaient sans hésitation leurs sentiments. On a entendu, comme aux grands jours des émeutes musulmanes, des professions de foi en faveur de l'indépendance, l'attachement total au G.P.R.A.

Ces « manifestants » étaient presque tous jeunes. Mais, la veille, dans le bled, la femme très digne et très décorative d'un notable musulman, que les responsables officiels présentaient à la caravane des journalistes invités par la Délégation Générale, s'était vu demander : *« Au moment de l'autodétermination, serez-vous pour la sécession ou pour l'association ? » « Je ferai la même chose que les autres gens »*, répondit-elle simplement. Dans l'Oranie, les Musulmans ne se laisseront sans doute pas facilement diviser. De leurs réactions unanimes dépend en partie l'avenir politique que les négociations d'Evian cherchent à définir. C'est la possibilité d'un « regroupement » tel qu'il est évoqué du côté français qui est en jeu. Car l'Oranie a toujours été, dans la perspective d'un partage, l'un des « réduits » que la France aurait conservés. Si les jeunes Musulmans qui, dimanche, parlaient d'indépendance ne font que dire tout haut ce que la masse musulmane de la région oranaise pense presque unanimement, il y a peu de chances pour qu'il y ait jamais de réduit oranais.

PAUL-MARIE DE LA GORCE.

Et badadi...
et badadoit...
la meilleure eau,
c'est la
BADOIT
EAU MINERALE NATURELLE
ELV 1491

COMMUNIQUE

N° 12 MALRAUX LE CONDOTTIERE

Quand le général de Gaulle déclara : « Il me faut un ministre du rayonnement français », c'est André Malraux qu'il appela. Aujourd'hui, d'Amérique du Sud en Grèce et en Afrique noire, Malraux, ministre d'Etat chargé des affaires culturelles, porte, tel un coureur olympique, la flamme du génie français. Présent depuis 35 ans sur tous les fronts où se joua le destin de la liberté, ce ministre n'a rien perdu de ses allures de condottière. Archéologue, explorateur, militant politique, combattant, théoricien de l'art, homme d'Etat : une carrière prodigieuse d'aventure pour « tenter de faire prendre conscience aux hommes de leur dignité », retracée cette semaine dans « CONTINENT ».

CONTINENT, Hebdomadaire Européen d'Information, est en vente chaque Jeudi chez tous les marchands de journaux, aux prix de 1,20 NF. Réclamez-le dès maintenant.

RECTIFICATION. - Le nouvel horaire de la vie en Espagne sera moins draconien qu'une erreur technique ne nous l'avait fait annoncer dans un précédent communiqué : fermeture des théâtres et cinémas à 24 heures, des cafés à 1 h. du matin en été; à 0 h. 30 en hiver.

CONTRE LE "COUP DE VIEUX"

par ALFRED SAUVY

LORSQUE le Français de 1961 s'est dit et répété que tout allait vite sur la planète, que la Lune n'était plus si loin et qu'il fallait rester dans le train, il a acquis une bonne conscience qui lui permet de s'emmitoufler, sans trop de gêne, dans ses vieilles et mignonnes habitudes.

Sans changer la face du monde, sans lancer aucun défi aux hommes ni aux choses, il y a une mesure bien facile à adopter dans notre pays pour éviter de prendre « un coup de vieux ». Mais n'allons pas trop vite.

Un groupe d'étudiants boulevard Saint-Michel. (J. Marquis)
En 1963, la moitié des électeurs auront plus de quarante-cinq ans.

Jeunesse insolente

Selon un comportement classique, lorsqu'une catégorie sociale se conduit mal, qu'elle s'écarte de la morale traditionnelle, c'est à elle que s'en prend la société. Il en fut ainsi des mendiants, des vagabonds, des malfaiteurs, etc. Pas un moment l'idée ne vient aux « gens normaux » que la faute en incombe à l'ordre qu'ils ont ou croient avoir instauré.

C'est pourquoi, suivant cette notable tradition, les adultes considèrent aujourd'hui, avec tristesse ou indignation, le phénomène des « blousons noirs » ou, beaucoup plus généralement, l'inquiétude, la révolte de la jeunesse.

Ces jeunes ont poussé dans notre société, et s'ils ne s'y adaptent pas, c'est que cette société a été mal construite.

Qu'on veuille bien prendre un peu de réflexion :

Autrefois, en un temps qui n'est pas si lointain, et qui nous a marqués, les jeunes faisaient partie de la société parce qu'ils étaient, en quelque sorte, aspirés par elle. L'âge moyen des enfants, à la mort d'un des premiers parents, était de seize ans, l'âge moyen à la mort du second parent de trente-deux ans, l'âge moyen à la mort du père était de vingt ans. « Le mort saisit le vif ». Le jeune était donc chargé de bonne heure de fortes responsabilités. En particulier, si ses parents avaient des biens, des terres, il sentait vite arriver le moment où il en aurait la gestion.

Aujourd'hui, le jeune de vingt ans a le plus souvent ses deux parents, et souvent ses grands-parents. Au-dessus de sa tête, il sent deux générations qui diffèrent assez nettement de lui et qui possèdent tout : la fortune, quand il y en a, mais aussi les emplois importants, les honneurs, les relations, les logements, etc. Ce sont ces deux générations qui font les lois et elles les font à leur profit. L'accélération de la puberté ne fait qu'ajouter encore à ce phénomène de rupture sociale.

On a cherché bien des causes directes aux troubles de l'adolescence ; sans doute, faudrait-il chercher dans une tout autre direction, chez les adultes.

Les tricheurs, ce ne sont pas ceux qu'on dit, ce sont ceux qui ferment les portes, parfois bien en règle avec leur conscience.

Une forme d'accueil

Si les jeunes forment un monde à part, c'est qu'ils ont ainsi l'impression d'être tenus à l'écart, de n'être pas accueillis.

Loin de moi l'idée de prétendre résoudre ainsi tous les problèmes, si délicats de l'adolescence, qui émerveillent ou épouvantent sociologues, biologistes, psychologues et criminalistes. Je vais en venir brutalement à un remède qui n'a rien de brutal, mais il faut encore justifier avant de proposer.

Maturité

Traditionnellement, le droit de vote commence à vingt et un ans. Pourquoi cet âge ? Il correspond à ce qu'on appelle « la majorité ». Au-dessous, l'homme n'a aucun droit, c'est un « incapable » ; au-dessus, il les a tous. C'est un sage. Si cet âge était convenable au temps du Code Napoléon, le moins qu'on puisse dire est qu'il résulte d'un héritage plus que d'une étude raisonnée.

Admettons que cet âge fût le bon, il y a cent cinquante ans ; cela suffit pour conclure qu'il ne convient pas en 1961. La puberté se fait plus hâtive d'année en année ; les filles sont formées plus tôt ; les garçons sont plus précoces. La taille s'allonge. Le mariage a, lui aussi, été quelque peu avancé. Mais la société, qui reconnaît à un jeune la capacité de prendre un conjoint et d'élever de nouveaux hommes, ne lui attribue pas la qualité de citoyen.

Du point de vue intellectuel, culturel, dans le sens le plus large du mot, le garçon (ou la fille) de dix-huit ans est bien plus avancé que le garçon de dix-huit ans de 1848, 1900 ou même 1919. Il a bénéficié (ou pâti, comme on voudra) du cinéma, de la radio, de la télévision et de multiples ouvertures sur le monde. Malgré cette maturation, l'âge du passeport reste notre guide souverain.

Corps électoral vieilli

Prenons maintenant un tout autre point de départ. Depuis un siècle et demi, le corps électoral vieillit : cela veut dire que la proportion des personnes âgées y augmente d'année en année, reflet d'un phénomène démographique aussi profond que sous-estimé, sinon ignoré.

Pour la France, la composition du corps électoral, de 1789 à nos jours, montre qu'il a basculé autour des âges adultes, la proportion des moins de trente ans diminuant d'un quart, tandis que celle des sexagénaires faisait plus que doubler.

Peu de Français, même champions de statistique, savent que l'institution du vote des femmes, en 1945, a vieilli le corps électoral en un jour autant que le vieillissement naturel en quarante ans.

Pour la première fois en 1963, *la moitié du corps électoral aura dépassé l'âge critique de quarante-cinq ans.*

Mais ces changements discrets ne sont pas perçus, les dommages qui en découlent sont attribués à des causes fortuites, telles que les hommes au pouvoir, dans le moment.

Vieux partis

Les partis vieillissent tous, comme le corps électoral, et même plus encore, parce que les jeunes se détournent d'eux, en raison même de leur vieillissement. Les formules, les oripeaux que ces partis ressortent tous les cinq ans provoquent, de plus en plus, tristesse, indifférence, mépris ou révolte, selon le caractère de chacun. Et ce coup de vieux, ce sont naturellement les partis avancés qui l'accusent le plus, parce que leur propre est d'être de leur époque ou en avant d'elle. Qu'un conservateur parle « *de l'attachement des enfants de France aux vertus qui ont fait notre sol et notre race* » n'est pas absolument affligeant. Mais qu'un parti avancé, ne précisons pas, reste attaché à des principes fort audacieux en 1880 ou 1848, ce n'est plus Algésiras, hélas ! c'est Attila, holà !

L'antidote

A ces divers maux, il y a un antidote : le vote à dix-huit ans.

Pour une fois, nous nous trouvons devant une mesure facile à adopter, qui n'oblige à aucun assaut contre les coffres de M. Baumgartner, qui ne menace ni l'économie ni la monnaie, et qui, d'un coup, nous fera gagner une bonne trentaine d'années.

Les partis politiques seront alors tout d'un coup obligés de penser un peu à l'avenir : 1.700.000 électeurs de plus, ayant cinquante-cinq ans d'espérance de vie devant eux (cela nous met en l'an 2015, simplement), ce n'est pas un changement à négliger.

Et voilà que les jeunes seront à leur tour doublement sollicités : par le vote lui-même, ils seront davantage intégrés à la société, et ce premier pas sera d'autant plus appréciable que les partis penseront un peu plus à eux.

La France gagnante sur tous les tableaux. Ce n'est pas si fréquent, et cela vaut la peine d'y penser, et même un peu plus.

A. S.

ensembles et costumes
très légers
de
jack Romoli
exclusivités masculines
32, AVENUE VICTOR-HUGO
167, bd SAINT-GERMAIN

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

L'assemblée générale du 18 mai a approuvé les comptes de l'exercice 1960 et fixé à 7,0111 NF par action de 50 NF nominal et à 14,0222 par action regroupée de 100 NF nominal le montant brut du dividende. Le dividende net est respectivement de 5,50 NF et 11 NF, après déduction de la retenue à la source sur le revenu des valeurs mobilières. Ce dividende sera mis en paiement à partir du 31 mai. L'assemblée a réélu M. Emmanuel Monick administrateur pour six ans et a ratifié les nominations de M. François de Flers comme administrateur, et de M. Edmond Spitzer comme censeur.

FAUT-IL UN PRÉSIDENT

Maurice Duverger va publier la semaine prochaine un livre préconisant pour l'avenir un régime de type présidentiel. Nous lui avons demandé d'exposer ses arguments face à un homme politique qui ne partage pas cette opinion : François Mitterrand. Leur dialogue donne à nos lecteurs de nouveaux éléments de réflexion qui complètent l'étude de Roger Priouret sur la France après de Gaulle. (Voir « L'Express » des 11 et 18 mai.)

MAURICE DUVERGER. — J'ai développé dans mon livre (1) deux idées qui se rejoignent. La première, c'est qu'un régime de type présidentiel — je veux dire dans lequel le chef de l'exécutif est élu directement au suffrage universel — est le seul qui soit adapté à la situation politique française dans la seconde moitié du XXe siècle. La seconde, c'est que la distinction entre les différents régimes occidentaux contemporains ne s'établit pas entre ceux qui sont, formellement, « parlementaires » ou « présidentiels », mais entre les régimes où le chef de l'exécutif est choisi par l'ensemble des électeurs — ce que j'appelle les « démocraties directes » — et ceux dans lesquels il est choisi par les députés, ceux-ci pouvant ensuite le renverser quand ils le désirent — ce que j'appelle les « démocraties médiatisées ».

Or, on constate que toutes les grandes démocraties, à l'exception de la France et de l'Italie, appartiennent à la première catégorie. En Grande-Bretagne, par exemple, tout se passe comme si le chef de l'exécutif était élu au suffrage universel direct. A travers son député, l'électeur anglais vote en effet pour un Premier ministre. La campagne électorale ne se fait pas sur le programme du candidat local ; elle se fait pour Gaitskell ou pour Macmillan. C'est à peu près la même chose que dans la campagne présidentielle aux Etats-Unis.

Ce qui me frappe, par conséquent, c'est qu'une analyse de la situation française aboutit pratiquement aux mêmes conclusions qu'une analyse de l'évolution générale des démocraties occidentales. Tous les grands pays occidentaux semblent avoir besoin d'un système politique dans lequel le chef du gouvernement est choisi directement par les électeurs.

FRANÇOIS MITTERRAND. — Je me demande si ce besoin de personnaliser l'action politique, de l'incarner dans un homme auquel de très grands pouvoirs sont confiés, n'est pas un besoin de compensation en l'absence d'une tradition politique solide ou d'une idéologie révolutionnaire. Dans un régime décadent, démocratique ou non, il est normal que l'on ait recours, pour mettre fin au désordre et à l'anarchie, à un homme intelligent, autoritaire, prestigieux ou tout simplement habile. Mais là où existe une légitimité bien établie et bien vivante, dynastique ou républicaine, et là où la lutte pour le progrès et, le cas échéant, la révolution sociale est menée avec vigueur par un parti, par une classe sociale, le régime présidentiel ne signifie plus rien et perd toute utilité.

Personnellement, je considère que les aspirations au régime présidentiel correspondent, en France, à une démission. On constate une absence, celle d'un régime démocratique stable, celle d'un socialisme dynamique. On le regrette peut-être. Mais on trouve plus commode de repasser les responsabilités à un seul homme, qui, d'ailleurs, les réclame. C'est contre cette tendance qu'un républicain doit se dresser plutôt que de chercher l'alibi — ou la compensation — du régime présidentiel.

Le brouillard

M. DUVERGER. — Dans l'optique française, le régime présidentiel apparaît en effet comme un remède aux défauts du parlementarisme. Mais en Grande-Bretagne, l'élection du chef de gouvernement par le peuple correspond au contraire à une évolution naturelle dans le cadre d'une tradition. Entendons-nous bien, d'ailleurs : quand je parle de régime présidentiel, je ne pense pas du tout à un système dans lequel deux ou trois individus choisis uniquement en fonction de leur prestige personnel s'affronteraient aux élections. Je suis persuadé, au contraire, qu'une des premières conséquences d'un régime présidentiel en France serait de revaloriser les partis. Pour pouvoir affronter un scrutin national, en effet, il faut avoir derrière soi une énorme organisation à l'échelle nationale, c'est-à-dire un parti. On assisterait donc à la disparition des petits partis et au renforcement des grandes formations, qui devraient se discipliner et se donner un chef.

Ce qui frappe, actuellement, ce n'est pas tellement le nombre de nos partis (il n'est pas beaucoup plus élevé que dans les autres pays européens) mais leur désorganisation. Les communistes ont un chef ; les socialistes ont un chef ; pour le M.R.P., c'est déjà plus vague ; à partir de là, c'est la nuit, le brouillard et des hommes qui se disputent. Dans un régime présidentiel, le parti radical, par exemple, ou les indépendants, seraient obligés d'avoir un leader. Même si celui-ci était battu aux élections, le seul fait d'avoir fait la campagne électorale lui donnerait un prestige national.

F. MITTERRAND. — Les Français peuvent être sensibles à d'autres prestiges qu'à celui d'un leader de parti. Un grand savant, par exemple, comme Arago, Painlevé ou Langevin ; un écrivain ; un orateur ; un militaire. Le meilleur placement étant peut-être de s'entourer de mystère au fond d'une retraite apparemment détachée de toute ambition. Les exemples de cette façon de faire ne manquent pas ! Nous n'aurons pas tous les quinze ans, bien sûr, un homme politique ayant accumulé autant d'investissements productifs pour sa popularité que le général de Gaulle depuis 1940, mais on peut imaginer un regain de succès pour un apolitisme simulé, qui a été à la base de tous les raz-de-marée de droite, y compris le raz-de-marée gaulliste. Dans ce cas, le jeu des partis serait complètement brouillé.

Un glissement fatal

M. DUVERGER. — Je ne vois pas comment on pourrait prendre un acteur de cinéma ou un joueur de football pour en faire un candidat présidentiel. A cet égard, il y a eu un sondage d'opinion très intéressant avant les élections de 1956. On avait demandé aux électeurs : « Qui voudriez-vous voir désigné comme Président du Conseil au lendemain des élections ? » Parmi ceux qui ont répondu, 40 % étaient pour Mendès France, qui était à l'époque l'homme le plus populaire. Ce qui est intéressant, c'est de voir quels étaient les autres noms proposés. Les deux noms qui venaient ensuite étaient ceux de Pinay et d'Edgar Faure. En revanche, Poujade, rien. Je ne pense donc pas qu'un système présidentiel nous mettrait à la merci de n'importe quel aventurier politique.

Ce que devrait être, exactement, un régime présidentiel français peut faire d'ailleurs l'objet de longues discussions techniques. La définition que je donne dans mon livre du régime présidentiel est en effet très large. J'appelle ainsi tout régime qui présente les deux caractéristiques suivantes :

1° Le chef réel de l'exécutif est, en fait, élu par les électeurs ;

2° Il reste au pouvoir pendant toute la législature et ne peut être renversé par les députés sans que ceux-ci retournent avec lui devant les électeurs.

Voilà le cadre. Quant à savoir s'il faudrait, en France, s'inspirer du modèle américain ou du modèle anglais, par exemple, c'est une autre question dont on peut débattre longuement.

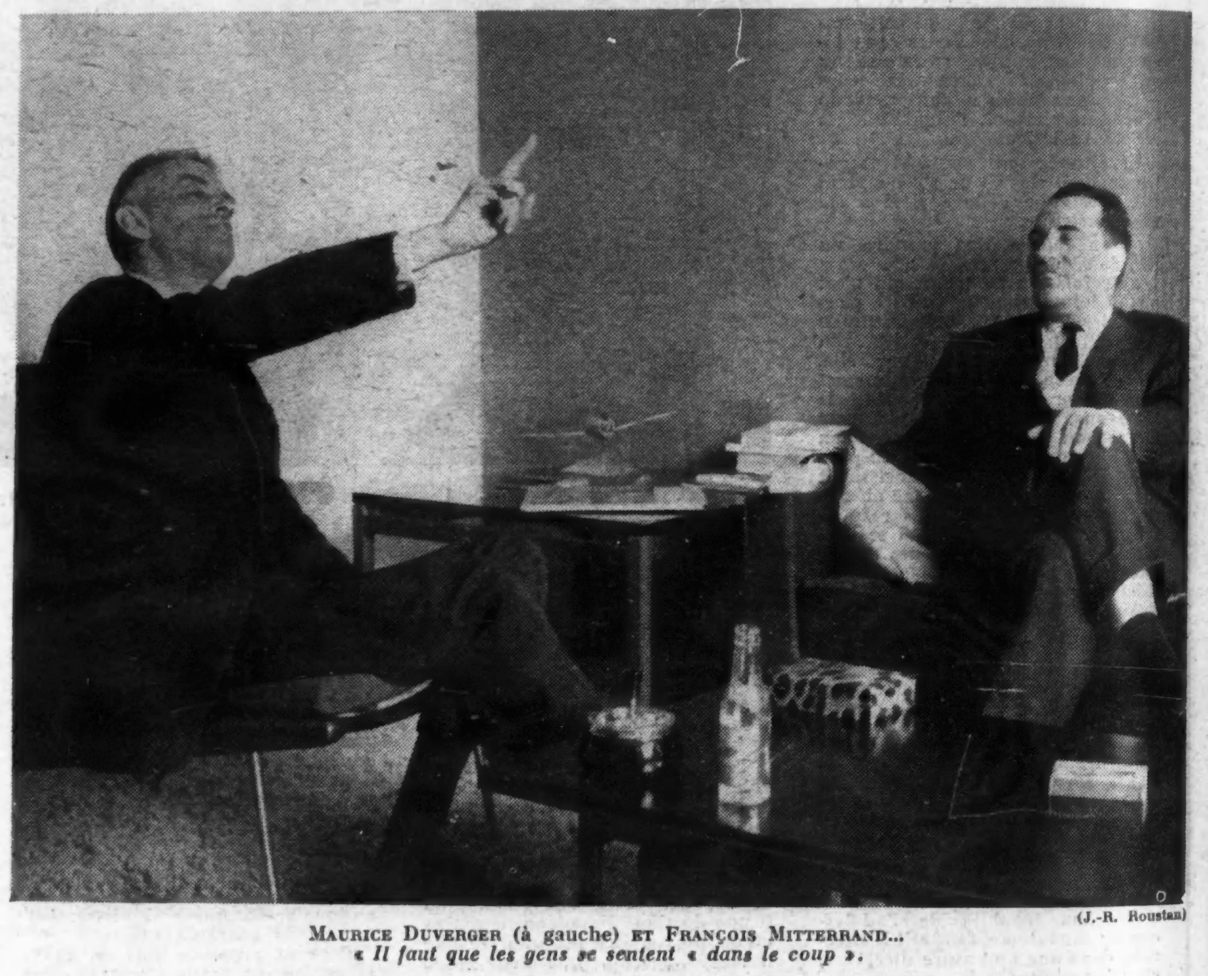
F. MITTERRAND. — Sur le second point, je suis tout à fait d'accord et je crois que tout le monde l'est. Il est absolument nécessaire que les députés ne puisent renverser le chef de l'exécutif sans que leur mandat prenne fin du même coup. Mais je suis beaucoup plus réticent sur l'élection du chef de l'exécutif au suffrage universel.

Je ne crois pas qu'on puisse concilier, en France pas plus que dans n'importe quel autre pays latin, l'attribution à un homme de pouvoirs considérables et la garantie sérieuse des institutions et des libertés publiques. Je crois au risque fatal d'un glissement vers l'autoritarisme, en raison des passions trop vives qui n'épargneront ni l'exécutif — entre autres la passion du pouvoir — ni la masse des citoyens trop souvent versatile, exigeante, revendicatrice. Je ne vois pas comment l'équilibre pourrait être maintenu. Voyez ce qui est advenu en moins de trois années de la Constitution de la Ve République.

Trois ans de moins

M. DUVERGER. — Ce qui est bon pour les pays anglo-saxons ne le serait pas pour les pays latins ?

F. MITTERRAND. — Cette distinction est sans doute artificielle mais il est sans exemple, en France, qu'un homme ait été porté au pouvoir par la confiance directe du peuple et se soit vu attribuer de grands pouvoirs sans que les droits et les libertés des citoyens se soient trouvés en fin de compte gravement ré-



(J.-R. Roustan)

MAURICE DUVERGER (à gauche) ET FRANÇOIS MITTERRAND...
« Il faut que les gens se sentent « dans le coup ».

(1) « La VIe République et le régime présidentiel », A. Fayard.

AUX FRANÇAIS ?

Un débat entre M. DUVERGER et F. MITTERRAND

duits et l'esprit public abaissé. Je ne trouve aucun exemple historique, ni en France, ni dans les pays de notre zone géographique.

Dès qu'un homme devient maître du pouvoir de cette manière, il ne s'en tient pas au régime présidentiel codifié dans les textes. Il s'acroche au pouvoir. S'il le faut, il modifie pour cela la Constitution. Laissez-moi reprendre ce banal proverbe : « L'arbre tombe du côté où il penche ». Or le régime présidentiel penche du côté du pouvoir personnel. Après de Gaulle, évidemment, on pourrait tomber sur un homme — très respectueux des formes — Pinay par exemple — et qui s'effacerait le jour voulu par la loi. Mais ne raisonnons pas sur les personnes ; raisonnons sur un régime. Et avec le système présidentiel, on est à la merci, à tout moment, de l'accident, de la déviation, de l'abus.

M. DUVERGER. — Je ne crois pas du tout que les Français et les Italiens soient moins capables que les Anglais ou les Américains de vivre sous un régime présidentiel. La distinction que l'on a pu faire pendant longtemps entre les pays latins et les pays anglo-saxons s'expliquait par l'inégalité de leur développement.

Le seul exemple français que vous pouvez citer quant à la déformation du régime présidentiel, c'est celui de Napoléon III. Mais la France de Louis-Napoléon Bonaparte était un pays semi-développé, dans lequel il y avait une réelle situation révolutionnaire. Ce n'est plus le cas de la France actuelle. Je crois, comme Roger Priouret l'a écrit dans « L'Express », que la société française commence à se stabiliser et qu'elle le sera de plus en plus. Les ouvriers sont de moins en moins révolutionnaires et la marge de gens insatisfaits est relativement faible. Il y a, bien sûr, 25 % d'électeurs communistes mais tout le monde sait que les trois quarts d'entre eux, au moins, ne souhaitent pas un régime de type soviétique et sont satisfaits du régime démocratique occidental. Quant à l'extrême-droite, elle ne peut rien sans les mitrailleuses et les bazookas des militaires. Réduite aux civils, c'est de la plaisanterie, l'extrême-droite. C'est pourquoi j'ai l'impression que la France est parfaitement mûre pour un régime présidentiel.

Une chose me paraît claire, en tout cas : on ne restaurera pas une deuxième fois la III[e] République. On l'a restaurée en 1946 et j'ai écrit à l'époque qu'elle durerait moins longtemps que la Restauration de 1815. En effet, elle a duré trois ans de moins. Si l'on reconstruit, après la disparition de de Gaulle, l'ancien régime parlementaire, il suffira d'un quarteron de généraux, à la première occasion, pour le mettre par terre. Personne ne se lèvera pour le défendre.

Un peuple frustré

F. MITTERRAND. — Ressusciter une deuxième fois la III[e] République est évidemment impensable. C'était déjà trop une première fois. Mais le point important, pour moi, c'est qu'il faut autant que possible, lorsqu'on choisit le chef de l'exécutif, éliminer les éléments passionnels, irraisonnés, accidentels. Les électeurs doivent être appelés à voter sur des idées, sur des programmes, sur de grandes orientations avant de se prononcer sur un homme. Par exemple il m'importe de savoir si les Français préfèrent l'alliance occidentale au bloc oriental, ou le socialisme au capitalisme ; s'ils veulent tel système d'enseignement plutôt que tel autre, s'ils choisissent la négociation en Algérie ou l'Algérie française.

M. DUVERGER. — Je crois au contraire, que les hommes choisissent mal les orientations politiques dans l'abstrait. Un programme est inséparable de celui qui doit l'appliquer. Tout peuple éprouve un certain besoin de personnaliser le pouvoir. Il faut que les gens se sentent en contact avec l'homme. Dans notre système parlementaire, tout se trouvait astucieusement combiné pour que ce besoin ne soit jamais satisfait. Quand un homme était populaire, le Parlement l'écartait. Il a écarté ainsi Gambetta, Clemenceau, Mendès France, Pinay, toutes les personnalités un peu exceptionnelles. Alors le peuple, sevré de la personnalisation normale du pouvoir, est tombé dans des aberrations. Les crises de bonapartisme, de boulangisme, de gaullisme, sont les crises d'un peuple frustré. C'est du freudisme élémentaire : si vous empêchez quelqu'un de satisfaire ses instincts sexuels, vous risquez d'en faire un dévoyé et un criminel. Le peuple français est un dévoyé de la personnalisation du pouvoir.

F. MITTERRAND. — Il est exact que l'abstraction politique finit par être fatigante ; les hommes aiment être gouvernés par des hommes qu'ils connaissent, estiment, admirent, pas seulement par des idées. Mais dans une compétition électorale, la personnalité du candidat ne doit pas être l'élément majeur. Les électeurs doivent se prononcer d'abord sur une certaine politique et, parallèlement mais secondairement, choisir l'homme qui sera chargé de l'appliquer. Si ce n'est pas le cas, alors cela prouve que l'éducation démocratique est à faire. Se réfugier dans le système présidentiel c'est renoncer à cette éducation.

Certes, ce n'est pas un problème négligeable que d'assurer la durée du pouvoir. Pour cela, le système de la dissolution automatique suffirait : lorsqu'un gouvernement aurait été renversé par le Parlement sur un problème précis, l'un et l'autre viendraient devant les électeurs et ce serait le pays qui trancherait le débat.

M. DUVERGER. — Je serais d'accord à la rigueur avec un système de dissolution automatique sans élection directe du président du Conseil par le peuple, mais à une condition, c'est que le chef de l'exécutif soit élu par l'Assemblée nationale seule. Il n'est pas question que le Sénat, qui vient du suffrage restreint, y participe. Le président serait élu par l'Assemblée nationale, au scrutin public, dans les huit ou quinze jours qui suivaient les élections.

A ce moment-là, en effet, nous retrouverons mon système parce que la campagne électorale des députés se fera sur une seule question : qui choisiront-ils comme président du Conseil? L'important, c'est de lier le vote sur une orientation politique et le vote pour un homme. Il ne s'agit pas d'élire un homme sans programme ou un programme sans homme. Mais un programme s'incarne toujours dans un individu.

Prenez le gouvernement Mendès France : en dehors de la promesse de faire la paix en Indochine avant un mois, qu'est-ce qu'il y avait de si original dans son programme ? Rien. Ce n'est pas le programme qui a frappé le public, c'est le style.

Des inconvénients

F. MITTERRAND. — Mendès France représentait une politique très précise : un combat de sept ou huit années sur le problème majeur qui se posait à la démocratie française, celui de la décolonisation. Quand Mendès France a été appelé au pouvoir, le pays était devenu favorable à cette politique de décolonisation. Il se rendait compte que la France s'était engagée, en Indochine et en Tunisie, dans des impasses et il approuvait la tentative de Mendès France pour l'en faire sortir.

Le style de Mendès France, sa réputation de rigueur financière, d'honnêteté personnelle, de clarté d'esprit, tout cela comptait aussi, bien sûr, mais ce n'était pas les éléments déterminants.

M. DUVERGER. — Nos points de vue ne sont pas très éloignés dans la mesure où vous admettez la nécessité d'un lien absolu entre la durée des pouvoirs du président et la durée de la législature. Ce qui nous sépare, c'est votre opposition à l'élection du chef de l'exécutif au suffrage universel. La formule que vous proposez — élection par l'Assemblée au scrutin public — est acceptable mais elle présente des inconvénients. Tout d'abord, elle risque, selon le système électoral en vigueur, de déformer totalement la volonté des électeurs. Dans l'Assemblée actuelle, le total des partis du centre (radicaux, M.R.P., socialistes) et des communistes représente 37 à 38 % des députés, alors qu'il représente près de 70 % du corps électoral. La majorité est complètement déplacée.

Mais si l'on adoptait une loi électorale à représentation proportionnelle, il y aurait un autre danger : les députés communistes, soit 25 % de l'Assemblée, voteraient nécessairement pour le candidat communiste, ce qui empêcherait l'élection d'un président du Conseil de gauche. Dans une élection au suffrage universel, cela se passerait très différemment parce que, au second tour, un très grand nombre d'électeurs communistes se diraient : « Tout de même, Thorez n'a aucune chance. Plutôt que de faire élire Pinay, on va voter pour le candidat du centre-gauche. » C'est ce qui s'est passé en 1928 et en 1932 : au second tour, 40 % des électeurs communistes ont voté pour le candidat de gauche le mieux placé. L'avantage de mon système, c'est donc qu'il dégèle les voix communistes pour l'élection du chef du gouvernement.

La succession

F. MITTERRAND. — Pourquoi vouloir les « dégeler » en passant par-dessus leur parti ? Pourquoi récuser tout accord sur des points précis avec le parti communiste ?

M. DUVERGER. — Parce que cela fait peur au pays. Si vous faites une alliance avec le parti communiste, la droite s'écrie : « C'est le Front Populaire ! », et vous perdez les 10 % d'électeurs marginaux qui peuvent donner la victoire à la droite ou à la gauche. Et si vous ne faites pas d'alliance avec les communistes, c'est un président du Conseil de droite qui est élu.

F. MITTERRAND.— Vincent Auriol a été élu avec les voix communistes. En Italie, le président Gronchi a été élu grâce à l'abstention des communistes, ce qui équivalait à un soutien. Je crois que le problème peut être résolu au sein même du Parlement.

Il y a toute une part de vos arguments qui me convainc mais il y a un pas que je ne peux pas franchir : c'est qu'avec l'élection au suffrage direct, il n'y a plus aucune sécurité profonde. Je ne veux pas dire seulement qu'il faut combattre ce système parce que, si le peuple élit un despote, il nous mettra en prison. Ce ne serait pas un argument suffisant. Ce qui est grave, c'est que le système tend vers une démission populaire, lorsque les électeurs, choisissant un homme pour sa bonne mine, ou pour les actes héroïques qu'il a accomplis dans le passé, ou pour son charme personnel, ou pour toute autre raison, lui laissent ensuite le soin de s'occuper de leurs affaires, sans véritable frein ni contrôle.

M. DUVERGER. — Je crois, au contraire que c'est le seul moyen de mettre les électeurs « dans le coup », de les intéresser à la politique du gouvernement. Jusque-là, ils n'ont jamais eu l'impression que le gouvernement était « leur » gouvernement. Comme on l'a souvent montré, le gouverne-

(J.-R. Roustan)

...PENDANT LEUR DÉBAT DANS LES BUREAUX DE « L'EXPRESS ».
« Il y a un pas que je ne peux pas franchir ! »

ment, pour les Français, c'était « ils », « les autres ». Avec le système présidentiel, les gens se sentent responsables. Ce sont eux qui ont choisi le chef de l'exécutif et, s'il gouverne mal, c'est à eux qu'ils doivent s'en prendre. Je crois qu'un régime présidentiel rendrait les aventures extrêmement improbables.

Pour l'instant, le problème le plus sérieux est celui de la succession du général de Gaulle. Je considère que n'importe quelle Constitution est inapplicable avec de Gaulle. C'est un homme hors série. Il gouverne hors série. Pour moi, la V^e^ République n'existe pas. C'est un consulat personnel.

Mais il faut préparer la vraie succession, c'est-à-dire les institutions futures. Or de Gaulle n'a compris qu'un aspect du problème : l'intérêt de l'élection directe du président de la République par le peuple. Mais ses projets — modification de la Constitution de 1958 pour faire élire le président au suffrage universel, avec maintien d'un Premier ministre responsable devant l'Assemblée — équivalent à une résurrection de la République de Weimar. On crée deux pouvoirs rivaux : le Président de la République, élu par le peuple, et le Premier ministre qui s'appuie sur l'Assemblée. Ou bien le second annulera le premier, ou bien ce sera l'inverse. Le système est de toute façon absurde.

Lorsque de Gaulle disparaîtra, pourtant, il faudra bien utiliser les procédures existantes pour combler le vide. L'organisation de la succession dépendra donc de la Constitution qui sera en vigueur à ce moment-là.

Dans la tempête

F. MITTERRAND. — Aucune hypothèse n'est à rejeter. Les successeurs sont nombreux et l'exemple du 13 Mai sera contagieux. Je crois cependant qu'il y aura aussi un désir de retour au régime représentatif, quand ce ne serait que pour se reposer du régime personnel automatique.

M. DUVERGER. — Si de Gaulle disparaissait aujourd'hui, je ne vois pas ce que le Parlement pourrait faire.

F. MITTERRAND. — Evidemment, le premier devoir serait pour lui de retourner devant le peuple. J'espère qu'il aurait alors le courage de préconiser et de prendre un certain nombre de mesures constitutionnelles aussi simples que celles dont nous avons parlé pour assurer la durée du pouvoir.

M. DUVERGER. — Pourquoi le ferait-il aujourd'hui, puisqu'il n'a pas su le faire depuis trente ans ?

F. MITTERRAND. — Il y a eu de grandes secousses depuis trente ans. Le Front Populaire, 1940, Vichy, l'occupation, l'échec de la restauration de la III^e^, le gaullisme. Tout cela a profondément modifié le climat politique de la France. Il faut en tout cas en finir avec le mandarinat politique. L'article premier de tout programme, après le départ de de Gaulle, devrait être l'organisation d'élections générales et la présentation claire au peuple des options qui le concernent.

M. DUVERGER. — Cela donnera la première Constituante du nouveau régime, qui fonctionnera moins bien encore que celle de 1945. Le vrai problème, à mon avis, serait de rénover les partis. Or le régime présidentiel aurait cet avantage parce qu'il forcerait les partis à penser dans un cadre discipliné et national. Mais il faudrait, pour cela, préparer dès maintenant une Constituante présidentielle.

Cela, de Gaulle ne le fait malheureusement pas. Il est un merveilleux pilote quand il y a une tempête catastrophique. Un coup d'Etat, il vous règle ça en quatre heures ou en quatre jours. Mais construire un Etat qui soit à l'abri des coups d'Etat, il ne le fait pas. C'est le capitaine des pompiers, splendide pour éteindre les incendies mais qui ne sait pas administrer la commune.

La semaine prochaine

dans

L'EXPRESS

• L'invitée silencieuse

par

FRANÇOISE GIROUD

• Trois mois de corrida

par

JEAN CAU

« RETAPER » une Fermette
COUTE FORT CHER
Construisez votre
MAISON DE CAMPAGNE
sur les magnifiques terrains
boisés de la BUTTE de BEAUTERNE

Pour visiter : I. DOBOIN
103, boulevard Malesherbes
Tél. : LABorde 97-41

La plus fraîche des lavandes anglaises

ATKINSONS

English Lavender

Dès le matin, *English Lavender Atkinsons*, extraite des plus fines lavandes récoltées dans le Comté de Hertford, vous apporte sa fraîcheur relaxante. Au long de la journée et le soir avant de sortir, l'odeur fraîche, riche mais discrète, de *l'English Lavender Atkinsons* vous procure une sensation personnelle de bien-être raffiné qui contribue à votre succès.

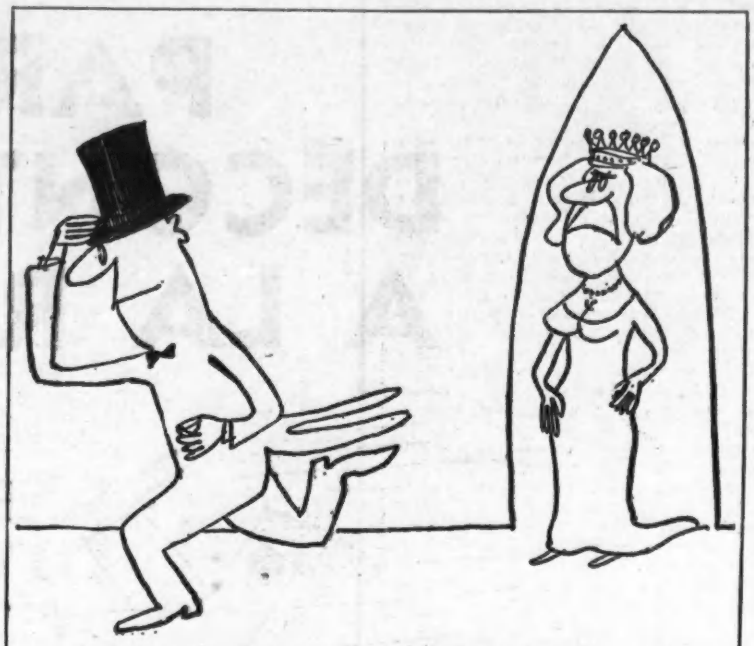
Offrez-la, essayez-la dès aujourd'hui !

LA SEMAINE POLITIQUE

par SINÉ

D'une semaine riche en événements politiques, Siné, après lecture de la presse quotidienne et des magazines, n'a retenu que l'essentiel pour en faire le résumé le plus fidèle possible.

La jupe trop étroite de la reine Farah Diba l'a beaucoup gênée pour jouer au « bowling » en Suède avec le Chah...



...Quant à Johaun Goerg de Hohenzollern, il a laissé tombé Birgitta de Suède qu'il venait d'épouser pour préparer en vitesse leur mariage religieux à Sigmaringen.

... Heureusement, grâce à une entorse aux rites, Antoinette Gardiner (dite Mouna el Hussein) a quand même pu assister à son mariage avec le roi Hussein de Jordanie !

Il n'y avait pas le moindre fauteuil dans les coulisses de l'Opéra pour la reine Fabiola quand elle se sentit mal !...

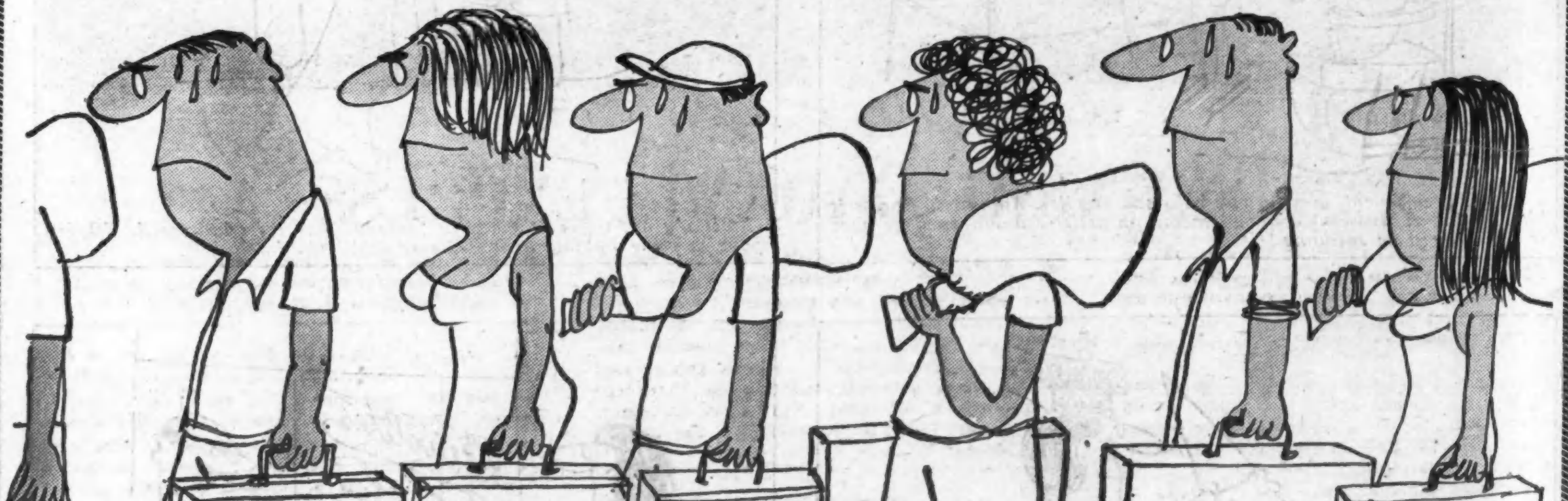
La princesse Margaret, elle, a avoué être enceinte de Tony. Un astrologue a même prédit que ce serait un garçon (comme son père ?).

Enfin, la malheureuse Jackie Kennedy qui vient d'arriver à Paris n'aura même pas le droit de faire du « shopping », les syndicats américains du vêtement le lui ayant interdit !

Vous n'avez pas le droit
de sacrifier votre part de soleil
au tabou juillet-août

PARTEZ DÉCONTRACTÉ A LA RENTRÉE

Ne soyez plus obsédé par les incertitudes de « l'arrière-saison »
Depuis toujours la Méditerranée pratique l'étalement de l'été

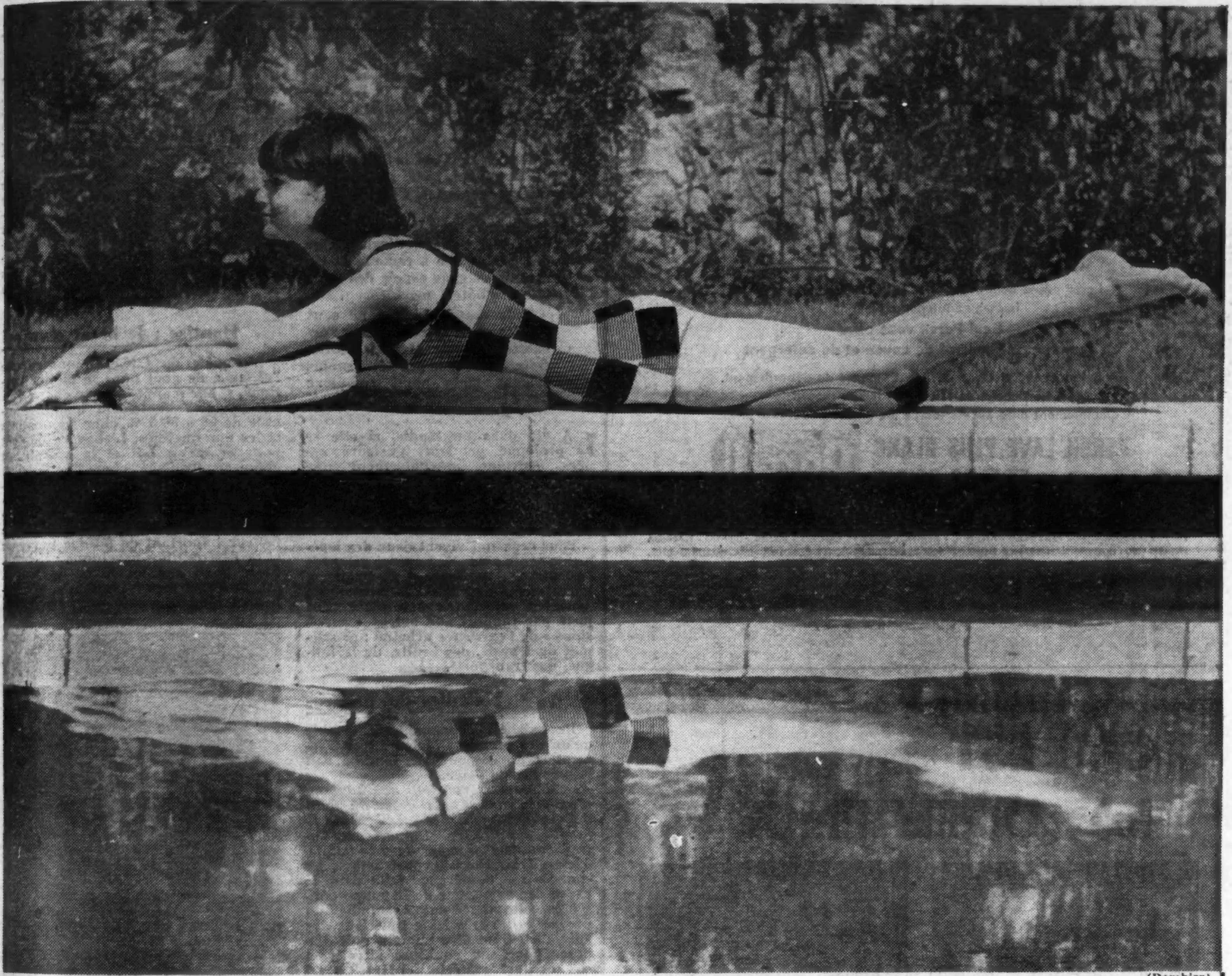


Afin de soutenir les efforts du Commissariat Général au Tourisme en faveur de la Campagne Nationale pour l'ETALEMENT DES VACANCES, le Club Méditerranée vous offre UNE SEMAINE DE VACANCES SUPPLEMENTAIRE ET GRATUITE si vous partez après le 2 septembre dans l'un de ses 12 villages à « été permanent ».

CLUB MÉDITERRANÉE. - 8, rue de la Bourse - RIC. 43.39

Communiqué.

MADAME EXPRESS



(Dambier)

LA LIGNE PLONGEANTE. *(Voir pp. IV, V.)*

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***jeté*** l'ancre au pont d'Iéna, où se tenait le IIe Salon Nautique. Les bateaux sont beaux... et chers. Sachant que de toutes façons, les amateurs sont bien documentés, Mme Express s'est contentée de les admirer.

Du côté des « accessoires », elle a remarqué une piscine de jardin, qui peut se poser sans fondations sur n'importe quel sol, et se monte en une heure. (De 490 à 11.900 NF. Nausicaa, 12, place de la Bastille, Paris.)

Enfin, Mme Express a constaté qu'à défaut d'acheter un bateau, on peut en louer un. Pour une croisière au large des côtes méditerranéennes, la location d'un yacht avec son équipage revient de 160 à 200 NF par jour, pour six personnes, assurance et salaire de l'équipage compris. (Plaisance Organisport, 30, rue Larmeroux, à Vanves).

● ***applaudi*** à l'initiative d'une marque de produits américains qui lance en France une crème de soin colorée contre les points noirs. Spécialement étudiée pour les épidermes juvéniles, elle dissimule les rougeurs et les boutons tout en agissant intérieurement. D'autres produits de traitement suivront. Ils seront destinés aux adolescents qui peuvent dès à présent faire part de leurs problèmes et de leurs suggestions à Clearasil, 8, rue Bellini. (3,45 NF le tube, en vente exclusivement en pharmacie.)

● ***appris*** qu'il était désormais possible d'obtenir un prêt pour faire embellir son appartement. Le prêt est accordé sur devis des divers corps de métier intéressés par les travaux. Il est consenti sans hypothèque, remboursable en deux ans et peut couvrir aussi bien l'installation du chauffage central que la décoration d'une pièce de séjour. (Compagnie Centrale de Crédit, 8, rue Euler ; BAL. 99-29.)

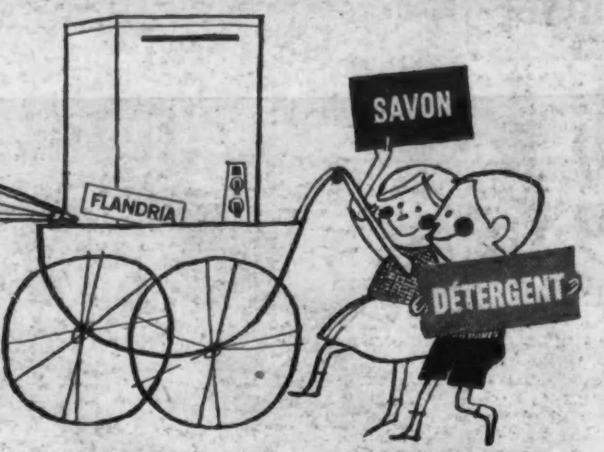
● ***collé*** un peu partout ses initiales, soit en métal doré, soit en tissu rouge ou marine. Les premières adhèrent au cuir, au métal, au carton par simple pression. Les secondes se posent sur le tissu à l'aide d'un coup de fer. Elles supportent très bien le lavage. (La carte de 2, 4, 6 lettres suivant la taille : 1 NF, Bon Marché.)

● ***remarqué*** que beaucoup de propriétaires de postes à transistors attendent pour changer les piles que celles-ci soient complètement usées. De l'avis des spécialistes, c'est une erreur : les piles usées abîment les postes, il faut donc les remplacer dès qu'elles faiblissent, d'autant plus qu'elles ne sont pas ruineuses. D'autre part, les mêmes spécialistes déconseillent tout à fait l'opération chirurgicale qui consiste à faire ajouter une gamme d'ondes à un transistor étranger qui ne fonctionne pas sur grandes ondes. La transformation est possible, mais elle est coûteuse et rarement satisfaisante.

● ***reçu*** à la suite d'un article sur une laverie « self-service » qu'elle pensait être une innovation en France, deux lettres de reproches. Il existe déjà en effet deux laveries de ce type en province, l'une au Havre, l'autre à Lorient. Madame Express constate donc, cette fois encore, que la province n'est nullement en retard sur Paris, au contraire.

● ***apprécié*** la nouvelle formule de voyage à l'étranger que propose une association culturelle aux jeunes de dix-sept à vingt-cinq ans. Il s'agit de former des petits groupes de cinq jeunes qui partiront pour une même destination, voyageront ensemble, et ne resteront groupés à l'arrivée que s'ils sympathisent. Le voyage est entièrement organisé au départ, mais il peut être modifié à l'arrivée, les jeunes réglant eux-mêmes sur place leurs frais de logement et de nourriture. Dix voyages leur sont proposés cette année essentiellement vers l'Italie, l'Espagne et le Portugal. Les prix de séjour sont modestes : 10 NF en moyenne par journée. (Groupes de 5, Maisons Internationales de la Jeunesse et des Etudiants, 11, rue des Abbesses.)

AVEC PERSIL VOTRE MACHINE EST SOIGNÉE... MATERNELLEMENT !



Persil prend soin des pièces fragiles de votre machine (métal, caoutchouc, plastique)

Seul Persil vous offre ce mélange équilibré de savon et de détergent

Persil mousse "juste ce qu'il faut" jamais de débordement. Le rinçage se fait en un temps record. Complètement différent de toutes les autres poudres à laver...

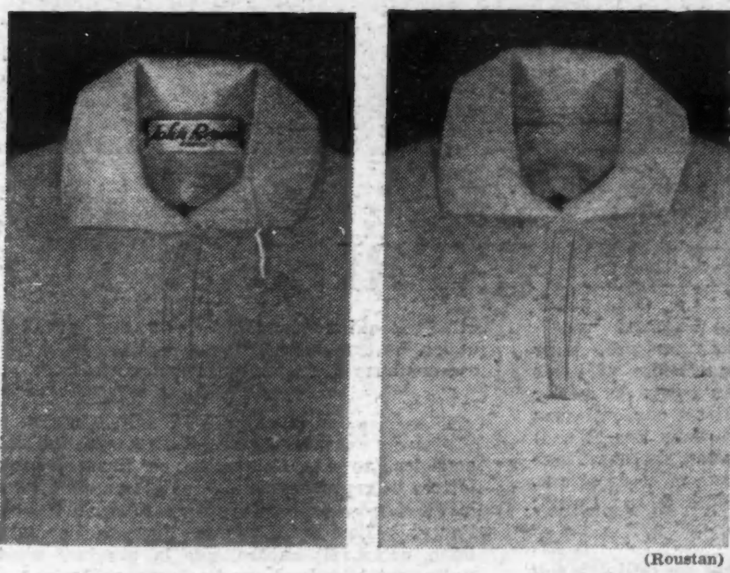
PERSIL LAVE PLUS BLANC ... ET PLUS DOUX !

Persil

C'EST UNE SPÉCIALITÉ LEVER — PR-46-300/2

PERSIL EST RECOMMANDÉ PAR : ACEM - ATLANTIC - AVIATIC - BRANDT - CALOREX - DIENER - DURING - FLANDRIA FRIJATT - GBG - HOOVER - MANUFRANCE - MONACO - NOGALAV - PHILIPS - ROVER - SCHOLTES - VIVA - WASHING - ETC...

OU EST LA DIFFÉRENCE ?



(Roustan)

Regardez bien ces deux pull-overs

Tous les deux sont

- **PURE LAINE,**
- **ENTIEREMENT DIMINUES,**
- **DE COUPE ET DE COULEUR IDENTIQUES.**

L'UN VAUT 50 NF.
L'AUTRE VAUT 30 NF.

Où se trouve la différence ?

Ne cherchez pas trop longtemps : il s'agit du même vêtement. Entre la première et la seconde photo, un seul changement : deux coups de ciseaux ont été donnés et la marque a disparu.

Deux coups de ciseaux intéressants pour vous, puisqu'ils vous permettent d'acheter ce pull-over 20 NF moins cher.

Chaque jour, en effet, un magasin parisien: SEVRES 33, 33, rue de Sèvres, débaptise ainsi plusieurs milliers de tricots pour femmes, hommes et enfants. Ces vêtements de marque « hors série » sont alors vendus 30 à 60 % en dessous de leur prix, qu'ils soient en laine, en soie, en fil d'Ecosse ou en coton.

(Communiqué.)

● En poursuivant sa grande enquête sur les désordres mentaux qui menacent les citadins, Rosie Maurel rencontre de nouveaux ennemis : le manque d'espace, les défauts d'insonorisation, la cohabitation des générations, etc...

DANS la première partie de son enquête (1), « La ville rend fou », Rosie Maurel a cherché quel était le facteur qui rendait tous les citadins vulnérables à un déséquilibre physique, psychologique ou mental. Ce facteur essentiel, c'est le logement.

Elle a exposé les cas les plus douloureux ; elle a décrit l'enfer des taudis, elle a raconté la vie errante et sans espoir des locataires d'hôtels meublés.

Mais ces déshérités ne sont pas les seuls atteints par « l'urbanite ». Rosie Maurel aborde cette semaine le problème moins évident mais aussi complexe des « grands ensembles ».

LA vie dans un taudis, si elle se prolonge pendant plusieurs années, entraine inévitablement une cohorte de troubles dramatiques : alcoolisme, dégradation familiale, désordres organiques et mentaux de toutes sortes.

Pour ceux qui vivent dans des logements neufs : H.L.M., Logéco, « grands ensembles », de Paris et de banlieue, les inconvénients liés à la formule du logement retrouvent une place plus juste par rapport aux autres « agressions » de l'existence urbaine : problèmes du travail, des bruits, de la fatigue, des transports.

Maladies du progrès

Ils existent cependant. Il semble qu'un des premiers facteurs d'énervement et de déséquilibre familial soit le manque de place.

— *L'entassement dans une bonbonnière élégante est aussi grave du point de vue de la gêne des membres de la famille, les uns par rapport aux autres, que l'entassement dans le taudis,* déclarait M. Houist, constructeur, au cours d'une conférence faite dans le cadre des entretiens de Bayonne consacrés cette année aux « maladies du progrès ». D'après les estimations des spécialistes, un être humain doit disposer pour son équilibre affectif et son confort matériel et intellectuel d'une surface de 16 m2, baptisée de façon imagée : le seuil de « houspillement ». 14 m2, voire 12 m2 sont acceptables. Au-dessous de 8 m2 par personne, l'action du surpeuplement est presque fatale. Or, les statistiques concernant les ménages ouvriers présentées par M. P. Chombart de Lauwe dans son enquête du C.N.R.S. sur « La vie quotidienne des familles ouvrières », mettent en évidence que 65 % des ménages étudiés disposent de moins de 10 m2 par personne, 30 % ont moins de 6,5 m2 par personne et 7 % moins de 5 m2. Entre 2 et 2,5 habitants par pièce, on voit augmenter le nombre des cas relevant de la pathologie mentale. L'entassement réduit et parfois empêche complètement le droit au repos le plus élémentaire et le plus nécessaire : il ressort des enquêtes des sociologues du C.N.R.S. que la moyenne des ouvriers, si on additionne les heures de travail et les heures de transport, arrivent à un total de dix heures par jour, très souvent onze heures et douze heures.

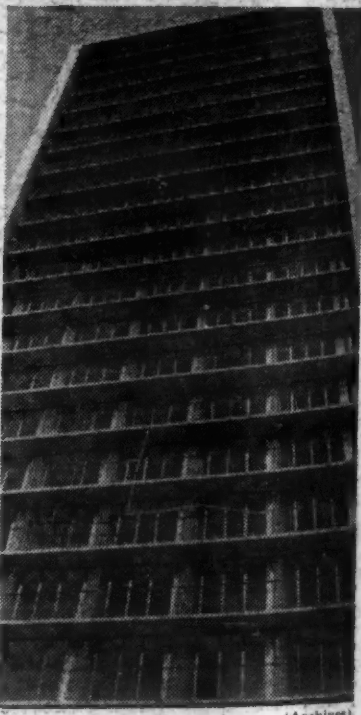
« Si la vie du foyer est fatigante par elle-même lorsqu'il y a des enfants en bas âge dans un mauvais logement, elle devient intolérable pour le travailleur qui vient de subir onze heures ou douze heures de travail et de transport », écrit Chombart de Lauwe.

Cela d'autant plus que les transports pour Paris et la banlieue sont particulièrement irritants pour les nerfs : rien n'est plus pénible que de faire la queue pour prendre un autobus, souvent sous la pluie ou dans le froid, piétinant sur place, guettant les resquilleurs qui fourmillent. Le métro, aux heures d'affluence, soumet les nerfs à une épreuve comparable. On arrive à la maison cherchant la paix, le calme, le repos. On trouve l'encombrement, les cris des enfants, les récriminations de la mère de famille épuisée et énervée par dix heures de lutte contre les tâches ménagères ingrates. Or, la plupart des travailleurs auraient d'autant plus besoin de trouver à leur domicile un moment de détente et de diversion qu'ils ont pris moins d'intérêt à leur travail de la journée — si souvent mécanique.

Hantise : le bruit chez soi

L'enquête du C.N.R.S. montre que l'absence de goût pour le métier pratiqué, si elle n'apparait que chez 4,5 % des ouvriers hautement qualifiés, oscille de 26 à 30,5 % chez les qualifiés et les non-qualifiés. L'absence de goût pour ce qu'on fait et la crainte du chômage (trouvée chez 34 % d'un groupe de 132 ménages) sont des facteurs d'insécurité et d'anxiété particulièrement nuisibles à l'équilibre affectif. Il faut mentionner un autre facteur important de fatigue nerveuse et de déséquilibre psychique : le bruit. Si le bruit sur les lieux de travail est, de l'aveu des travailleurs, généralement bien supporté (sauf excès qui entraînent une diminution du rendement et parfois des désordres physiologiques), ainsi que le bruit de la rue (*« on y est habitué, on ne l'entend plus »*), le bruit à domicile est toujours déclaré absolument insupportable. C'est qu'il est ressenti comme une atteinte inadmissible à un droit absolu : celui de la paix chez soi, la maison étant éprouvée comme un havre de sécurité, de calme et de protection. Si le bruit de ses propres enfants est insupportable à l'homme qui revient fatigué de sa journée de travail, le bruit des voisins le fait entrer dans de véritables crises de fureur. Or, dans beaucoup de maisons modernes, aux cloisons de papier, on entend absolument tout ce qui se passe chez les voisins ; on bénéficie — si on peut dire — de leurs cris, de leurs querelles et de leurs émissions de radio.

— *La construction a fait de grands progrès au cours de ces dernières années,* ont déclaré les architectes présents aux entretiens de Bayonne. *On*

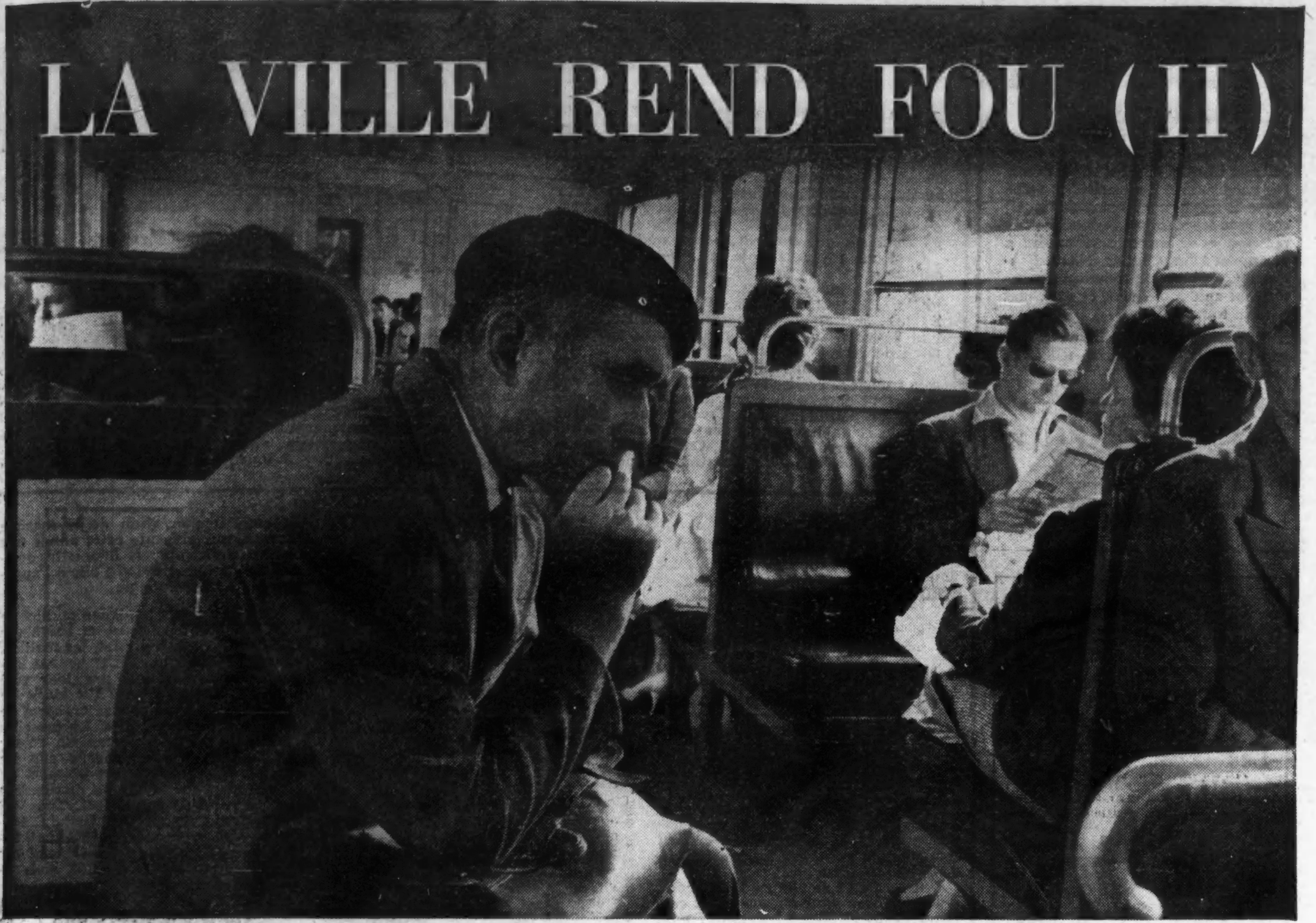


(Archives)

UN « GRAND ENSEMBLE ». *On ne voisine pas.*

(1) Voir Madame Express, nº 519 du 25 mai.

LA VILLE REND FOU (II)



(Boubat-Réalités.)

RETOUR APRÈS DIX HEURES DE TRAVAIL.
Le bruit dans le métro, le bruit des voisins, le bruit chez soi...

fait des appartements plus grands et convenablement insonorisés. Mais les constructeurs s'étaient trouvés devant un problème d'urgence. Ne valait-il pas mieux bâtir vite, et peut-être mal, que laisser des gens croupir dans des conditions effroyables ? On arrive maintenant à bâtir vite et bien, en tenant compte des erreurs commises, au rythme d'environ 300.000 logements par an. Certes, il y a encore beaucoup à faire pour éponger le retard, mais les progrès sont déjà considérables.

Groupés mais isolés

La tendance actuelle de la construction pour « éponger ce retard » consiste essentiellement à bâtir de « grands ensembles » dans lesquels cohabitent, dans des blocs d'immeubles généralement identiques, plusieurs centaines de familles. Est-ce un bien ? La question mériterait à elle seule toute une enquête. Pour quelques réussites incontestables, le système présente en règle générale pas mal d'inconvénients. La plupart de ces constructions sont laides et monotones. Elles ne dégagent aucune chaleur humaine, elles ne sont pas ressenties comme une unité vivante au même titre qu'un quartier, par exemple. Les habitants s'y ennuient. Ils vivent à la fois groupés, avec tous les inconvénients de la cohabitation (et souvent de la copropriété) et les petits drames quotidiens qu'elle suscite et aussi dans un grand isolement affectif : on ne voisine pas. La majorité des femmes qui habitent ce type de logements, généralement situés en banlieue, déclarent qu'elles s'adaptent mal, « *que ce n'est pas drôle* », « *qu'elles ont le cafard* », etc.

Les médecins commencent à se pencher sur ce qu'on a déjà baptisé la « *pathologie des grands ensembles* », pathologie dans laquelle les troubles mentaux (certaines neurasthénies sont allées jusqu'au suicide) tiennent une place importante.

Nous n'insisterons pas sur ce problème délicat qui a été souvent abordé par la presse au cours de diverses enquêtes sur le logement, d'autant plus que les victimes de la vie dans les grands ensembles paraissent être essentiellement les enfants et surtout les adolescents (les immeubles modernes fournissent un fort contingent aux blousons noirs). Nous aurons très prochainement l'occasion d'en reparler. Cette enquête se limite volontairement aux adultes.

Pour 75 % de ces adultes vivant dans des logements-casernes, le rêve est de posséder un pavillon avec un jardin, ce qui ne semble pas indiquer particulièrement la réussite des grands ensembles...

Passons maintenant à ce que le docteur Koupernik appelle « *le purgatoire des classes moyennes* ». Il s'agit d'une catégorie de citadins logés pour la grande majorité dans des appartements anciens. Cela signifie-t-il qu'ils n'ont pas de problèmes ? Nous ne citerons que pour mémoire celui de la vieille dame qui se trouve, son mari mort et ses enfants mariés, seule dans un grand appartement et qui craint des ennuis pour occupation insuffisante (bien que cette crainte arrive à prendre, chez certaines personnes âgées, la proportion d'un véritable délire pathologique).

Il y a plus grave. Les propriétaires des immeubles anciens, qui n'ont pas le droit d'augmenter leur loyer de façon à pouvoir faire face aux réparations nécessitées par la vétusté des lieux, adoptent de plus en plus fréquemment la solution de vente par appartements. Cette menace pesant sur les locataires, souvent âgés, ne disposant pas de fonds nécessaires à l'achat, constitue un véritable facteur d'anxiété. Il en naît aussi bien des drames navrants allant du délire de la persécution jusqu'au suicide, que des situations baroques, telle celle de ce jeune ménage, obligé de devenir, contre son gré, propriétaire de deux chambres de bonnes, pour ne pas perdre son toit.

Mais le vrai purgatoire de la classe moyenne, c'est la cohabitation de plusieurs générations. Les jeunes qui se marient n'ont pas d'appartement ; il naît un enfant, puis deux. On vient habiter chez l'un ou l'autre des parents, et c'est presque toujours le drame.

Pas chez les parents

Une enquête menée récemment (1959) sur les problèmes de la cohabitation de plusieurs générations par un groupe d'assistantes sociales et de psychologues, sous la direction de Mme M.-L. Tournier, a mis en évidence l'échec total dans plus de la moitié des cas étudiés. Les seuls exemples de réussite ou de semi-réussite sont ceux dans lesquels le couple déjà installé prend chez lui un des parents devenu veuf.

Quand ce sont, comme dans l'immense majorité des cas, les parents qui recueillent le jeune couple (et le ou les enfants de ce dernier), la situation se dégrade plus ou moins rapidement selon que c'est la mère à elle ou à lui qui possédait l'appartement. La cohabitation est mieux acceptée dans la première éventualité, mais la jeune femme reste presque toujours en état de dépendance. Sa mère gardant tout naturellement la direction de la maison, elle risque de « s'infantiliser » et d'être incapable, par la suite, de tenir son ménage et d'élever ses enfants, ce qui menace l'équilibre du couple. Quand le couple vient habiter chez la mère du mari, la cohabitation est pratiquement vouée à l'échec dès le départ. Il ne peut pas y avoir deux maîtresses de maison rivales. La situation devient rapidement insoluble. Un court exemple pris dans l'enquête de Mme Tournier suffira à le montrer.

Mme Veuve 3 (les ménages étudiés ont été numérotés pour la commodité des conclusions) dit en parlant de sa belle-fille :

— *Elle ne fait rien dans la maison, tout juste son lit. C'est moi qui dois tout faire à mon âge et avec ma mauvaise santé. Elle n'écoute aucun conseil. Elle habille la petite et elle s'en va. Si je veux que mon fils ait ses chemises repassées, je suis obligée de le faire. Il faut dire qu'elle est d'une famille de dix enfants ; on n'a pas eu beaucoup le temps de s'occuper d'elle et de lui apprendre quelque chose.*

Et voici l'opinion de Mme 3 Jeune :

— *La vie devient intenable. Ma belle-mère est d'une jalousie féroce. Elle n'a jamais admis que j'aie épousé son fils. Elle se sent volée. Elle ne veut rien me laisser faire dans la maison. Je n'ai pas le droit de déplacer une chaise. Si Monique laisse un peu traîner ses jouets, c'est un drame. Le ménage ? Je ne le fais pas à son goût. Elle a des manies. Elle dit que je ne sais rien faire. Je suis l'aînée de dix enfants et, au contraire, je sais très bien mener une maison. Mais là, je ne suis pas chez moi. Jusqu'aux chemises de mon mari qu'il faut qu'elle repasse. Il n'y a qu'elle qui sache repasser ses chemises !*

On imagine le mari pris entre ces deux positions.

Malédiction

Or, selon des estimations récentes, la cohabitation avec les parents serait le lot de 20 % des jeunes ménages qui se marient à l'heure actuelle.

Au fur et à mesure que notre enquête nous a fait progresser dans l'échelle sociale à travers les conditions d'habitation (« *le problème majeur en France et surtout à Paris,* écrit le docteur Koupernik, *n'est pas celui des salaires uniques mais celui des logements*), au fur et à mesure que nous nous éloignons d'existences sordides, indignes d'une époque civilisée, nous trouvons d'autres problèmes, d'autres causes de déséquilibre, d'autres facteurs d'énervement et de conflits. La grande ville n'abriterait-elle que des enfers ? N'y a-t-il pas des classes privilégiées qui échappent à sa malédiction ?

R. M.

La semaine prochaine :

L'ARGENT CONTRE LES EMBOUTEILLAGES

STYLISEZ VOTRE CORPS... SUR MESURE

Pourquoi rêver d'une silhouette fine au lieu de faire ce qu'il faut pour l'obtenir ?

La femme d'aujourd'hui doit savoir préserver l'harmonie de son corps malgré l'activité parfois excessive de sa vie. Vous ne connaissez pas encore le traitement extraordinaire que vient de créer l'Institut du Dr N. G. Payot. Par une prodigieuse installation technique, la "baignoire hydrosthétique" conjugue le massage à la douche sous pression et le massage vibratoire à l'ozone et à l'oxygène en milieu aquatique. C'est enfin le traitement complet qui agit localement et sur l'état général tout à la fois.

Stylisez donc votre silhouette sur mesure... et vous serez tellement légère...

INSTITUT DE BEAUTÉ
Dr N.G. Payot
DE LA FACULTÉ DE LAUSANNE
10, rue de Castiglione - PARIS 1er
OPE. 72-85

PUBLICIS

Chaque fois on espère

O N parle beaucoup du dépôt sur le bureau de l'Assemblée nationale d'une proposition de loi S.F.I.O. *« tendant à réglementer la prophylaxie anticonceptionnelle »*. L'article premier abroge bien entendu la fameuse loi de 1920 et l'article 2 autorise la vente en pharmacie *« des produits et objets propres à prévenir la grossesse... qui ne pourront être délivrés par les pharmaciens que sur ordonnance médicale »*.

C'est un projet simple et efficace, qui n'a aucune chance d'être voté. *Voteront contre :* 190 U.N.R., 114 indépendants, 52 M.R.P., 10 communistes. En tout 366 voix. *Voteront pour :* 41 S.F.I.O., 30 Entente démocratique, 20 isolés. En tout 91 voix. *Indécis ou abstentions :* une centaine de voix.

Et voilà. Une fois de plus, un projet qui pourrait transformer la vie de millions de femmes, et surtout enrayer le cycle infernal des avortements à répétition dont souffre la France (800.000 par an, selon les estimations les plus valables) va être enterré dans l'oubli. Car ce n'est pas la première fois que cette question est posée aux députés français. En 1956, un groupe de jeunes élus radicaux avaient rédigé un projet du même genre. Il n'a même pas été discuté. Qui s'en souvient aujourd'hui ? Qui se souviendra dans cinq ans de la proposition S.F.I.O. de 1961 ?

On ne peut cependant s'empêcher d'espérer qu'un jour viendra où le poids des électrices pèsera plus lourd dans la balance que la somme des préjugés qui accompagnent inévitablement dans les milieux politiques le problème du contrôle des naissances.

I L ne s'agit pas de plaider une fois de plus le droit de chacun à disposer de sa vie, de sa famille, de sa santé. Nous respectons toutes les opinions. Personne ne serait obligé d'utiliser des procédés que lui interdirait sa morale ou sa religion. C'est une affaire personnelle, non une question d'Etat. La liberté suppose le choix.

Sans citer les innombrables drames sociaux et humains que provoquent chaque année les « maternités involontaires », citons simplement cette histoire vécue il y a quelques semaines

MODE

Pour l'eau et le soleil

● ***Le maillot de bain 1961 est bigarré, synthétique et plongeant. Essayez-le quand même avant de l'acheter.***

D EUX dames d'un certain âge, chapeautées, gantées, devant un deux-pièces en broderie anglaise : *« C'est ravissant ce petit maillot, c'est frais, mais ça fait jeune. »*

Une maman à sa fille : *« Tiens, voilà quelque chose pour toi, ces petits carreaux roses et blancs ! » « Ah ! non, ça fait jeune, moi je préfère celui-là... »* Celui-là, c'est un une-pièce très moulant en tissu brillant.

Une étrangère (à en juger par l'accent) : *« Il y a pas joupette derrière nulle part, je ne trouve que joupette devant. »*

Les mêmes deux dames d'un certain âge, gantées, etc., devant un maillot une-pièce très montant, marine : *« C'est original, mais... ça fait jeune. »*

Un monsieur affolé à la vendeuse : *« Pardon, madame, le rayon du camping s'il vous plaît ! »*

Deux amies : *« Mais si, écoute-moi, il faut en essayer un maximum ; au moins dix pour en trouver un. Et puis ça ne coûte rien et nous avons toute la journée devant nous. »*

Les mêmes deux dames d'un certain âge... devant un maillot classique, imprimé camaïeu assez violent.

« Evidemment, c'est joli, mais ça fait jeune... »

Deux mois d'avance

Ces réflexions, Madame Express les a entendues au rayon « Maillots de bain » d'un grand magasin, un après-midi chaud de la semaine dernière. La saison, en ce qui concerne cet article, s'annonce excellente. Elle a cette année deux mois d'avance, avance attribuée d'un côté à un printemps précoce (1), de l'autre à la presse, qui en a beaucoup parlé et parfois trop tôt : la photo d'un deux-pièces est parue dans un quotidien en janvier.

A dire la vérité, il ne s'agit plus de maillots de bain, mais plutôt de maillots de soleil, d'eau ou de plage ; non d'une tenue fonctionnelle étudiée pour un sport, mais d'un vêtement de vacances aussi nécessaire qu'une robe ou un chemisier. Une différence cependant : révélant le corps au lieu de l'habiller, il doit être choisi avec beaucoup de soin.

Pour vous aider à trouver votre maillot, Madame Express a dressé la liste des nouveautés 1961 :

LES MATIÈRES : les fibres synthétiques ont, là aussi, pris une grande expansion. Elles permettent de trouver des maillots une-pièce pour moins de 70 NF. Elles présentent en outre l'irrésistible avantage de sécher très vite. Le coton, lui, demeure le tissu vedette pour les deux-pièces : il se travaille facilement, se fait dans de jolis coloris et ne coûte pas cher. La nouveauté résiderait plutôt dans une création de la marque Jantzen, qui présente cette année une matière amusante : la bouclette, composée de laine et nylon ; elle a l'apparence du tissu éponge.

LES FORMES : la tendance maillot de danseuse et baigneuse 1900 s'humanise. En effet, les maillots montants avec manches et jambes longues, s'ils ont séduit par leur côté pudique, ont vite lassé les jours de chaleur. Les décolletés se creusent de plus en plus dans le dos, les bretelles s'affinent. On note même un retour des modèles très échancrés sur les cuisses. Ils allongent très joliment les jambes parfaites, mais ne dissimulent aucune rondeur regrettable. Tous les bons modèles sont pourvus de soutiens-gorge préformés, qui ne sont, hélas ! pas encore au point. Ils suivent soit le corps, soit le maillot, mais jamais les deux ensemble.

1) RAYURES GAIES.
Un air de jeune garçon.

3) IMPRIMÉ VIF.
Une matière bon marché.

Indispensable : une glace

Pour les deux-pièces, c'est la culotte qui, après le soutien-gorge, évolue ; elle n'est plus slipée, mais droite, genre boxer short, ce qui donne aux femmes qui les portent des airs de jeune garçon. A déconseiller si vous n'avez pas un bassin étroit. Avant de vous y risquer, regardez-vous dans une glace de face, mais surtout de dos. Cette recommandation est, du reste, valable pour tous les maillots.

On parle beaucoup de brassières, qui n'ont cependant ni l'avantage d'un deux-pièces, puisqu'elles couvrent les épaules et le dos, ni celui d'un une-pièce, puisqu'elles coupent la silhouette.

LES COLORIS : plus de noirs ou marine unis tristes sous le soleil, mais des oppositions franches de teintes foncées ; marine-rouge, vert-rouge, noir-rouge. Les impressions sont camaïeu ou cashmere pour le coton, géométriques (rayures, losanges, damier) pour les matières synthétiques. Mais, le fabricant le plus original dans ce domaine, puise ses sources d'inspiration dans des documents égyptiens et incas.

Voici une liste de maillots particulièrement nouveaux par rapport à la saison dernière. Mais si l'uni et les petites jupes vous vont mieux, ne vous inquiétez pas : on en trouve encore partout. N'hésitez pas dans ce cas à ne pas suivre la mode ; mieux vaut une tenue sans humour qu'une silhouette ridicule.

Vu à Paris

● Deux-pièces en coton uni, slip classique, soutien-gorge ampliforme. Existe en marron, bleu, orange, rouge, rose. 16 NF (*Prisunic.*)

● Deux-pièces en coton à rayures slip short droit, soutien-gorge à bre-

(1) Rappelez-vous : il faisait chaud fin février et en mars.

Les maillots de bains les plus élégants
Caravelle

DES ŒUFS DANGEREUX!

Ce sont les œufs de mites habilement disséminés par milliers dans votre appartement et plus spécialement dans vos tapis et moquettes. Si vous les laissez éclore, ce printemps, ce seront autant de « mangeurs de laine » prêts à dévorer votre capital-tapis. Que faire ? Nettoyer vous-même à l'aspirateur ? C'est mieux que rien, mais très insuffisant. Seuls un nettoyage intégral et un dépoussiérage régulier, effectués par un spécialiste, peuvent enrayer le danger. Vos tapis seront enlevés et livrés chez vous. Avant l'été, consultez votre tapissier, votre maison de tapis, votre décorateur ou tout magasin porteur du label :

SYNDICAT DES BATTEURS DE TAPIS

FUTURES MAMANS
élégantes
"MAMAN CHIC"
a créé à votre intention une collection de "Classe" dans des tissus couture.
Tous modèles conçus pour être transformables par ses soins après la naissance.
48, RUE DE PASSY
"SALON BOUTIQUE" DANS LE JARDIN
416, RUE ST-HONORÉ
SALONS AU 1er ÉTAGE (ANGLE R. ROYALE)
CATALOGUE SUR DEMANDE

Line VAUTRIN
3, rue de l'Université
soldera
les 5 - 6 - 7 juin
MIROIRS et BIJOUX exclusifs
Réduction 60 %

(Dambier)

2) Cashmere discret (de dos), cashmere géant (de face)
Une danseuse humanisée.

4) Damiers fleuris.
...e impression géométrique.

AVENIR

Le robot et la ménagère

● *Albert Ducrocq prédit : « Dans vingt ans, faute de poussière, les aspirateurs seront sans doute inutiles. »*

La Foire de Paris vient de fermer ses portes. Peu ou pas de révolutions à signaler. En faisant le tour des stands, Mme Express a eu un peu l'impression de se retrouver au Salon des Arts ménagers.

Une visite au pavillon des Etats-Unis a cependant réservé des surprises : une démonstratrice y faisait fonctionner « la cuisine de l'avenir ». Dans ce laboratoire inhumain et immaculé, toutes les opérations habituelles, de la préparation des repas au nettoyage du sol, en passant par la mise du couvert et le lavage de la vaisselle, se font électroniquement (1).

Serons-nous bientôt mécanisés, automatisés, robotisés dans nos tâches ménagères ?

Mme Express a posé la question à Albert Ducrocq, spécialiste des questions scientifiques. Voici sa réponse :

(1) Deux éléments de cette cuisine sont déjà en vente en Amérique à un prix abordable.

Le terme de robot fut naguère forgé par un romancier tchèque. C'est en 1921, en effet, que K. Tchapek imaginait un savant qui aurait construit un mannequin intelligent capable d'obéir et d'agir comme un homme. Il l'appela *robot*, mot formé à partir de la troisième personne d'un verbe slave, voulant dire « il travaille ». Et ce terme fit fortune : la science-fiction s'empara immédiatement du personnage...

Aujourd'hui, nous savons qu'il s'agit tout au plus d'un conte de fées de l'ère atomique, étant entendu que, dans l'état actuel de la technique, il serait totalement exclu que l'on puisse construire un appareil qui aurait *l'universalité* de l'homme, et qui, en particulier, pourrait concevoir une image

→

COROT
65, CHAMPS-ÉLYSÉES

COROT
présente en exclusivité les maillots de bain américains Rose Marie Reid et Cole of California et pour la première fois la grande marque française OBSESSION.

Ci-contre TAHITI profondément décolleté dans le dos il est en coton imprimé. Son prix 49 nf.

PUBLICIS 483

Un parfum
doux comme un secret

Celui de Jean Dessès

24 heures de la vie d'un citadin
le mobilier
la décoration
le cadre de vie
de l'homme moderne
et de la femme moderne

42e SALON DES ARTISTES DÉCORATEURS
Grand Palais - Champs-Elysées
9 mai-11 juin de 10 h. à 18 h. 30

BIEN COIFFÉE A TOUTE HEURE
et sûre de l'être

N'avez-vous jamais éprouvé cette minute d'angoisse à l'heure du lever, en constatant que votre coiffure de la veille n'avait pas tenu ?

N'avez-vous jamais éprouvé cette minute d'affolement en recevant une invitation impromptue alors qu'il était trop tard pour aller chez le coiffeur ?

Le séchage d'une mise en plis ou d'un simple raccord prendrait trop de temps. Et vous hésitez à employer des produits qui risquent de graisser vos cheveux et d'y fixer les poussières.

Désormais en quelques minutes, vous-même, vous pouvez refaire votre mise en plis. Steiner, le grand spécialiste de la beauté des cheveux, vous conseille :

- LACQUER 7, pour cheveux gras
- STARSHEEN, pour cheveux secs

L'un et l'autre vous permettent une mise en plis beaucoup plus facile, rapide, durable. Et ils protègent votre coiffure - sans la dessécher - contre le vent et l'humidité.

LACQUER 7 et STARSHEEN
pour remise en plis rapide sont des créations

Steiner
LE SPÉCIALISTE DE LA BEAUTÉ DES CHEVEUX

avec
DC LOTION, antipelliculaire
SEBO 7, crème nourrissante
CRÈME BRILLANTE et STARMIST

ainsi que
PEARL FOAM, shampooing nacré et **S 3**, crème shampooing biologique

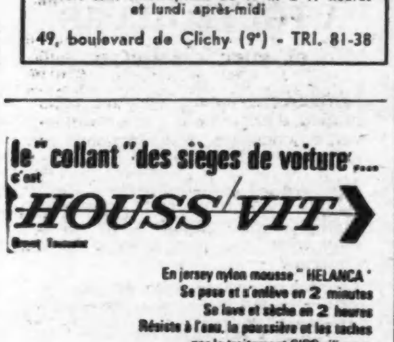
Vente exclusive dans les grandes parfumeries

Silhouette-Retouches
49, rue de la Victoire
TRI. 14-82
24, rue Berthollet
POR. 02-08
Ses Trois Spécialités
TAILLEUR D'UN COMPLET
ROBE D'UN TAILLEUR CINTRE
JUPE D'UN PANTALON
Rayon Couture à Façon

le livre de cuisine de la "femme moderne"

1 vol. 11 NF PIERRE HORAY

Actuellement
AUX PLUS BEAUX SOLDES
FIN DE SERIES DES PLUS GRANDES MAISONS
Manteaux - Tailleurs - Robes
Shantung, imprimés, toile - Vestes
7/8 - Manteaux cuir et daim
Ouvert sans interruption de 10 h. à 19 heures et lundi après-midi
49, boulevard de Clichy (9e) - TRI. 81-38

le "collant" des sièges de voiture....
c'est
HOUSS'VIT
En jersey nylon mousse "HELANCA"
Se pose et s'enlève en 2 minutes
Se lave et sèche en 2 heures
Résiste à l'eau, la poussière et les taches par le traitement SISS silicones
5 coloris
Se fait aussi en coton
En vente chez les garagistes et accessoiristes.


complète du monde extérieur semblable à celle que notre cerveau est capable d'élaborer à partir des messages transmis par l'œil.

Si l'homme est inimitable dans sa polyvalence, ses gestes, considérés isolément, peuvent toutefois être reproduits aujourd'hui, et même exécutés beaucoup mieux, par des appareils automatiques *spécialisés*. Ainsi le robot est aujourd'hui une réalité — appelée à révolutionner usines et administrations et également à bouleverser notre vie domestique — mais dans un esprit profondément différent de ce que l'on imagine souvent.

« Voir » la température

Un robot qui nous est aujourd'hui familier n'est autre que le réfrigérateur de nos cuisines modernes. Autrefois, il fallait surveiller en permanence son travail, en ce sens que la ménagère devait périodiquement brancher ou débrancher l'appareil. Aujourd'hui, au contraire, le réfrigérateur se gouverne tout seul, car il est doté d'un véritable petit organe des sens artificiel sous les espèces d'un « thermostat » dont le rôle est de « voir » la température régnant à l'intérieur de l'enceinte.

Et ce schéma sera celui de tout robot. Sous le nom de robot, le technicien désigne aujourd'hui en effet l'appareil automatique capable d'atteindre UN but déterminé. Des « capteurs » jouent le rôle d'organes des sens rudimentaires en collectant un certain nombre d'informations, à partir desquelles est prise une « décision » relative à la conduite d'un travail.

Dans le cadre industriel, une telle spécialisation n'est nullement gênante. Au contraire, une usine est essentiellement un lieu où, en chaque endroit, il s'agit tous les jours de refaire la même chose, ou plus exactement d'atteindre un but immuable. Or, théoriquement, on peut toujours concevoir le robot spécialisé capable d'atteindre ce but, et ainsi assistons-nous aujourd'hui à un magistral mouvement : *l'automation*, visant à faire en sorte que les décisions et gestes soient l'apanage non plus d'individus, mais d'appareils automatiques.

Encore qu'il ne s'agisse pas pour autant de copier le travail de l'homme, la situation à l'usine a au moins le mérite d'être claire.

Sur le plan ménager, il en va tout différemment. Un robot, venons-nous de dire, est en effet par définition un appareil spécialisé pour effectuer un travail déterminé.

Or, si vous voulez instruire le procès du robot, il vous suffira de prendre une feuille et de chercher à dresser une liste de *tous* les travaux qui attendent normalement une maîtresse de maison. Croyez-moi, si vous entendiez tout automatiser, selon la formule actuelle, votre maison devrait devenir un véritable garage de robots dont l'entretien serait au moins aussi fastidieux que celui de la maison sans robot !

Le foyer rebelle ?

Est-ce à dire que le foyer soit rebelle à toute automation ?

Pas du tout, mais celle-ci doit être conçue dans un autre esprit. D'une part, il s'agit effectivement de disposer de robots pour les travaux *principaux*, ceux qui reviennent quotidiennement. Nombre de ces robots sont déjà entrés dans nos mœurs : ils ont nom réfrigérateur, machine à laver, cuisinière à régulation automatique, etc. De nombreux autres vont voir le jour. Il est hautement anormal que nous soyons toujours obligés de tirer des cordes pour fermer des rideaux ou de tourner des manivelles pour abaisser des volets : de petits moteurs électriques commandés par des microcontacts nous remplaceront demain fort avantageusement. Autrement dit, le robot vient à peine de commencer à faire — timidement — son apparition dans nos foyers.

Mais gardons-nous pour autant de croire à une « robotisation » systématique, pour les raisons que nous venons d'indiquer.

L'eau qui ne mouille pas

Parallèlement au développement des automatismes, une révolution au moins aussi grande apparaît au stade du foyer avec l'emploi de nouveaux produits et revêtements qui simplifient le travail et rendent dès lors *inutiles* un certain nombre de travaux traditionnels. La chimie des matières plastiques est, en ce domaine, seulement au début d'un immense développement. De moins en moins, il s'agira de frotter et nettoyer, parce que l'on emploiera des substances qui ne tachent pas. Dans la maison de demain, l'aspirateur robot serait même peut-être une hérésie : on peut imaginer en effet des revêtements sur lesquels la poussière n'aura pas de prise, la poussière d'une maison pouvant au demeurant être absorbée par des dispositifs électrostatiques qui tiendraient la place de nos radiateurs

Demain, nous connaîtrons, d'autre part, le verre siliconique et la vitre que l'eau ne mouillera plus, c'est-à-dire que la vie, demain, pourra d'abord être considérablement *simplifiée* selon une tendance qui, d'ailleurs, est valable dans tous les domaines : c'est ainsi que si, sur nos automobiles actuelles, des vidanges sont nécessaires tous les 3.000 ou 5.000 kilomètres, ce serait une fausse solution que d'imaginer un appareil automatique pour effectuer l'opération. La vraie solution nous est fournie par les nouvelles huiles à base de fluorocarbures capables de « tenir » 30.000 kilomètres.

Le tort des anticipateurs est toujours de chercher à voir l'avenir avec les yeux du passé. A l'ère d'une conquête totale de la matière, c'est dans un cadre entièrement nouveau que le problème devra être posé. Le rôle des nouvelles substances sera d'abord de simplifier le travail : le robot fera le reste...

ALBERT DUCROCQ.

RECETTES

CORDON BLEU

Deux sauces

BEURRE BLANC : *50 g de beurre demi-sel, 200 g de beurre fin ; 10 échalotes ; 1 verre de vin blanc sec ; sel ; poivre (pour un kilo de poisson).*

Cette sauce raffinée accompagne parfaitement, non seulement les poissons d'eau douce (en particulier le brochet) et les poissons de mer (bar, turbot, limande, daurade), cuits au court bouillon, mais aussi les poissons grillés (vous les badigeonnez d'huile, vous introduisez un brin de basilic dans le ventre et vous passez au gril).

Vous hachez les échalotes et vous les faites bouillir dans le vin blanc. Broyez-les bien et laissez réduire. Avec le beurre fin, faites de petits tas, que vous alternez avec de petits tas d'échalotes, que vous placez au fond d'un plat de terre, celui-ci reposant dans un bain-marie *pas trop chaud*. Battez au fouet. Le beurre doit se mêler aux échalotes tout en restant bien crémeux. Vous ajoutez ensuite le beurre demi-sel en tournant toujours. Assaisonnez et servez dans une saucière chauffée, ou bien versez sur le poisson.

(« Les recettes de Madame Express » viennent de paraître. Ce livre regroupe tous les plats mis au point pour nos lectrices, depuis deux ans, par Suzanne et Henriette. Il est en vente dans toutes les librairies : Ed. Pierre Horay, 11 NF.)

CORDON BLANC

SAUCE PIQUANTE A L'ANCIENNE :

60 g de beurre ; 2 gros oignons ; 1 carotte ; du céleri rave ; thym ; laurier ; basilic ; 2 clous de girofle ; 2 échalotes ; 1 gousse d'ail ; persil ; ciboulette ; 2 cuillerées de vinaigre de vin ; 1 cuillerée de farine ; un peu de bouillon ; sel ; poivre ; des cornichons.

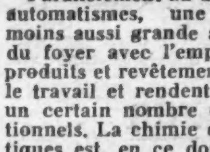
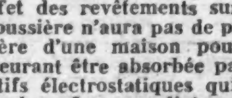
Cette sauce est excellente avec la tête de veau, les pieds de veau, les restes de viande, tout ce qui a besoin d'être relevé.

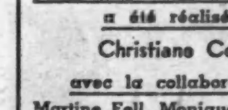
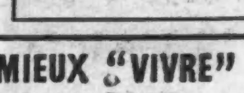
Vous mettez dans la casserole le beurre avec des oignons émincés, la carotte et le céleri coupés en petits morceaux, les aromates et les herbes. Passez-les ensemble sur le feu jusqu'à ce que le tout soit bien coloré ; alors, ajoutez la farine, puis mouillez avec le bouillon et le vinaigre. Faites bouillir à petit feu pendant environ 30 minutes. Passez au tamis, assaisonnez. Coupez les cornichons en rondelles dans la sauce.

SUZANNE et HENRIETTE.

Ce cahier de Madame Express a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.
Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.
(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

Ce Canapé-Lit « DECORATION » s'adapte à tous les styles grâce à son élégante sobriété. Il occupe le minimum de place et possède notre sommier JORYMATIC, le plus perfectionné — ouverture automatique par pédale — (90×190 - 120×190 - 140×190). Contient toute la literie, sièges entièrement surbaissés, coussins indépendants en mousse. Modèle exclusif chez JORY, 18, rue Faidherbe, PARIS
Métro FAIDHERBE

RECETTES POUR MIEUX "VIVRE" DE LA FEMME A LA PAGE
Plus d'odeurs désagréables de cuisine

Le chou-fleur bout
et, de la cuisine, son odeur désagréable s'infiltre dans l'appartement. Deux coups de bombe AIR-WICK dans chaque pièce et surtout vers la cuisinière : l'odeur disparait.


Le vin renversé
sur la nappe plastifiée se nettoie facilement. Reste son odeur qu'un seul coup de bombe AIR-WICK au-dessus de la table fera disparaître instantanément.

Certains plats
comme le poisson et le fromage laissent après le repas une odeur indéfinie et désagréable. Vous qui aimez la gaieté de votre appartement, vous prenez l'habitude de donner deux petits coups de bombe AIR-WICK sur la table desservie.

Le repas se termine
Donnez un coup de bombe vers le plafond de la salle à manger. Vous apprécierez de prendre votre café dans une atmosphère renouvelée.

cinéma

NOUVEAU

L'ŒIL SAUVAGE : une divorcée dans les cercles de l'enfer, à Los Angeles. Des images exceptionnelles, un commentaire ultra-littéraire plus discutable. (*Vendôme, OPE.* 97-52 ; *Bonaparte, DAN.* 12-12.)

SAMEDI SOIR ET DIMANCHE MATIN : une nouvelle preuve de vitalité du jeune cinéma anglais. L'histoire d'un jeune métallo rebelle pour une bonne cause. (*Lord Byron, BAL.* 04-22 ; *Marbeuf, BAL.* 47-19, *à partir du 2 juin.*)

Pour ces deux films, voir la critique de Morvan Lebesque p. 41.

UNE AUSSI LONGUE ABSENCE : l'histoire d'un clochard amnésique qui a valu à Henri Colpi et Marguerite Duras le Prix Louis Delluc, et la Palme d'or à Cannes. (*Biarritz, ELY.* 42-33 ; *Raimu, ELY.* 38-91.)

EXODUS : la chronique de la naissance de l'Etat d'Israël par Otto Preminger. Sans génie mais solide. (*Ambassade, ELY.* 19-08.)

LES CHEVALIERS TEUTONIQUES : « Alexandre Newsky » transformé en film à grand spectacle, avec ce qu'il faut de talent et de naïveté. (*Gaumont-Palace, EUR.* 72-21.)

LE HÉROS SACRILÈGE : ésotérique chef-d'œuvre du grand réalisateur japonais Kenji Mizoguchi. (*Studio Etoile, ETO.* 19-93.)

LA PYRAMIDE HUMAINE : Jean Rouch met face à face des élèves blancs et noirs du lycée d'Abidjan et leur apprend à se connaître. Au même programme : « DESCRIPTION D'UN COMBAT » de Chris Marker. (*Cinéma d'Essai-Caumartin, OPE.* 81-50.)

RECENT

TIREZ SUR LE PIANISTE : le second film de Truffaut avec Aznavour. Désinvolte et déconcertant mais encore plus neuf que « Les quatre cents coups ». (*Rivoli, ARC.* 63-32 ; *Escurial, POR.* 28-04 ; *Fontainebleau, GOB.* 76-86 ; *Maine, SUF.* 06-96.)

AILLEURS L'HERBE EST PLUS VERTE : une comédie charmante, mais un peu bavarde, de Stanley Donen, où l'on voit une comtesse anglaise hésiter entre son manoir et un vison. (*Reflets, GAL.* 99-91.)

HIROSHIMA MON AMOUR : un film important, difficile et irritant, devenu un grand succès de public. (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

LA DOUCEUR DE VIVRE : une chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument signé Fellini. (*Studio* 28, *MON.* 36-07.)

LES NUITS DE CABIRIA : l'histoire d'une petite prostituée romaine, héroïne préférée de Fellini. (*Studio Cujas, ODE.* 89-22.)

LA DAME AU PETIT CHIEN : la Russie de Tchékhov vue par un jeune Soviétique. (*Agriculteurs, TRI.* 96-48.)

SHADOWS : le drame des Noirs à la peau blanche. Un film « improvisé » dans les rues de New York par un jeune acteur-réalisateur, John Cassavetes. (*Pagode, INV.* 12-15.)

RIO BRAVO : un western de Howard Hawks qui vous emporte au grand galop. (*Quartier Latin, DAN.* 84-65.)

AVENTURES FANTASTIQUES : Jules Verne porté à l'écran par le Tchèque Karel Zeman comme si avaient pris vie les gravures de l'édition Hetzel. (*Ranelagh, AUT.* 64-44.)

ANCIEN

A L'OUEST RIEN DE NOUVEAU : 1930. Un classique. Le célèbre roman d'Erich Maria Remarque sur la guerre de 1914 porté à l'écran par Lewis Milestone. (*Studio Raspail* 216 *DAN.* 38-98.)

JEUX D'ÉTÉ (SOMMARLEK) : 1950. Un bonheur d'été mort à l'automne, raconté par Ingmar Bergman. (*Saint-Lambert, LEC.* 91-68.)

LA PRISON : 1948. Le plus obscur et le plus pessimiste des Bergman. (*Studio République, OBE.* 58-08.)

LOS OLVIDADOS : 1950. Les enfants « oubliés » de la banlieue de Mexico vus par la tendresse et la cruauté de Bunuel. Au même programme : « Un chien andalou ». (*Studio Ursulines, ODE.* 39-19.)

M., LE MAUDIT : reprise du célèbre classique de Fritz Lang (1932), avec Peter Lorre. (*Monte-Carlo, BAL.* 09-83.)

HELLZAPOPPIN : 1941. La quintessence du burlesque délirant. (*Caméra, JAS.* 03-47.)

LES VITELLONI : 1953. Le premier film — et sans doute le meilleur — sur la jeunesse de l'après-guerre. Federico Fellini raconte, avec humour, la vie d'une bande de jeunes Italiens désœuvrés. (*Studio Acacias, GAL.* 97-83.)

LE TRAIN SIFFLERA TROIS FOIS : 1952. Un air célèbre de western. L'un des meilleurs rôles de Gary Cooper et une petite débutante du nom de Grace Kelly. (*Studio Saint-Germain, ODE.* 42-72.)

télévision

JEUDI 1er JUIN A 21 H. 55 : « Lectures pour tous ».

VENDREDI 2 JUIN A 20 H. 30 : « Cinq Colonnes à la une ». Au sommaire: L'Afrique du Sud, la Nouvelle République du Gabon, un entretien avec Salazar, Arthur Miller à Paris, etc.

SAMEDI 3 JUIN A 21 H. : « La dame de Monsoreau », scénario et dialogues de Louis Chavance.

DIMANCHE 4 JUIN A 18 H. 45 : « Festival de Bordeaux », récital Zino Francescatti (Beethoven, Schumann, etc.).

DIMANCHE 4 JUIN A 20 H. 45 : « Les orgueilleux », film d'Yves Allégret.

DIMANCHE 4 JUIN A 22 H. 25 : « L'art et les hommes » : l'œuvre gravé de Jacques Villon.

LUNDI 5 JUIN A 21 H. 30 : « Télé-Ciné-Club » : l'œuvre cinématographique de Jean Vigo.

MARDI 6 JUIN A 20 H. 30 : « Les cinq dernières minutes ».

MERCREDI 7 JUIN A 22 H. 30 : « Ballades étranges ». Interview du réalisateur polonais Jan Lenica, qui présentera son film d'animation « Yanko le musicien ».

théâtre

LA VISITE DE LA VIEILLE DAME : excellente reprise, avec Valentine Tessier, de la pièce-parabole de Friedrich Durrenmatt. (*Ambigu, en* 11 *juin.*

LA TROISIÈME VEUVE : gentil boulevard. (*Daunou.*)

Pour ces deux pièces, voir la critique de Robert Kanters, page 42.

LES BONNES : la patronne, les bonnes et les ambiguïtés de la conscience de classe. Reprise de Jean Genet. (*Théâtre de France.*)

AMÉDÉE OU COMMENT S'EN DÉBARRASSER : deux vieux époux et le cadavre de leur bonheur. Reprise de Ionesco. (*Théâtre de France.*)

EN ATTENDANT GODOT : le premier succès de Samuel Beckett, lauréat du prix Formentor. (*Théâtre de France.*)

LE SQUARE : l'étrange dialogue de deux personnages très ordinaires dans un lieu très ordinaire. Reprise de Marguerite Duras. (*Mathurins, sauf dimanche et lundi.*)

MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE : un mélodrame de Victor Hugo tiré de l'oubli par la Compagnie dramatique de l'Est : un des spectacles les plus drôles à Paris. (*Ambigu, samedi* 3, *dimanche* 4 *et lundi* 5.)

LES VAGUES : la voix de Virginia Woolf en 1931, retrouvée grâce à Yves Gasc. (*Studio des Champs-Elysées, le dimanche à* 21 *h.*)

LA MOUETTE : de Tchékhov. Une grande réussite de l'esprit Pitoëff. (*Théâtre Moderne*).

ONCLE VANIA : un autre Tchékhov et une autre réussite de Pitoëff. (*Théâtre du Tertre.*)

IMPROMPTUS A LOISIR : de René de Obaldia. Quatre saynètes très amusantes, mi-branquignol, mi-Ionesco. Et deux interprètes qui, eux aussi, ne ressemblent à personne : Grégoire et Amédée. (*Poche-Montparnasse.*)

JACQUES OU LA SOUMISSION et LES CHAISES : deux reprises de Ionesco présentées par Antoine Bourseiller. (*Studio des Champs-Elysées.*)

L'ANNONCE FAITE A MARIE : la pièce la plus rabâchée de Claudel mais une grande tragédienne : Loleh Bellon. (*Théâtre de l'Œuvre.*)

LA NUIT DES ROIS : en hommage à Jacques Copeau, une ravissante comédie de Shakespeare dans laquelle Suzanne Flon mène le jeu. (*Théâtre des Ambassadeurs.*)

CHATEAU EN SUÈDE : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre, une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier.*)

expositions

CLASSIQUE

VUILLARD : une éblouissante « recherche du temps perdu », mais peinte à la main. (*Durand-Ruel,* 37, *av. de Friedland.* Voir page 46 la chronique de Jean-François Chabrun.)

HORTON : un impressionniste américain trop peu connu. (*Galerie du Palais-Bourbon,* 8, *rue de Bourgogne.*)

MANOLO : un sculpteur catalan dont l'esprit s'apparente à celui de Maillol. (*Louise Leiris,* 47, *rue de Monceau.*)

TAO-TSI ET PA-TA-CHAN-JEN : deux « princes de la peinture » chinoise du XVIIe siècle. (*Huguette Berès,* 25, *quai Voltaire.*)

WHISTLER : la « belle époque » de la peinture anglo-saxonne. (*Centre Culturel américain,* 3, *rue du Dragon.*)

DAUMIER : le génie de la liberté tel qu'il s'est exemplairement manifesté au siècle dernier. Sculptures, dessins et lithographies originales dont une tirée au sort pour un visiteur. (*Musée Cognacq-Jay,* 25, *bld des Capucines, jusqu'au* 11 *juin*).

MODERNE

ALLIO : cet excellent décorateur de théâtre, qui est aussi un très bon peintre non figuratif, a voulu prouver qu'on pouvait occuper totalement, sans monotonie, les murs d'une galerie. (*Lara Vincy,* 47, *rue de Seine.*)

PIQUOIS : première exposition d'un abstrait sensible et doué, quelquefois figuratif malgré lui. (*Haut-Pavé,* 3, *quai de Montebello.*)

WINTER : un prolongement original de l'œuvre de Klee et de celle de Kandinsky. (*Roque,* 15, *avenue de Messine.*)

MATHIEU : nouvelles calligraphies imaginaires du « champion du monde de la vitesse en peinture ». (*Rive Droite,* 23, *fbg Saint-Honoré.*)

CAVAILLÈS : peinture exemplaire de la réalité heureuse. Exposition organisée à l'occasion de la parution du livre de Jean Casson sur Cavaillès, dans la collection « Eloges ». (*Galerie Charpentier,* 1er *étage.*)

DANIELLE DILLEMANN : jeune graveuse qui ne recule ni devant les audaces techniques, ni devant l'expression abstraite. Expose avec Jacques Reverchon (19, *rue de Marignan.*)

GUIRAMAND : un ancien prix de Rome qui a choisi avec autorité des moyens d'expression plus vivants que ceux de l'enseignement officiel. (*Weil, av. Matignon.*)

PEVERELLI : le rêve et la composition géométrique associés dans une atmosphère surréaliste. (*Galerie du Dragon,* 19, *rue du Dragon.*)

CAMPIGLI : des personnages hiératiques posés dans une perspective chargée de mystère. (*Galerie de France,* 3, *fbg Saint-Honoré.*)

MARSHA GAYLE : la vie quotidienne à nouveau prise pour thème d'une peinture vigoureuse. (*M. Bernheim,* 35, *rue La-Boétie.*)

VILLON : de 1900 à nos jours, cent toiles parfaitement présentées du doyen des « grands patrons » de la peinture contemporaine. (*Charpentier,* 76, *fbg Saint-Honoré, jusqu'au* 15 *juin.*)

LA COUR D'INGRES
17 bis, quai Voltaire
LAM
Du 9 mai au 6 juin

DURAND-RUEL
37, avenue Friedland - ELY. 06-74
VUILLARD
De 10 à 18 h. Dim. matin exceptés

Simone BADINIER
15, rue Guénégaud - MED. 04-38
CELICE
GOUACHES

Galerie Dina VIERNY, 36, rue Jacob
Exposition FAHR - EL-NISSA - ZEID
PEINTURES
1954-1961

GALERIE LACLOCHE
BANC
8, place Vendôme

GALERIE JEANNE BUCHER
53, rue de Seine
STAHLY

AU PONT DES ARTS
GALERIE LUCIE WEILL
MAISONSEUL
6, rue Bonaparte
Du 24 mai au 10 juin

Galerie Louise LEIRIS
MANOLO
Sculptures - Gouaches - Dessins
Jusqu'au 17 juin

Galerie André MAURICE
WINSBERG
140, BOULEVARD HAUSSMANN

GALERIE EUROPE
22, rue de Seine (6e) - ODE. 66-75
WEICHBERGER
Jusqu'au 10 juin

Galerie CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Exposition CENT TABLEAUX
de Jacques VILLON
AU PREMIER ETAGE : Jules CAVAILLES

Charles ZALBER g. l.
GALERIE BELLECHASSE
246, boulevard Saint-Germain (7e)
SURVAGE
Jusqu'au 24 juin

ATELIER MATIGNON
33 ter, avenue Matignon - BAL. 40-00
JÉRÔME
Du 2 au 25 juin

GALERIE DE L'ANCIENNE-COMÉDIE
8, rue de l'Ancienne-Comédie - DAN. 17-00
MAREZ-DARLEY
Du 31 mai au 24 juin

GALERIE DE PARIS
14, PLACE FRANÇOIS-Ier (8e) - ELY. 82-20
LES AMIS de SAINT-TROPEZ
BONNARD - CAMOIN - COUSTURIER - CROSS - DE SEGONZAC
LEBASQUE - MANGUIN - MARQUET - PERSON - PICABIA - SIGNAC
VALTAT - VAN RYSSELBERGHE - VUILLARD...
Jusqu'au 10 juin

GALERIE BING
174, rue du Faubourg-Saint-Honoré
CARLISKY
Du 1er au 23 juin

« L'EXPRESS » : JUIN 61

En témoignage de reconnaissance à ceux de nos lecteurs qui, non abonnés jusqu'à présent, prendront un abonnement à « L'Express », ou, abonnés, prendront un nouvel abonnement d'un an pour un ami, nous sommes en mesure d'offrir — pendant le mois de juin — soit un volume dans la collection « Bibliothèque de la Pléiade », soit un volume dans la collection « Pictura » des livres d'Arts Pierre Tisné. (Envoi des catalogues sur demande.)

A chaque nouvel abonné de choisir celui qui l'intéresse le plus.

bulletin d'abonnement

(à renvoyer à « L'EXPRESS », 29, RUE DE MARIGNAN, PARIS)

M. ....

Adresse ....

désire souscrire un abonnement nouveau à « L'Express » au prix de :

— 5.000 francs (50 NF) un an (Tarif France)
— 6.000 francs (60 NF) un an (Tarif Etranger)
(Règlement par chèque bancaire, mandat, ou C.C.P. 73-78-19 Paris.)

Je désire d'autre part recevoir l'ouvrage suivant* :

☐ un volume de la Pléiade (indiquer le volume choisi) ....

☐ un volume de la Collection Pictura (indiquer le volume choisi)

Adresse de mon marchand de journaux habituel ....

(*) Marquer d'une croix la case du volume choisi.

ATTENTION : Nous vous demandons de bien vouloir nous indiquer le nom et l'adresse du marchand de journaux où, si vous n'êtes pas abonné, vous achetez habituellement « L'Express ».

SPORTS

Le prix d'une couronne

● Au-delà de la lutte passionnante entre le Racing et Monaco — qui se termine dimanche — le drame du football français.

(Doisneau.)

DANS LES TRIBUNES.
Pas toujours le dimanche.

La lutte impitoyable et spectaculaire que se livrent jusqu'à la ligne d'arrivée, le Racing Club de Paris et l'équipe de Monaco pour remporter le championnat de France 1961 masque la profonde misère et l'inquiétude du football français en cette fin de saison. Il existe des signes, pourtant, qui ne trompent pas. Tout récemment, l'équipe de Sedan avait été invitée à affronter le Real Madrid à Strasbourg, en un match amical de propagande. Or, Sedan, qui venait de gagner la Coupe de France, fut incapable de présenter plus de six joueurs valides contre les champions d'Espagne et dut déclarer forfait. Il fallut, faute d'une autre équipe française, faire appel à une formation brésilienne de second ordre qui passait par là. Quand les Alsaciens, d'ailleurs, apprirent quel serait l'adversaire du Real, la location monta en flèche. Le public préférait cette équipe étrangère à peu près inconnue au vainqueur français d'une des deux grandes compétitions nationales !

Les Français, pourtant, continuent d'aimer le football. Les affluences enregistrées à Paris lors des matches Racing-Monaco et Racing-Reims le prouvent. Non seulement cette foule était nombreuse, mais elle était véhémente et enflammée. Des incidents ont même éclaté entre spectateurs et joueurs monégasques, surexcités également. Quand l'enjeu est suffisant, et quand le jeu atteint à un certain niveau, le public français ressemble au public espagnol, allemand ou brésilien : il ne demande qu'à vibrer. Parfois trop.

C'est qu'il est devenu de plus en plus important d'être champion de son pays. L'acharnement de la lutte engagée par le Racing et par Monaco s'explique par les mêmes raisons qu'en Italie, en Espagne ou en Angleterre. La création en 1955 de la Coupe d'Europe — que se disputent les équipes ayant remporté le championnat national dans leur pays — et le rayonnement sans cesse croissant de cette compétition ont gonflé les championnats nationaux d'une sève nouvelle, si riche qu'on se demande s'ils ne vont pas éclater.

L'ombre du Real

L'exemple-type, auquel il faut toujours se référer, est celui de l'Espagne et du Real Madrid. Jusqu'à la création de la Coupe d'Europe, le Championnat d'Espagne, que s'attribuaient tour à tour le Real, Barcelone et Bilbao, était une affaire purement intérieure. Tout a changé brusquement lorsque la compétition internationale est venue coiffer la compétition nationale. Le Real Madrid est le premier club européen qui ait compris ce qu'il pouvait tirer de cette situation. Le titre national lui a servi à disputer la Coupe d'Europe et, en retour, la Coupe d'Europe lui a permis de mieux s'armer pour le championnat. En augmentant ses succès et son prestige, il augmentait aussi le prix des matches amicaux qu'il dispute à travers le monde. Et cet argent lui servait à renforcer son équipe. A partir du titre de champion d'Espagne et en passant par celui de champion d'Europe, le Real est devenu, de proche en proche, le club le plus riche et le plus puissant du monde.

L'ombre du Real se profile sur tous les terrains de football et empêche tous les dirigeants de dormir. Chaque club, à sa manière, tend à l'imiter. En France, c'est le Stade de Reims qui, avec des moyens très limités, est parvenu à se rapprocher le plus de son modèle. Avec des possibilités beaucoup plus étendues, cette saison, c'est le Racing qui a couru sa chance.

La dernière fois que le Racing a été champion de France, c'était en 1936. Il y a vingt-cinq ans. Pendant ce quart de siècle, le plus grand club sportif parisien et français (par le nombre de licenciés, par les installations, par la richesse) a plus ou moins végété en football. Jusqu'à ces récentes années, il a paru se résigner devant la suprématie d'équipes comme Lille, Nice ou Reims. Puis, voici trois ans, il a paru prendre conscience de ce qui s'offrait à lui. Il a entrepris d'abord un travail en profondeur, en s'attachant les services d'un entraîneur sérieux, Pierre Pibarot. Enfin, en ce début de saison, ses dirigeants ont consenti un effort financier de l'ordre de plusieurs dizaines de millions pour renforcer leur équipe.

Cet argent, quoi qu'il arrive, le Racing était sûr de ne pas le récupérer. Même pour un club comme le Racing, qui réunit 20.000 spectateurs en moyenne au Parc des Princes, il est impossible de gagner 50 millions par saison et d'éteindre la dette provoquée par l'acquisition de plusieurs joueurs de premier plan. C'est pourquoi il était capital pour le Racing d'être champion de France. Car alors tout devenait possible et le mouvement était amorcé :

Au goal average

1. Champion de France, le Racing aurait disputé pour la première fois la Coupe d'Europe. En supposant qu'il passe un tour ou deux, c'est un bénéfice direct de 15 à 25 millions qu'il pouvait escompter. En allant plus loin, il pouvait doubler ce chiffre.

2. Son gain indirect aurait été aussi important, car la « valeur marchande » du Racing aurait singulièrement augmenté. Les équipes françaises sans titre jouent encore des matches amicaux pour 500.000 anciens francs ou même moins. Reims exige deux ou trois millions, mais les trouve rarement. Le Real en est à 15 millions (plus les frais de voyage et de séjour) et les trouve. De même qu'un coureur cycliste tient à gagner le Tour de France surtout pour les contrats d'après le Tour que sa victoire entraîne, de même le prestige acquis par une équipe de football en compétition se monnaye en matches amicaux.

3. A Paris même, le succès du football pourrait s'enfler considérablement si le Racing s'élevait dans la hiérarchie européenne. Il suffirait, par exemple, d'agrandir le Parc des Princes, qui contient actuellement 40.000 spectateurs et qui pourrait assez facilement en accueillir 50.000, voire 80.000. Les plans existent. Leur réalisation ne pose pas de problèmes insurmontables. C'est tout le football français qui en recevrait un nouvel élan.

Mais le Racing ne sera sans doute pas champion, puisque, dimanche dernier, il n'a pas pu battre Reims et qu'avant la dernière journée il est dépassé au goal average par Monaco. Ce dernier club, pour enlever le titre, n'a plus qu'à triompher de Valenciennes qu'il reçoit. Match dramatique, puisqu'en même temps que Monaco jouera le titre, Valenciennes jouera sa place en première division.

Il est curieux de constater que le seul adversaire qui ait réussi à s'opposer aux desseins du Racing cette saison, soit celui qui lui ressemble le moins. L'A.S. Monaco d'ailleurs ne ressemble à personne. C'est un club à part, le seul qui ne soit pas hanté par les problèmes de recette qui sont le cauchemar du football français. C'est ce qui explique peut-être son succès.

Monaco n'est pas préoccupé par ses recettes pour la bonne raison qu'il n'en fait pas, ou presque pas. Quand elle joue sur son minuscule Stade Louis II, au bord de la Méditerranée, l'équipe monégasque attire à peine 2.000 ou 3.000 spectateurs. Pour vivre, le club monégasque compte donc exclusivement sur la subvention princière et sur le bon travail de ses dirigeants et de son entraîneur. Le prince Rainier pense qu'une grande équipe de football (qui lui coûte moins de 100 millions par an) est, pour le rayonnement de la principauté, un placement idéal. Il en sera encore bien plus convaincu la saison prochaine si, comme tout le laisse prévoir, c'est Monaco qui représente la France en Coupe d'Europe.

Des réformes

Cette « Marseillaise » qui saluera peut-être l'apparition de l'équipe de la Principauté sur tous les terrains d'Europe, elle prouve tout de même que quelque chose ne tourne pas très rond dans le football français. Et c'est vrai. Car le Racing n'est qu'une exception et Monaco une façade. Pour le reste, la situation est à ce point grave qu'on se demande si toute la conception du professionnalisme français ne doit pas être remise en cause.

52.680 spectateurs seulement ont assisté aux dix rencontres de première division du 21 mai. En division II, on cite un match, Alès-Forbach, qui s'est déroulé devant 134 spectateurs. La même équipe de Forbach, le 28 mai à Marseille (660.000 habitants), a attiré 580 personnes. Ces chiffres confirment une désaffection du public qui s'est manifestée toute la saison. La moyenne des spectateurs français est non seulement trois ou quatre fois plus basse que celle de pays comme l'Angleterre, l'Italie et l'Espagne, mais elle est encore inférieure à celle de la Belgique et de la Hollande. Or, le football français vit, en ce qui concerne les dépenses (salaires), sur un pied d'égalité avec les pays les plus favorisés. Ce qui crée un déficit qui doit être de l'ordre d'un demi-milliard d'anciens francs.

Pour essayer de ramener le public français au football, il est urgent d'améliorer la qualité des matches qu'on lui propose. Il est question de réduire de 20 à 18 le nombre des équipes de première division. Il est également question de permettre à nos clubs d'utiliser un joueur étranger supplémentaire. Ces réformes sont souhaitables et seront peut-être décidées dès la fin de la semaine prochaine à l'assemblée générale des clubs professionnels. Mais on peut se demander si elles vont au fond des choses et si elles suffiront à donner au football français le coup de fouet qui lui est nécessaire.

JEAN MEUNIER.

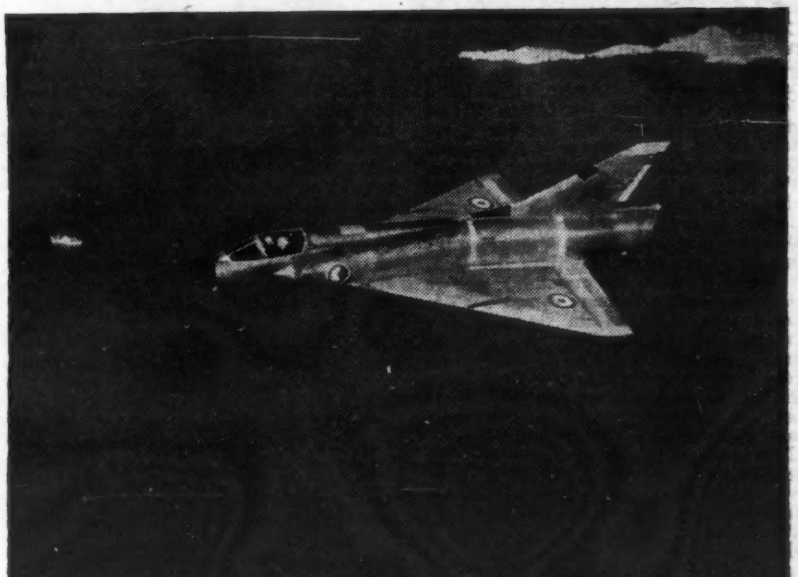
pour l'été...
holmès coupe
dans les tissus les plus
légers...
Shantung
Mohair
Alpaga
Dacron
Airway
Tergal
PUBLICIS
HOLMES
22, AV. VICTOR-HUGO
PARIS - PAS. 57-03

ÉLECTRONIQUE AÉRONAUTIQUE

DIRECTION COMMERCIALE
DIVISION INTERNATIONALE
79, Bd HAUSSMANN-PARIS 8
TELEPHONE . ANJOU 84-60

- RADARS AÉROPORTÉS
- RADARS DE CONTROLE DE LA CIRCULATION AÉRIENNE
- RADIO-ALTIMÈTRES TRANSISTORISÉS
- RADIOCOMPAS TRANSISTORISÉS
- RADIOBALISES TRANSISTORISÉES
- DISPOSITIF D'ATTERRISSAGE SANS VISIBILITÉ
- ÉQUIPEMENTS D'ENGINS
- RADIOCOMMUNICATIONS
- TUBES ÉLECTRONIQUES
- PIÈCES DÉTACHÉES

SALON DE L'AERONAUTIQUE - LE BOURGET
HALL 8 — STAND 88 ET TENTE 2



MIRAGE III

AVION D'INTERVENTION

Mach 2

en service dans l'Armée de l'Air Française

et

commandé par plusieurs Aéronautiques Etrangères

GÉNÉRALE AÉRONAUTIQUE MARCEL DASSAULT

AÉRONAUTIQUE

Le Salon des enfants

Au Bourget pour dix jours, le royaume des moins de vingt ans.

QUINZE couleurs nationales claquant dans le vent, cent avions polychromes disposés à portée de la main sur l'herbe déjà jaunie, silhouettes élancées des fusées multicolores, aluminium du palais et des halls d'exposition, maquettes, tableaux animés et jeux de foire des stands, tentes de réception des exposants alignées en double file, comme sur une plage, le long de l'héliport, évolutions acrobatiques au-dessus des pistes, haut-parleurs, vrombissement, mugissement, tout cela a un air de gigantesque fête foraine. Le Salon du Bourget, c'est d'abord, pendant dix jours, le domaine de la jeunesse.

Ecoliers et adolescents se ruent à l'assaut de ces 120.000 mètres carrés où sont concentrés les principaux instruments de la conquête aéro-spatiale fourbis dans le monde entier. Armés de grands sacs de papier, ils viennent faire ici une prodigieuse provision d'images. Ils commencent par rafler brochures et prospectus aux quelque 300 stands des pavillons couverts, qui iront enrichir leurs collections ou permettre de fructueux échanges. Ils ne s'attardent, en bouchons serrés, que devant les simulacres : réacteurs transparents où tournent lentement des engrenages argentés, bassin artificiel où un authentique marin en uniforme organise un combat aéro-naval, exercices de tir d'engins sur des cibles filmées, jeux de glace des systèmes vidéo, etc. Puis ils vont vérifier la consistance et la réalité de ce que la lecture de leurs illustrés ou le cinéma leur a suggéré, en allant toucher du doigt les missiles de l'exposition aérospatiale, à laquelle les Américains ont également consacré une tente-dôme pacifique, du style Palais des Sports — où l'on peut caresser la capsule Mercury du commandant Shepard — et en allant visiter les appareils de l'exposition statique.

Semer des idées

Aucune nouveauté ne paraît les surprendre. Ils sont au courant de tout, même si, pour la plupart d'entre eux, ils n'ont jamais volé. Tel ce jeune normalien d'Aubervilliers, passionné d'aviation, mais qui n'a pas de quoi prendre le baptême de l'air. Il cherchait à approcher les tentes de réception où l'on exhibait les vedettes : à défaut d'un Alain Shepard en chair et en os et d'un Youri Gagarine décommandé au dernier moment, les trois membres de l'équipage du B.58 « Hustler », en combinaison de vol rouge-orangé, qui viennent de traverser l'Atlantique en dix fois moins de temps que Lindbergh voici tout juste 34 ans ; les trois mousquetaires de la patrouille acrobatique de Saint-Yan ; le crâne rasé et la combinaison bleue d'André Turcat, polytechnicien et pilote d'essai, recordman de vitesse en circuit fermé sur 100 km., qui expliquait, à sa descente du « Griffon », l'avantage du stato-turbo-réacteur :

— *Vous connaissez le deuxième principe de Carnot ?*

La puissance et la gloire, tel pourrait être le titre du spectacle qui attire un public de 600.000 personnes au 24e Salon de l'Aéronautique : le spectacle d'une industrie qui n'existait pas au siècle dernier et qui, à son 24e rendez-vous international depuis cinquante ans, donne à l'humanité de nouvelles frontières. S'il a fallu des millénaires à la nature pour passer du ptérodactyle à l'aigle des montagnes, cette évolution, de l'aéroplane de Blériot à l'avion-fusée X-15, l'homme n'aura mis qu'un demi-siècle à la copier, et il y a dans cette mutation de quoi ébahir les foules. Ni le Salon de l'Auto, ni celui des Arts Ménagers, trop pénétrés du souci de bonheur quotidien et de rentabilité immédiate, ne peuvent procurer ce sentiment de transformation de la vie.

Pour les nations et les firmes participantes, la manifestation du Bourget revêt aussi un autre sens que celles du Grand-Palais ou du Rond-Point de la Défense. C'est d'abord un affrontement de prestige. Mais dans la compétition, chacun choisit son terrain : l'U.R.S.S. oppose ses avions de transport géants aux avions de combat supersoniques des Américains, tandis que les Français cherchent à s'imposer sur le marché des petit et moyen-courriers. Il ne s'agit pas de récolter des commandes de livraison, mais de semer des idées qui orienteront les choix et les options des constructeurs et des utilisateurs. L'ensemencement a lieu tous les deux ans : les contacts qui résultent de cette confrontation internationale n'ouvrent la porte aux échanges commerciaux que dans les deux ou trois années à venir.

(A.F.P.)

AU SALON DU BOURGET.
Une reine invisible.

Sur des terrains de football

Le volume des affaires qui y sont engagées est à l'échelle de véritables « plans » nationaux. Il suffit de jeter un coup d'œil sur cette vitrine qu'est le Salon du Bourget pour comprendre par exemple l'importance de l'industrie aéronautique dans une économie comme la nôtre : 2 millions de mètres carrés d'usines, 83.000 travailleurs, 2,2 milliards de nouveaux francs de chiffre d'affaires. Aussi cette foire aux idées, aux techniques, est-elle en fin de compte moins placée sous le signe de la concurrence que sous celui de la coopération, de groupe à groupe et même de pays à pays : Max Holste s'unit à Nord-Aviation pour réaliser

AVIONS
Louis Breguet
24, rue Georges-Bizet - PARIS (16e)

le « Super-Broussard », appareil de transport tout terrain, d'exploitation économique ; Sud-Aviation et Dassault étudient en commun la « Super-Caravelle » de 1967 ; le quadriplace biréacteur « Potez-Heinkel » est le fruit d'un mariage franco-allemand ; la « Caravelle Santa-Maria » nous revient des Etats-Unis équipée par la General Electric de réacteurs à double flux qui lui permettent d'améliorer ses performances d'envol, d'atterrissage et de silence...

De cette confrontation se dégagent enfin les grandes tendances de la construction aéronautique de demain ; les avions de combat actuels préfigurent les transports supersoniques des dernières années 60. Le « Breguet 941 », autobus aérien à essor et à atterrissage courts par soufflage de la voilure et freinage par hélices à pas différents, capable d'enlever 7 tonnes sur 40 mètres, l'avion-cargo « Lockheed C.130 », de 69 tonnes, qui se pose sur 150 mètres, le « Dornier », dont on peut admirer la danse sur place, montrent que l'aviation cherche à s'affranchir des pistes longues et à se contenter de terrains de football. Avec le prototype expérimental anglais « Short SC1 » et la maquette française du « Spirale III » à aile haute, s'ouvre, même l'ère du décollage vertical. Si l'on assiste d'autre part à une floraison « d'avions d'affaires », dont 17 types figurent à l'exposition statique, ce qui domine ce 24e Salon, c'est la miniaturisation des instruments à mesure que l'aéronautique devient aérospatiale. A la fête du Bourget, la reine invisible s'appelle l'électronique — une science qui a l'âge des visiteurs les plus assidus du Salon.

JACQUES DEROGY.

ESPACE

L'Amérique dans la Lune

Un homme dans la Lune avant 1970 ? Quelles sont les chances des Etats-Unis d'atteindre l'objectif que vient de désigner le président Kennedy ?

C'EST à une véritable mobilisation scientifique et technique que le président Kennedy vient de convier les Américains en fixant comme objectif l'alunissage d'un Américain avant 10 ans, et en annonçant que les recherches seraient poursuivies parallèlement sur les fusées à carburant liquide et solide, et sur les fusées à propulsion atomique qui permettront un jour de voyager jusqu'aux confins du système solaire.

Quelles chances les Américains ont-ils d'atteindre l'objectif fixé ainsi à la face du monde ? Pour qu'ils réussissent à envoyer un homme sur la Lune avant 1970, il faut que se déroulent sans incident les étapes d'un plan déjà établi et qui doit se développer dans plusieurs directions.

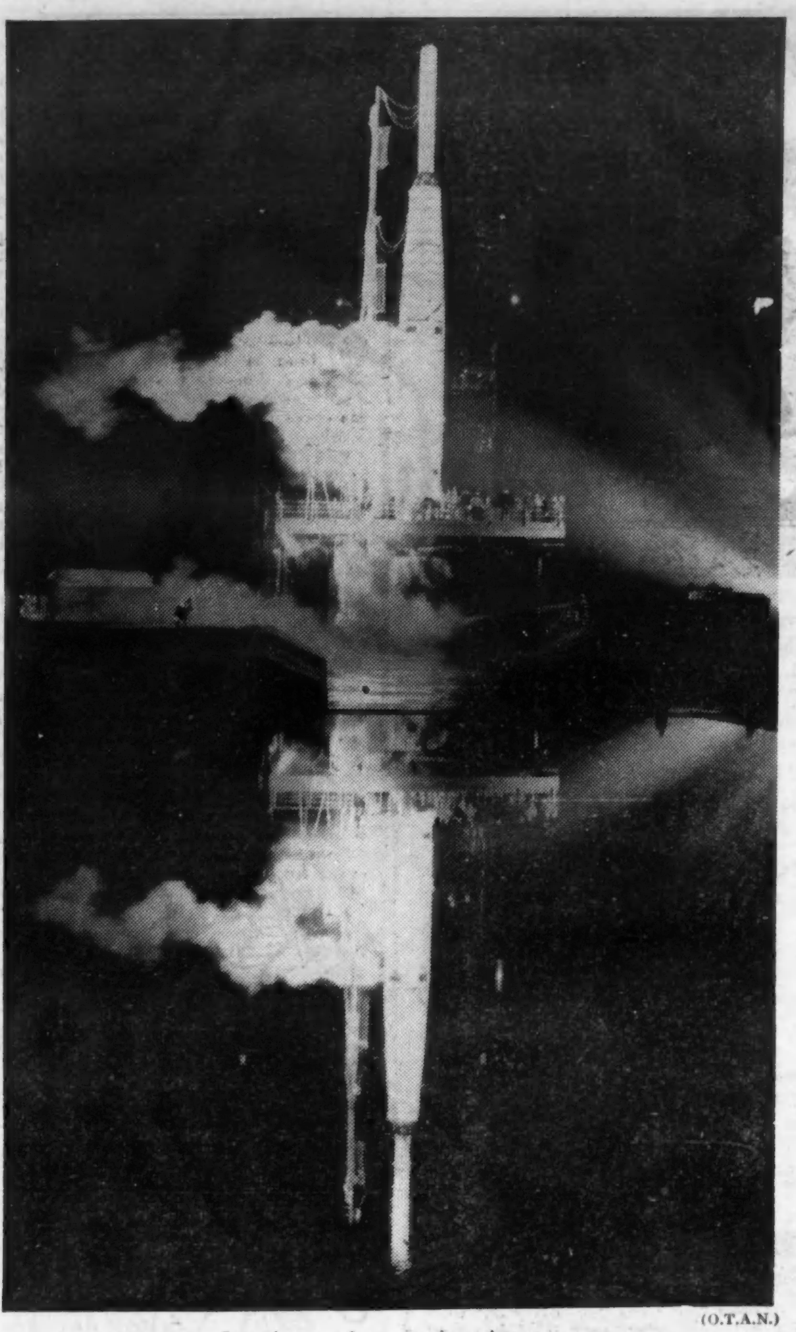
La première est la mise au point de fusées géantes. Avec les meilleurs carburants chimiques, il faudrait en effet, pour envoyer sur la Lune et en faire revenir une cabine habitée de quelques tonnes, un engin de plusieurs milliers de tonnes. Le programme américain prévoit trois étapes :

- Perfectionnement des techniques de lancement et de guidage avec les fusées Atlas-Agena, Titan et Atlas-Centaure ;
- En 1964, mise en service de la fusée Saturne (580 tonnes) qui pourra satelliser 9 tonnes avec le modèle C-1, puis 20 tonnes dans la version C-2 ;
- Ultérieurement, mise au point de la fusée Nova-B, haute de 85 mètres, pesant 2.000 tonnes et capable de satelliser 120 tonnes. Cet engin permettrait le grand voyage jusqu'à la Lune et les Américains espèrent pouvoir en lancer trois avant 1970.

Trois stations

Le second problème à résoudre sera celui du guidage du vaisseau cosmique dans l'espace. Si les fusées habitées peuvent facilement manœuvrer dans le vide (à l'aide de fusées auxiliaires ou de simples moteurs à gaz comprimé), il leur est très difficile de s'orienter elles-mêmes. Pour faire le point et déterminer la trajectoire, de puissantes machines sont nécessaires et il est beaucoup plus facile de faire effectuer les calculs par des stations au sol, les ordres étant ensuite transmis par radio à l'équipage de l'engin.

Cela suppose la mise en place sur toute la Terre d'un réseau de balisage un peu comparable à celui qui, sur quelques dizaines de kilomètres seulement, permet l'atterrissage sans visibilité des avions de ligne. Pour le départ, le problème est relativement facile à résoudre car il suffit de disposer des stations de guidage dans le prolongement du « cosmodrome ». Mais à grande distance de la Terre, la liaison est beaucoup plus difficile à assurer, ne serait-ce qu'en raison de la rotation de notre planète sur elle-même. Au retour, la difficulté sera plus grande encore puisqu'il n'y aura sur la Lune aucun réseau de guidage. Des automatismes extraordinaires devront avoir été prévus, le cerveau restant de toute manière sur la Terre.



(O.T.A.N.)

LE DÉPART D'UNE FUSÉE « ATLAS ».
Le cerveau restera sur la Terre.

Le programme américain prévoit la mise en place d'un réseau dont les trois stations de base seront situées à Goldstone (Californie), à Woomera (Australie) et à Johannesburg (Afrique du Sud). Elles seront dotées de radio-télescopes de grande sensibilité et leur disposition géographique sera telle que tout point de l'espace pourra être visé à tout moment par l'une d'entre elles.

La fusée atomique

Enfin, l'envoi d'un homme sur la Lune suppose un long travail préalable de « reconnaissance » du terrain. Il sera effectué par des engins automatiques et le programme américain prévoit les étapes suivantes :

— Installation d'un satellite d'observation autour de la Lune. L'expérience a déjà été tentée deux fois sans succès en 1960. Les nouvelles fusées devraient permettre de la renouveler avec de meilleures chances dans les mois qui viennent.

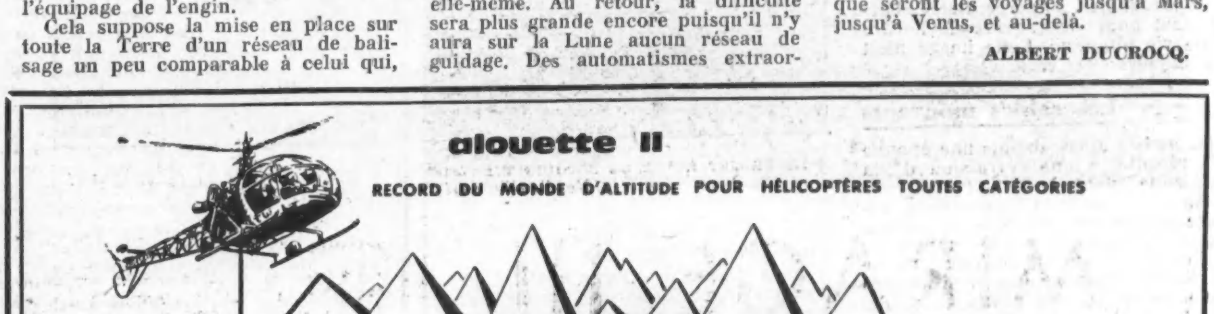
— Dépôt d'instruments sur la Lune, avec les projets Ranger (prévu pour la fin de 1961) et Surveyer. Les appareils effectueront un certain nombre de mesures. Ils seraient même capables de prélever des échantillons du sol lunaire, de les analyser automatiquement et de retransmettre les résultats par radio.

— Exploration du sol lunaire par des véhicules automatiques. C'est le projet Prospector, prévu pour 1964, et qui retransmettra par télévision des images du paysage lunaire.

Sur le plan de la médecine spatiale, d'autres expériences consisteront à faire effectuer à l'homme des « promenades » de plus en plus longues dans le cosmos. Avec leur fusée Saturne, les Américains pensent pouvoir réaliser en 1965 leur projet Apollo, qui prévoit l'envoi de trois hommes sur une orbite allongée passant derrière la Lune.

Les Russes, pendant ce temps, ne resteront pas inactifs et le président Kennedy le sait bien. Il a reconnu lui-même qu'ils avaient une « avance considérable » et « qu'ils l'exploiteraient encore pendant quelques années ». Mais il espère les battre sur la Lune. Peut-être les Américains voient-ils même plus loin. Après la Lune, en effet, le problème de l'envoi d'un homme jusqu'à Mars se posera rapidement. L'événement devrait logiquement se situer entre 1970 et 1980 mais il ne sera possible qu'avec la propulsion atomique. Or le président Kennedy a déjà demandé 23 millions de dollars supplémentaires (11,5 milliards d'anciens francs) pour accélérer la mise au point de la fusée atomique Rower. Cela prouve que les Américains, qui se sont laissé distancer pour n'avoir pas su prévoir l'importance qu'allait prendre l'astronautique, sont décidés à ne plus commettre la même erreur : ils préparent dès maintenant les étapes décisives que seront les voyages jusqu'à Mars, jusqu'à Venus, et au-delà.

ALBERT DUCROCQ.



SCIENCES

Le sauvetage de la Caspienne

Pour empêcher que la région de la Caspienne ne devienne un nouveau S a h a r a, les Russes vont détourner deux fleuves de l'Arctique.

D'APRES les renseignements publiés dans les revues spécialisées, les Russes s'apprêteraient à détourner vers la Caspienne deux des fleuves qui se jettent dans l'océan Arctique : la Petchora et la Vytchegda.

« Le simple citoyen soviétique modifie le cours des fleuves », annonce fièrement un chant patriotique. C'est que les Russes attachent une importance particulière à cette manifestation de leur domination sur le paysage. Dans cet énorme pays où les plaines prédominent, la puissance des grands fleuves semble l'expression même des forces de la nature que doit domestiquer le progrès humain.

Quoi qu'en dise la chanson, dominer les eaux, changer le cours des rivières, est resté longtemps une tâche au-dessus de ce que la technique pouvait réaliser d'une façon rentable. Le simple percement du canal joignant la Volga au Don a donné du fil à retordre aux bâtisseurs.

Mais avec les années, les moyens d'action se perfectionnent, et cette tâche titanesque est en passe de devenir possible. Sans parler de l'utilisation de l'énergie atomique pour les grands terrassements qu'exige une telle entreprise, et en se limitant aux moyens « classiques », les Russes entreprennent de faire rebrousse- chemin à deux fleuves dont les eaux se déversent « inutilement » dans le grand océan polaire.

Pourquoi ce projet ? Les raisons ne sont pas seulement de prestige. Il s'agit d'annuler les effets d'un phénomène naturel qui se passe sous nos yeux, et dont l'aboutissement logique aurait été la perte, difficilement chiffrable, d'énormes étendues de terres fertiles, et de graves perturbations dans le climat de régions plus vastes que l'Europe.

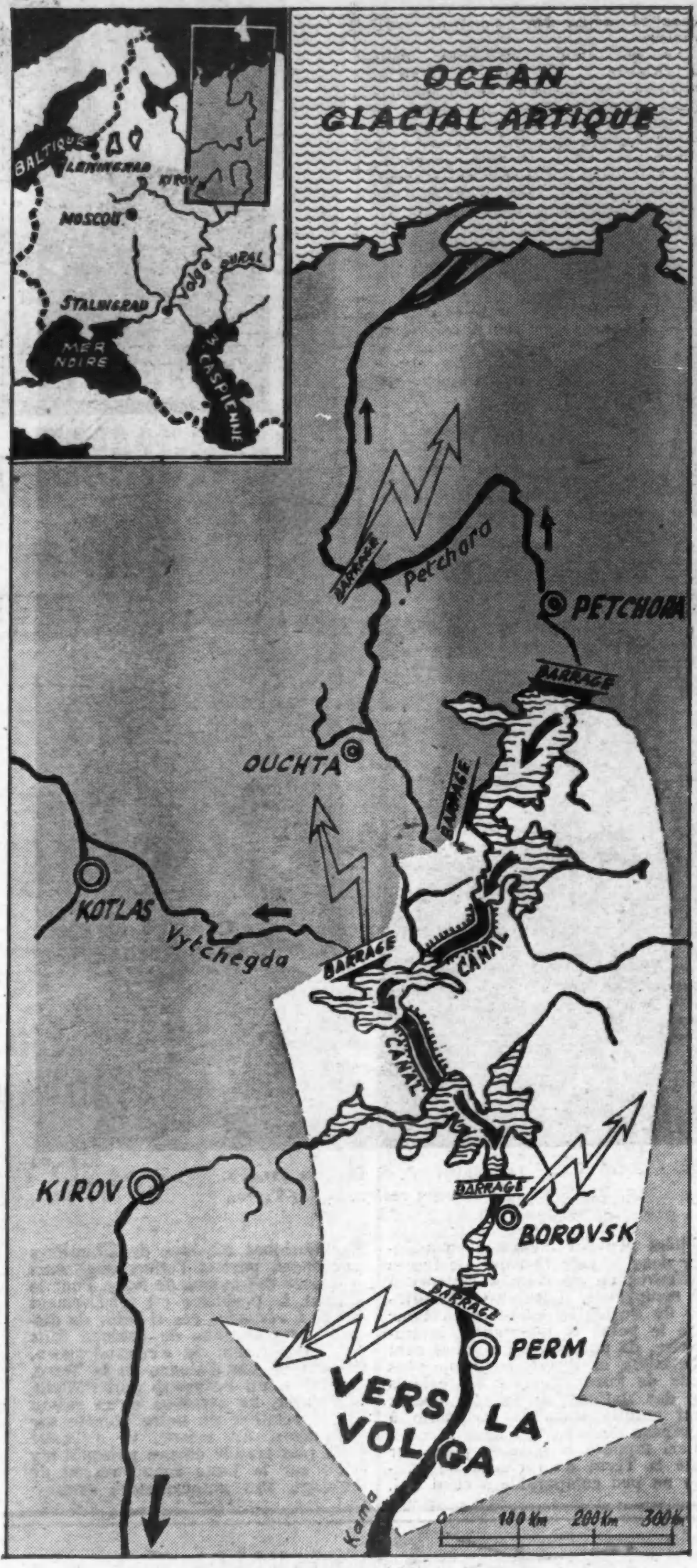
La mer Caspienne, puissant réservoir d'eau enfoui au cœur de l'Asie, est une source de richesse et d'équilibre climatique sans lequel disparaîtraient la plupart des ressources de la région. Or, cette mer est gravement « malade », et condamnée à disparaître à très brève échéance.

Si chacun de nous a appris à l'école que le contour des continents et des mers n'était pas immuable, l'idée générale qu'on se fait de ces modifications donne l'impression de variations très lentes, imperceptibles généralement pour des durées de l'ordre d'une vie humaine. Cette image n'est pas toujours exacte.

Les sables mouvants

On assiste ainsi, depuis une époque très récente, à une régression de la Caspienne, dont le déficit s'aggrave d'année en année. L'évaporation, intense surtout sur les côtes orientales, n'est plus compensée par l'apport de la Volga, de l'Oural, du Terek ou de la Koura. Est-ce une modification lente du climat qui provoque ce déficit ? Les grands barrages de la Volga, qui freinent le flot du fleuve, y jouent-ils un rôle important ? Quoi qu'il en soit, le niveau de la mer baisse. Ces trentes dernières années, il a diminué de deux mètres trente ! La superficie de la Caspienne a reculé, mettant à nu une surface égale à celle de la Belgique. Les écoliers d'aujourd'hui ne tracent pas le même contour que leurs pères. Et si le phénomène se stabilise, d'ici à une cinquantaine d'années les sables mouvants auront englouti le pays fertile.

On conçoit que l'homme tente de s'opposer à ce phénomène comparable à celui qui assécha le Sahara à une époque relativement proche de nous. C'est pour compenser les pertes de la Caspienne que les Russes s'efforcent de faire aboutir à la Volga, par l'intermédiaire de son affluent la Kama, les eaux des deux fleuves polaires. Leur apport, qui n'est qu'une goutte d'eau dans ce que reçoit l'océan Arctique, peut sauver la Caspienne.



LE PROJET RUSSE DE DÉTOURNEMENT DE LA PETCHORA ET DE LA VYTCHEGDA.
Neuf mille maisons à évacuer.

On a décidé de barrer la Petchora par une digue haute de 80 mètres et longue de douze kilomètres. Un réseau de barrages auxiliaires situés sur les affluents du fleuve aidera à retenir derrière cet obstacle une masse d'eau imposante. Quand son niveau aura monté suffisamment, le flot cherchera une issue en direction du sud. De cette façon, l'eau de la Petchora, aidée par un large canal de 62 kilomètres de longueur, se joindra à celle de la Vytchegda. Cette dernière sera barrée également par un ouvrage haut de 34 mètres. Un deuxième lac artificiel sera créé en amont de ce mur. Les eaux mêlées des deux rivières seront dirigées vers le sud — à contre-sens de leur écoulement normal — grâce à l'élévation du plan d'eau et à un canal auxiliaire, long de près de cent kilomètres. Elles rejoindront la Kama, qui transmettra cet appoint d'eau froide à la Volga et à la Caspienne. La Kama elle-même sera barrée près de la ville de Borovsk par une digue destinée à régulariser l'écoulement des eaux, et qui permettra également d'installer une puissante centrale électrique de 700.000 kW.

L'ensemble des lacs artificiels ainsi créés contiendra 236 kilomètres cubes d'eau et pourra en céder ultérieurement à la Volga 40 par an. Ces 40 kilomètres cubes représentent 17 % de ce que la Volga apporte annuellement à la Caspienne. Le calcul montre que ce complément suffira pour arrêter la baisse du niveau de la mer, et pourra même le remonter à une valeur plus favorable.

Des machines géantes

Les problèmes humains liés à cette Atlantide artificielle ne sont pas insurmontables : la région visée est très boisée et fort peu peuplée. Les routes, les ouvrages d'art sont rares. Les habitants des quelque 9.000 maisons qui se trouveront sous l'eau seront évacués.

En revanche, le projet soulève des problèmes techniques considérables. Il sera nécessaire de déplacer environ 700 millions de mètres cubes de terre et de couler 1,3 million de mètres cubes de béton. De plus, une énorme étendue devra être déboisée avant l'arrivée des eaux.

Si ces travaux étaient menés avec les machines actuellement en usage, l'ensemble demanderait quelques dizaines d'années et coûterait fort cher. La réalisation d'un tel projet en six ou sept ans — comme il est prévu — exige la mise au point de tout un parc d'outils géants, à la mesure de la tâche affrontée. Pour certaines excavatrices, l'échelle de construction sera simplement multipliée par 4 ou par 6 ; mais, pour d'autres, c'est le principe même qui sera révisé. Une suceuse géante, par exemple, pourra arracher et transporter à l'heure, sous forme de pulpe aqueuse, 3.000 mètres cubes de terre, au lieu des 100 mètres cubes dont se contentent les dispositifs actuels. D'une façon générale, tous les stades de la construction des ouvrages de ce type seront passés en revue, avec, pour but, une augmentation de l'efficacité et du rendement de chaque opération.

Sous l'eau

Un problème particulier est celui de la forêt qu'il faut abattre avant la mise sous l'eau. D'une part, ce bois représente une grande richesse qu'il serait regrettable d'immerger sans profit ; d'autre part, les troncs morts qui reviendraient à la surface seraient entraînés par les courants et les vents, et risqueraient de provoquer des dommages graves aux digues et aux écluses. Or, la quantité d'arbres à couper rapidement sort tout à fait de l'ordinaire, et si le travail devait être fait avant l'inondation, il faudrait reporter celle-ci inutilement bien au-delà des délais nécessités par la construction des barrages. Pour cette raison, le projet prévoit la construction d'énormes usines flottantes, capables de couper les arbres sous l'eau. Des guides pouvant atteindre des profondeurs de sept mètres se déplaceront au fond à la partie antérieure du navire, dirigeant des chaînes munies de dents qui couperont l'arbre à la base. Les troncs abattus seront automatiquement transformés en bois de construction. Les branches, l'écorce et les déchets de coupe seront transformés en pulpe qui alimentera la centrale thermique fournissant l'énergie électrique à l'ensemble. Ce monstre flottant, entièrement autonome, pourra déboiser en un seul passage une allée large de vingt mètres. Chaque usine flottante aura un abattage de l'ordre de 250.000 à 300.000 mètres cubes de bois par an.

L'utilisation de ces dispositifs permettra de déboiser le territoire des futurs lacs en cinq ans à peine — soit exactement la période prévue pour le remplissage de ces réservoirs, une fois achevés les travaux préliminaires. Au fur et à mesure que progressera l'immersion, les bateaux se déplaceront vers les nouveaux lieux de coupe.

Ce projet illustre bien le cycle qui préside au progrès technique. L'amélioration constante des moyens d'action dont l'homme dispose dans son duel avec la nature permet d'envisager des réalisations hier impensables. Mais la mise en application de ces projets exige de nouveaux progrès, les techniques d'aujourd'hui étant toujours un peu en retard sur les tâches de demain. Ce perpétuel dépassement, mené sur le large front de tous les domaines technologiques, explique l'accélération constante du progrès scientifique et justifie les vues toujours plus ambitieuses des savants. Dans le cas qui nous intéresse, la technologie moderne — et il s'agit là de la technologie mondiale, dont les réalisations russes ne constituent qu'un cas particulier — permet réellement d'envisager une modification artificielle du visage de notre Terre. Nous entrons dans une époque où l'homme pourra justement se prétendre le maître du globe, pouvant le quitter ou le modeler à sa guise.

JACQUES BURMAND.

Lorenzo

EXCLUSIVITÉS MASCULINES

43, rue de Rennes - LIT. 84-20

HOMMES

« Comme toi-même » par Denis de Rougemont

Un nouvel essai de l'auteur de « L'Amour et l'Occident » qui, cette fois, conclut : peut-être n'y a-t-il pas d'amour.

POUR expliquer l'amour et les carences du sentiment amoureux, Denis de Rougement propose de remplacer la psychanalyse par la mythanalyse. Que faut-il en penser ?

Rien de moins spontané, rien de moins original que l'amour. Les grands mythes qui influencent nos manières de penser commandent aussi nos façons d'aimer. L'homme, en apparence le plus libre dans son choix érotique, réincarne, qu'il le sache ou non, Tristan ou Don Juan, Abélard ou Hamlet. C'est du moins ce que pense Denis de Rougemont. « L'Amour et l'Occident » (1), dont on a pu discuter les thèses, mais qui reste d'une lecture extrêmement suggestive, étudiait la filiation du mythe de Tristan dans les littératures et les conduites de l'homme occidental moderne. Aujourd'hui, cette quête se poursuit dans un nouveau livre, « Comme toi-même » (2), aux perspectives très larges, et qui force l'attention par la quantité même des objections qu'il soulève.

Ce qui était remarquable dans « L'Amour et l'Occident », c'était la maîtrise avec laquelle l'auteur démasquait, sous l'aventure mythique de Tristan, un certain comportement psychologique bien réel. Il faisait voir comment Tristan, en plus des obstacles extérieurs qui le séparent d'Yseut, s'ingénie à en créer d'autres lui-même. Tristan pourrait, s'il le voulait vraiment, soustraire Yseut au roi Marc et s'enfuir avec elle ; il pourrait au moins, quand il est seul avec elle dans la forêt, ne pas poser entre eux son épée, symbole de la chasteté et de la distance. Mais, justement, Tristan ne veut pas se rendre Yseut plus accessible, car ce qu'il aime, c'est moins une femme que le fait même d'aimer, l'absolu de l'amour, qui trouve sa fin et son épanouissement dans la mort, non dans la satisfaction. Tristan n'aime pas Yseut. L'amour-passion n'est pas l'amour. Le mythe de Tristan est l'expression poétique de l'incapacité d'aimer l'autre dans son altérité et son autonomie. Voilà des assertions qui étaient excellentes et plaçaient Denis de Rougemont au premier rang de ceux qui nous aident à comprendre ce que nous sommes.

(Viollet)

DON JUAN.
La peur d'être face à face.

L'infirmité humaine

« Comme toi-même », dois-je le dire ? ne trahit pas une hardiesse de pensée aussi vive. Renversant sa démarche, l'auteur n'explique plus le mythe par la réalité, mais certains cas puisés dans la littérature et la vie modernes par le mythe. Dans « L'homme sans qualités », « Lolita » et « Le docteur Jivago », il a cru trouver trois nouvelles incarnations de cet amour tristanien, qui se nourrit d'obstacles et triomphe dans son propre anéantissement. Les commentaires sont fort ingénieux et, de toute fa-

→

(1) Plon, 1939. Réédité en 1956.
(2) Albin Michel, 288 p., 9 NF.

José-Luis de VILALLONGA
L'HOMME DE PLAISIR
par l'auteur de
L'HOMME DE SANG
ED. DU SEUIL ROMANS

PREUVES
publie dans son n° de Juin
RAYMOND ARON
APRÈS LE COUP D'ÉTAT AVANT LA NÉGOCIATION
5 études sur
L'AMÉRIQUE LATINE
par V. R. HAYA DE LA TORRE - FRANÇOIS BONDY - FRITZ RENÉ ALLEMANN - GEORGES FRIEDMANN - JORGE LUIS BORGES
des chroniques de : EMMANUEL BERL - BERNARD PINGAUD - JEAN GRENIER - JEAN BLOCH-MICHEL - JEAN DUVIGNAUD - IGNAZIO SILONE - ANDRÉ CASANOVA
le N° 3 NF
ABONNEMENTS France et Communauté 1 an 28 NF 6 mois 15 NF
Étranger 1 an 32 NF 6 mois 17 NF
Spécimen gratuit sur demande
PREUVES 18, av. de l'Opéra - PARIS 1er

JEAN-PAUL SERBET
polit-isolator
1 vol. 15 NF
Emprisonné sous Staline, libéré sous Khrouchtchev, un Français raconte ses dix ans de captivité.
ROBERT LAFFONT

→ çon, aiguisent l'esprit. Mais si, dans le cas de Musil, il semble vrai, en effet, que le désir amoureux d'Ulrich se soit porté sur sa sœur Agathe *en raison* du tabou sexuel qui transforme ce désir en course vers la mort (l'inceste, remarque très finement Rougemont, est resté un des rares supports de l'instinct masochiste, depuis que l'adultère, permis à tous et affadi, conduit au divorce ou s'épuise en liaisons banales), si encore, pour « Lolita », on peut accorder que Humbert aime les nymphettes *parce que* cet amour se situe en marge du possible (mais est-ce absolument sûr ?), l'interprétation de « Jivago » n'est guère convaincante.

Je ne pense pas du tout que le docteur aime Lara, comme la princesse de Clèves aime le duc de Nemours, *à cause* des obstacles qui se dressent entre eux, mais *malgré* les péripéties de la Révolution. Le roman d'amour de Jivago et de Lara est entravé, non motivé, par des absences que, loin de provoquer, ils déplorent ; et ce qu'il y a de plus émouvant dans le roman de Pasternak, c'est justement l'effort de deux êtres pour former un couple en dépit des circonstances hostiles. Tristan, même présent à Yseut physiquement, en est idéalement distant. Jivago, séparé de Lara par la guerre, lui reste uni dans le cœur.

Plus loin, Rougemont étudie en Kierkegaard, Nietzsche et Gide les témoins et les prophètes de la faillite du mariage. Nous touchons ici à l'idée centrale de « Comme toi-même ». Le mariage, pour l'auteur, est l'incarnation typique de l'amour véritable, entendu comme rapport bilatéral, échange complet de l'un avec l'autre, fusion de l'Ecos et de l'Agapè, du désir et de la tendresse, éminente affirmation de la beauté et de la grandeur du possible. Or, constate Rougemont, pareil amour se rencontre très rarement, les littératures occidentales ne l'expriment jamais. L'infirmité humaine est telle que la peur d'être face à face, dans une relation qui les concerne eux seuls, pousse les partenaires à susciter des obstacles pour se prouver, en les surmontant, qu'ils s'aiment.

La « mythanalyse »

Un autre essayiste remarquable (3) a montré récemment que chez Stendhal, Dostoïevsky et Proust, le choix de l'être aimé est déterminé, non point par une décision autonome du sujet, mais par un tiers, par un rival, réel ou supposé, à qui il faut disputer l'être aimé, et qui confère à celui-ci un prestige sans lequel on ne l'aimerait pas.

C'est une des grandes découvertes de notre époque, après la chute des illusions romantiques, que d'avoir mis au jour cet vérité : il n'y a pas — ou il n'y a presque jamais — une relation d'amour entre deux êtres parce que deux êtres ne sont presque jamais capables d'une relation à deux. Ou bien, dit Rougemont, la recherche de la nouveauté, le culte de la sensation, la fuite qui esquive l'épreuve de la durée, désagrègent le couple (c'est le cas le plus banal, transposé dans le mythe de Don Juan). Ou bien la fidélité subsiste, mais elle exige la rupture des fiancés (Kierkegaard et Régine) ou le mariage blanc (André et Madeleine Gide) ou quelque autre forme du culte tristanien de l'impossible (par exemple, l'adoration idolâtrique, mais toujours à distance, de certains poètes pour leur inspiratrice) comme l'a si bien montré Etienne Gilson dans « L'Ecole des muses ».

En débusquant les mythes, qui, sous le nom d'amour, exaltent les distorsions de l'amour, Rougemont nous invite donc à réfléchir sur la nature de celui-ci. Salutaire et féconde réflexion. D'où vient, pourtant, que cette « mythanalyse », sauf dans le cas de Gide (nous verrons pourquoi), ne nous satisfasse qu'à moitié ? C'est que le problème n'est plus, aujourd'hui, de dénoncer l'intrusion du mythe dans telle ou telle vie ni d'indiquer comment, sous l'abri du mythe, tel ou tel a fui l'épreuve de l'amour ; mais bien d'expliquer pourquoi tel ou tel a été incapable d'instaurer une relation vraie, créatrice et durable avec la femme qu'il aimait. Le mythe n'est pas la cause de l'échec, il n'en est que la rationalisation et l'excuse.

André et Madeleine

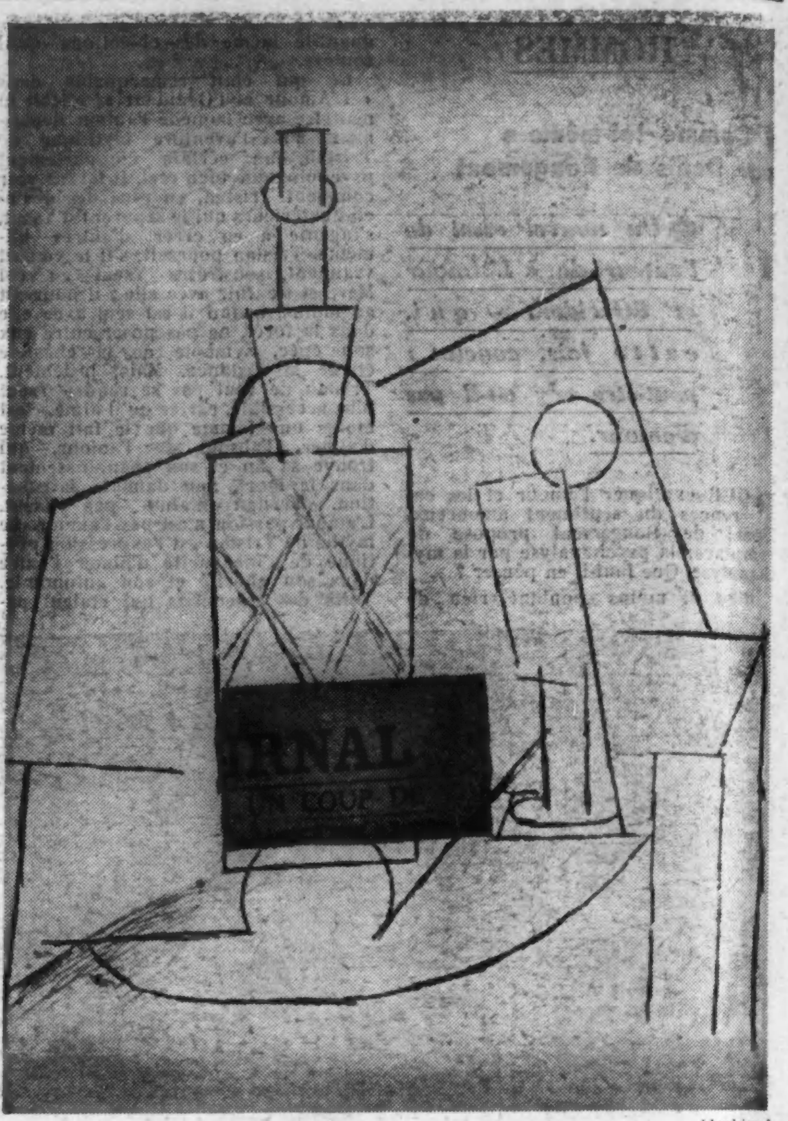
Pour remonter aux causes, il faut se servir de toutes les disciplines que le progrès des sciences humaines a mises à notre disposition, en premier lieu les disciplines psychologiques. Or, Rougemont paraît fort sceptique envers *« les docteurs indiscrets de l'Ecole viennoise »*. C'est dommage car ils lui auraient fourni les éléments d'une méthode qui lui manque. Ne le sait-il pas lui-même, qui, dans son chapitre sur Gide, cite et loue le docteur Jean Delay (lequel, notons-le, ne s'est pas appuyé sur la psychanalyse « viennoise », mais sur la psycho-physiologie) ? Si ce chapitre est bon, c'est parce qu'il ne fait que résumer les conclusions des recherches menées par Delay. Ainsi, éclairés par Delay, nous suivons Rougemont. Nous lisons volontiers que Gide était déchiré entre Don Juan et Tristan, car nous sommes au courant : ce n'est pas « le mythe de Tristan » qui a décidé Gide à vénérer de loin sa femme, ni « le mythe de Don Juan » qui l'a précipité derrière les petits Arabes. La dissociation de Gide est le fruit d'une certaine constitution nerveuse délicate et d'une certaine éducation, bourgeoise, puritaine, dispensée par une veuve d'autant plus autoritaire qu'elle était bourrée d'angoisse et de scrupules. Elevé à ne voir dans la femme qu'un être tout angélique, *« à qui le prêt du moindre trouble de la chair eût fait injure »*, Gide voua à Madeleine son esprit, son corps à qui l'on sait. Les « mythes » ne lui servirent que d'alibi.

Parler, comme le fait Rougemont, du donjuanisme et du tristanisme de Kierkegaard et de Nietzsche, en se contentant de très vagues allusions à l'enfance de Kierkegaard et de Nietzsche, à leur constitution organique, aux rapports de Kierkegaard et de Régine, de Nietzsche et de Cosima, ne nous initie en rien à une meilleure connaissance des deux hommes. Ce que nous voudrions savoir — mais Rougemont n'est pas armé pour nous l'apprendre — c'est la chaîne exacte des événements particuliers qui ont poussé un Kierkegaard ou un Nietzsche à se couler dans les mythes de Tristan et de Don Juan. Tout le reste est littérature.

Non seulement Rougemont n'est pas armé, mais il ne semble pas désireux de l'être. La deuxième partie de son livre (le titre est déjà d'un spiritualisme suspect : aime ton prochain *comme toi-même*) nous entraîne de plus en plus loin des domaines intelligibles, vers des considérations sublimement « philosophiques » sur Kassner, le Zen, le But, la Flèche, l'Ange, etc. Revenons sur terre avant de prendre congé. La pensée de Rougemont est excellente tant qu'elle attire notre attention sur la rareté du véritable sentiment amoureux et le fait que très peu d'êtres — les Don Juan et les Tristan moins que personne — sont capables d'aimer. Elle est décevante, précaire et mystifiante lorsqu'elle impute cette incapacité à des mythes, et non à des accidents privés, strictement historiques, dont certaines méthodes, réalistes et précises, savent aujourd'hui nous rendre compte.

DOMINIQUE FERNANDEZ.

3) René Girard, « Mensonge romantique et vérité romanesque ». Grasset, 320 p., 15 NF.



(Archives)

PAPIER COLLÉ DE BRAQUE (1914).
« Ce que je fais ressemble à un tableau. »

ARTS

« Braque » par Jean Leymarie

« Tendances contemporaines » par Nello Ponente

● ***Une bonne introduction à la peinture de Braque : elle montre l'homme, explique l'œuvre, la tentative la plus sérieuse de l'art vivant.***

LES livres d'art sont-ils *lus* ou *regardés* ? Nombre de ceux qui les achètent se contentent d'accorder de l'attention aux « images », brûlant le texte. Du moins, on le craint. Et certains éditeurs considèrent aussi bien la prose des critiques et des historiens comme un mal inévitable, un « petit gris » dont l'utilité véritable est de mettre en valeur la couleur des reproductions. Ces ouvrages, paraît-il, sont de bonne vente, mais on ne s'aperçoit guère que les clients soient informés. Jamais l'art n'a bénéficié d'une telle vulgarisation. La connaissance exacte ou approfondie s'en accroît-elle ? Le musée imaginaire est comme tous les musées : on passe, on s'arrête devant des titres et des noms, on repart. Il en résulte une connaissance diffuse, marginale, dont on ne sait trop ce qu'elle donnera. Nous risquons d'avoir un « fond visuel » semblable au « fond sonore » de la radio.

Ces craintes désabusées, plusieurs livres récemment parus les avivaient. En particulier le « Braque » de M. Jean Leymarie et les « Tendances contemporaines » de M. Nello Ponente (1). Certes, le second s'adresse aux familiers des galeries « d'avant-garde », mais le premier traite d'une œuvre déjà classique, déjà classée, encore que son développement ne soit pas arrêté. Aussi le remarquable ouvrage de M. Leymarie devrait-il être prétexte à réflexion et non pas à divertissement visuel. Sans doute les monographies consacrées à Braque ne manquent pas. La chance (ou plutôt la justice) a voulu qu'il soit souvent commenté par de grands écrivains et par des poètes : Reverdy, Paulhan, Jean Grenier, Carl Einstein, Cassou, Verdet, Ponge, j'en passe... Mais il manquait peut-être une introduction qui, sans être didactique, fût claire, accueillante, fervente, sans discours, soumise à son propos, indemne de tout jargon, pénétrante. La voici. On la donnerait volontiers en exemple.

La tendresse d'un fruit

La tâche n'était pas si facile. L'œuvre de Braque ne s'accompagne d'aucun romanesque extérieur. Ici, pas d'oreille tranchée, de mort exotique,

(1) Les deux livres sont édités par Skira.

SURRÉALISME
FANTASTIQUE
CINÉMA
HUMOUR
catalogue franco sur demande
LE TERRAIN VAGUE
23-25, rue du Cherche-Midi - Paris 6e

ALFRED FABRE-LUCE
la voyageuse de nuit
roman
la vie commence à 60 ans
plon

(Dalmas)

BRAQUE DANS SON ATELIER.
Ce long dialogue amoureux entre la matière et l'espace.

de misère excessive, d'alcoolisme pathétique, de remariages successifs ! Les événements n'offrent aucune échappatoire : ils concernent la seule peinture et se présentent davantage comme les étapes d'une évolution, rarement comme des ruptures. Le destin est ici à l'intérieur du cadre. Nous nous trouvons devant un fait grandiose : l'exclusion de ce qui n'est pas l'acte pictural. Le Braque présenté par M. Leymarie serait d'ordre janséniste, un Champaigne renonçant même à la particularité du portrait, s'il n'y avait son goût de la matière, et la tendresse soudaine d'un fruit sur un plan nu. Malgré le luxe baroque de certaines œuvres, d'ailleurs admirables, la démarche de l'artiste révèle une volonté d'élision de ce qui n'est pas, à proprement parler, essentiel. La rigueur est telle que l'obstination de Cézanne, le maître, semble parfois céder à la fantaisie. Nous sommes devant la tentative la plus sérieuse de l'art vivant. Le livre de M. Leymarie nous en convaincrait s'il en était besoin.

De l'Impressionnisme au Fauvisme, du Fauvisme au Cubisme, du Cubisme au dernier état de son art, des variations multiples n'ont su écarter cet artiste de sa ligne de force. Quelle œuvre aussi riche possède aujourd'hui une telle unité intérieure ? Il s'agit d'un long dialogue amoureux avec la matière et l'espace, au demeurant point si différent de celui qu'entretient un religieux avec sa foi. Oserai-je l'écrire ? L'exercice pictural semble contenu dans une cellule. Ce n'est pas oublier les paysages que l'on doit à Braque, ni les mésestimer — mais sont-ils *vraiment* des paysages ? Tout le bonheur de cette peinture est d'avoir su rester dans une chambre... Entre quatre murs, l'espace n'est pas ce qu'il est au-dehors, c'est celui de la « nature morte ». « *Avec la nature morte, il s'agit d'un espace tactile et même manuel, que l'on peut opposer à l'espace du paysage, espace visuel. Dans l'espace tactile, vous mesurez la distance qui vous sépare de l'objet, tandis que dans l'espace visuel vous mesurez la distance qui sépare les choses entre elles.* » La constante préoccupation de Braque fut de peindre l'espace. M. Leymarie y revient sans cesse, à juste titre, étudiant les modes de sa représentation, mais sans omettre que chez Braque l'espace ne se sépare pas de la matière. Ici, l'espace n'éloigne pas l'objet, il ne l'écarte pas, il le donne, à moins qu'il ne le lie à ce qui l'entoure, dans un mouvement volontaire d'unification du monde. Les « natures mortes » de Braque, somptueuses ou dépouillées, sensuelles ou austères, ont un caractère d'offrande. Somme toute, M. Leymarie résume l'œuvre dans le titre d'un de ses chapitres : « Spiritualité de la matière et poétique de l'espace. »

Une forme blanche

Il y a l'homme Braque. L'autre mérite de M. Leymarie est de nous le faire deviner avec un tact qui exclut l'hagiographie, sans prononcer les vocables de « message » ou « d'itinéraire ». Et pourtant ! « *Si j'ai eu une intention,* dit Braque, *elle a été de m'accomplir au jour le jour. En m'accomplissant, il se trouve que ce que je fais ressemble à un tableau...* » Et ailleurs : « *Ce qui compte, c'est le chemin de la racine à la fleur, où se résume toute une vie...* » Ce chemin, l'œuvre l'éclaire, pour aussi objective qu'elle semble, pour détachée qu'elle paraisse. Singulièrement, elle va de la saisie impérative de l'objet dans sa totalité — les peintures de l'époque cubiste en témoignent — à une vision toute relative, où les objets s'imposent non plus par eux-mêmes, mais par leurs rapports réciproques. Ce terme, Braque le précise : « *J'ai fait une très grande découverte — je ne crois plus à rien. Les objets n'existent pas pour moi, sauf qu'il y a un rapport harmonieux entre eux, et aussi entre eux et moi. Quand on arrive à cette harmonie, on arrive à une sorte de néant intellectuel. Comme ça, tout devient possible, tout devient apte et la vie est une éternelle révélation. Ça, c'est la vraie poésie.* »

Ainsi, après plus de soixante ans de travail, un peintre passe de la métaphore à la métamorphose. Les grands « Ateliers » de 1950, pour reprendre l'analyse de M. Leymarie, évoquent un milieu fluide perméable aux échanges, dans lesquels les objets tour à tour émergent et se dissolvent. De la matière aimée, de la couleur brune, des ocres et des noirs, se lève une forme blanche : l'oiseau. Il est le visiteur du soir, la grâce à la porte de la nuit. Fait de chair, il est aussi d'espace. Jamais image fut moins gratuite. Il fallait tout ce poids de terre pour parvenir à ce vol.

MAX-POL FOUCHET.

SOUVENIRS

« J'avais vingt ans, Journal 1940-1945 » par Geneviève Gennari

Confession d'une jeune fille très rangée.

IL faut beaucoup de courage pour oser publier presque brut le journal où l'on s'est épanché entre sa vingtième et sa vingt-cinquième année. Venant de Geneviève Gennari, cette audace (ce n'est pas de l'inconscience) est explicable car, comme elle le souligne elle-même dans son introduction, ce journal écrit pendant la guerre traite le plus souvent de questions générales et ses premières pages « traduisent à leur manière l'ébranlement causé par le désastre à la conscience d'une certaine jeunesse française ».

« J'avais vingt ans » (1) analyse les mouvements d'âme de Geneviève Gennari entre 1940 et 1945. Elle était alors entièrement dévorée par trois passions, sa « trilogie » : la Patrie, la Littérature et l'Amour. « *J'étais en un sens (en un sens seulement) une jeune bourgeoise classique* — explique-t-elle maintenant — *catholique jusqu'au Jansénisme et nationaliste à la manière de Péguy* ». Mais il faut avouer que les réflexions de cette jeune fille de vingt ans ont quelque chose d'anachronique si l'on pense à l'attitude des jeunes actuels. Kipling, Gide et Tolstoï comblaient sa vie littéraire et même sa vie sentimentale : le Prince André de « Guerre et Paix » était son prince charmant. Elle achevait une licence de lettres et s'était laissé complètement engluer par ses lectures. Celles-ci constituaient un refuge pendant ces terribles années de guerre. Le seul aspect sentimental de ce journal, qui est d'une naïveté et d'une pureté surprenantes, est l'amour de cette jeune fille pour les enfants.

Une sorte d'apprentissage

Exaltée, romantique à l'excès, Geneviève Gennari vivait totalement repliée sur elle-même, son journal était son seul exutoire. Elle écrivait non seulement pour elle-même, pour ses futurs petits-enfants qui auraient ainsi un témoignage, mais aussi comme une sorte d'apprentissage : elle était fermement décidée à devenir un écrivain. Tout au long de ces cinq années son style prend corps, s'affirme. Les cris de souffrance échevelés, les extravagances puériles ; « *Je vois le bonheur sous la forme d'un soutien-gorge à fleurs* », les dissertations françaises en chambre, se transforment peu à peu en une véritable analyse menée par une plume rompue aux exercices d'observation intérieure. Mais les premiers passages, bien qu'ils nous fassent souvent sourire par leur grandiloquence enfantine, ont une fraîcheur que ne possèdent plus les dernières pages.

Il est étrange qu'une jeune femme passionnée à ce point par la littérature soit aussi peu intellectuelle. Au fond, Geneviève Gennari est une grande sentimentale.

M.-C. DE B.

(1) Grasset, 260 pages, 8,90 NF.

Une nouvelle de BRUNO SCHULZ

LA RUE

BRUNO SCHULZ.

VERS la fin de 1942, dans une rue du ghetto de Drohobycz, en Pologne, Bruno Schulz était tué d'une balle dans la nuque, tirée par un SS. Et depuis ce temps, sa gloire n'a cessé de croître. Aujourd'hui, elle nous atteint. « Le Traité des Mannequins » (1), qui vient d'être traduit en français, est une suite de nouvelles extraites de son œuvre principale, « La Boutique de Cannelle », fragments d'une autobiographie fantastique, écrite en polonais et parue en 1934.

Comme chez Kafka, qui lui est si proche par la religion et la culture, il y a chez Schulz le personnage autoritaire et écrasant du Père, l'angoisse devant un monde moderne dont il est difficile de s'échapper et qui pourtant répugne, la solitude totale, l'échec.

Dans les nouvelles du « Traité des Mannequins », le Père apparaît tantôt comme un marchand drapier (ce qu'était effectivement Jacob Schulz, père de Bruno), tantôt comme une sorte de mage, d'hérésiarque, d'expérimentateur criminel. Derrière lui, la province, la lourde province du milieu de l'Europe, suant l'ennui et la monotonie, jusqu'au jour où commence à l'envahir la pestilence des affairistes.

Les formes modernes du commerce apparurent, en effet, à l'écrivain comme l'incarnation du Mal — d'un Mal triomphant qui allait entraîner à sa suite la vénalité, le cynisme et l'effondrement de tout un monde.

Ce « Mal », bien sûr, l'écrivain n'y est pas complètement insensible, et dans les rues du péché, il lui arrive d'en flairer sensuellement l'érotisme vénéneux et inerte...

Bien d'autres contrastes, d'autres luttes, entre forces et désirs opposés, enrichissent cette œuvre-carrefour. Né en 1892, dans une province en retard sur le reste du monde, Schulz hérita de toutes les aspirations austères mais authentiques du siècle précédent, qui entrèrent aussitôt en conflit avec la réalité dynamique et plutôt frelatée du XX[e] siècle.

« La Rue des Crocodiles », nouvelle de Bruno Schulz, que nous publions ici, est la description des rues du négoce, telles que les voyait le grand écrivain polonais.

(1) A paraître la semaine prochaine aux éditions Julliard, dans la collection « Les Lettres Nouvelles » de Maurice Nadeau.

MON père conservait dans le tiroir inférieur de son vaste bureau un beau plan ancien de notre ville.

C'était tout un volume de parchemins in-folio qui, réunis par des rubans de toile, formaient une immense carte murale représentant un panorama à vol d'oiseau.

Accrochée au mur qu'elle recouvrait presque en entier, elle faisait apparaître toute la vallée de la Tysmienica (dont serpentait le ruban pâle et doré), l'ensemble des vastes lacs et marécages et les derniers contreforts des montagnes dont les plissements fuyaient vers le sud, d'abord rares et distants, puis rassemblés en chaînes toujours plus nombreuses, en un damier de collines arrondies de plus en plus petites et de plus en plus pâles au fur et à mesure qu'elles se rapprochaient de l'horizon doré et brumeux. De ces périphéries ternies et lointaines se détachait la ville, qui s'avançait vers le devant de la carte. Au début, c'était sous forme de masses encore indifférenciées, pâtés de maisons compacts que coupaient les ravins profonds des rues, mais, plus près, elle se divisait en immeubles distincts, dessinés avec la précision d'objectifs vus à la lorgnette.

Dans cette partie, le graveur avait su rendre la profusion tumultueuse des rues et des ruelles, la netteté des corniches, architraves, archivoltes et pilastres qui brillaient dans l'or assombri d'une fin d'après-midi qui enfonçait les niches et les recoins dans une ombre de sépia.

Or, sur ce plan, dessiné dans le style des prospectus baroques, les environs de la rue des Crocodiles faisaient une tache blanche comparable à celle qui, dans les géographies, signale les régions polaires, les pays incertains ou inexplorés. Seules quelques rues y étaient indiquées en traits noirs avec leurs noms en écriture courante, tandis que les autres inscriptions se distinguaient par la noblesse de leurs caractères gothiques. Visiblement, le cartographe s'était refusé à reconnaître cette zone comme partie légitime de la ville et avait manifesté son opposition par ce traitement désinvolte.

POUR comprendre sa réserve, il nous faut ici relever la nature particulière de ce quartier équivoque. C'était un district commercial et industriel d'un caractère utilitaire très souligné. L'esprit du temps et des mécanismes économiques n'avaient pas épargné notre cité et avaient pris racine dans sa périphérie où ils avaient donné naissance à ce faubourg parasite. Tandis que dans la vieille ville régnait encore un commerce nocturne, mi-clandestin et cérémonieux, ici, dans ce jeune quartier, avaient fleuri tout de suite des méthodes commerciales sobres et modernes. Greffé sur ce sol usé, un pseudo-américanisme exubérant avait donné un style fade et incolore, d'une vulgarité prétentieuse. On y voyait de misérables immeubles aux façades caricaturales affublées de monstrueux ornements en stuc qui s'effritaient. Aux vieilles baraques banlieusardes on avait ajouté en hâte des portails bâclés qui, à les regarder de près, n'étaient qu'une piètre imitation du style à la mode. Les vitrines sales et troubles, où, en reflets ondulés, se brisait l'image de la rue, le bois rugueux des portails, la grisaille de ces intérieurs stériles dont les hautes étagères et les murs éraflés se couvraient de toiles d'araignée et de moutons de poussière, tout donnait à ces boutiques le cachet d'un nouveau Klondyke. Tels, l'un après l'autre, s'alignaient ces magasins, échoppes de tailleurs ou de confection, dépôts de porcelaine, drogueries, coiffeurs. Leurs grands carreaux grisâtres portaient, disposés obliquement ou en demi-cercles, des inscriptions en lettres dorées et saillantes : CONFISERIE, MANUCURE, KING OF ENGLAND.

Les vieux habitants de la ville se tenaient à l'écart de cette zone occupée par une populace sans caractère ni épaisseur, véritable camelote morale, catégorie inférieure du genre humain que, seuls, engendrent de tels milieux louches et éphémères. Mais aux jours de défaite, aux heures de faiblesse, il arrivait à tel citadin de s'égarer, comme par hasard, dans cette sphère douteuse. Même les meilleurs n'échappaient pas toujours à la tentation de se dégrader, d'effacer les hiérarchies, de plonger dans ce bourbier de promiscuité facile. Ce quartier était un eldorado pour de tels déserteurs ayant abdiqué leur dignité. Tout y semblait suspect et équivoque ; tout, par des clins d'œil discrets, des gestes cyniques et des œillades appuyées, excitait des concupiscences impures, tout tendait à déchaîner les bas instincts.

● Un extrait de l'œuvre inconnue d'un nouveau Kafka, tué en 1942 par un S.S. d'une balle dans la nuque

Un passant non prévenu remarquait difficilement l'étrange particularité de ces endroits : ils manquaient de couleurs, comme si dans cette agglomération médiocre et poussée à la hâte on n'avait pu se permettre ce luxe. Tout y était gris comme sur des photographies en blanc et noir ou sur des prospectus illustrés. Cette ressemblance dépassait une simple métaphore car, par moments, en se promenant dans ces rues, on avait réellement l'impression de feuilleter des prospectus insipides où se seraient glissées, comme par mégarde, des propositions suspectes, des notes scabreuses, des illustrations parasites ; et ces promenades se révélaient aussi stériles que les débordements d'une imagination traînée à travers les estampes et les colonnes de publications pornographiques.

Entrait-on, par exemple, chez un tailleur pour commander un vêtement d'une élégance douteuse, tellement caractéristique de ces lieux, on se trouvait dans un local vaste et vide, très haut et incolore. Plusieurs étages d'énormes rayons se superposent sur toute sa hauteur. Cet échafaudage de planches qui ne portent rien emmène le regard jusqu'au plafond qui pourrait être aussi un ciel — ciel médiocre et fané de ce quartier. L'éclat du jour n'entre pas par les croisés grises, découpées en multiples carreaux comme des feuilles de papier écolier, car tout l'espace du magasin est imbibé d'une lumière blafarde et indifférente qui ne projette pas d'ombre et ne met rien en relief.

VOICI apparaître un jeune homme étonnamment serviable, svelte et flexible, prêt à satisfaire tous nos désirs et à nous submerger d'une éloquence facile de calicot. Mais tandis qu'en bavardant il déploie les longues pièces d'étoffe, mesure, ajuste les plis et drape la vague infinie qui coule dans ses mains et dont il forme des redingotes ou des pantalons imaginaires, toutes ces manipulations semblent n'être qu'une apparence, une comédie, un masque ironique jeté sur le sens véritable de la chose.

Les vendeuses, brunes et élancées, mais chacune avec une petite tare à sa beauté (tellement caractéristique de ce quartier de malfaçon), vont et viennent ou se plantent à la porte du magasin en épiant si l'affaire en question, confiée aux mains expertes du commis, est en train d'aboutir. Le jeune homme fait des façons et minaude ; il donne par moments l'impression d'un travesti. On aimerait prendre son menton arrondi ou pincer ses joues pâles et poudrées lorsque, en ébauchant un regard d'intelligence, il attire discrètement notre attention sur l'étiquette de sa marchandise, d'un symbolisme transparent.

Peu à peu, la question du choix du costume est reléguée au second plan. Ce jeune homme corrompu et presque efféminé, plein de compréhension pour les caprices les plus intimes du client, étale maintenant devant lui des étiquettes très particulières, toute une bibliothèque de marques déposées, cabinet d'un collectionneur raffiné. Il se révèle alors que le magasin de confection n'était qu'une façade dissimulant un dépôt de bouquiniste, une collection d'imprimés à tirage limité et d'écrits des plus équivoques. Le commis empressé dévoile des réserves de livres, de gravures et de photographies, qui montent jusqu'au plafond. Ces vignettes et ces images dépassent nos rêves les plus hardis : jamais nous n'aurions pressenti de tels sommets de dépravation, un dévergondage si raffiné.

Les vendeuses, grises et couleur de papier, passent et repassent de plus en plus souvent entre les livres ; leurs visages déjà corrompus ont ce pigment luisant et gras des brunes qui, tapi au fond de leurs yeux, en bondit parfois dans une course affolée de cancrelat. Dans les plaques de rougeur qui coloraient leurs pommettes, dans les grains de beauté piquants, dans les traces pudiques de leur duvet sombre se trahissait la présence d'un sang noir et ardent. Les livres qu'elles prenaient dans leurs mains olivâtres semblaient en garder les taches : leur colorant trop intense déteignait sur le papier et laissait dans l'air une pluie de taches de rousseur, une traînée sombre et aromatique, odeur de moka, de tabac et de champignons vénéneux.

CEPENDANT, la licence devient générale. Le commis, qui a épuisé ses facultés d'insistance, en est venu peu à peu à une passivilité féminine. Il est maintenant couché sur un des nombreux canapés disposés entre les rayons de livres ; un décolleté féminin entrouvre son pyjama de soie. Les vendeuses se montrent l'une à l'autre les figures et positions des estampes, d'autres s'endorment déjà sur des couches provisoires. La pression sur le client s'est relâchée. On a cessé de l'importuner et on le laisse à lui-même. Les vendeuses, tout à leur entretien, ne lui accordent plus d'attention. Vues de dos ou de profil, dans une posture arrogante, elles jouent coquettement de leurs souliers et font onduler tout leur corps avec une souplesse de serpent, provoquant ainsi, avec une irresponsabilité nonchalante, le spectateur qu'elles affectent d'ignorer. Ainsi, l'hôte se voit attiré, poussé en avant par ce recul calculé qui doit laisser le champ libre à son activité. Mais profitons de ce moment d'inattention pour échapper aux conséquences imprévisibles d'une visite innocente et ressortir dans la rue.

Personne ne nous retient. Par des corridors de livres, entre de longues étagères de revues et de publications, nous réussissons à quitter la boutique et nous nous retrouvons au point le plus élevé de la rue des Crocodiles d'où l'on peut en voir tout le tracé jusqu'aux constructions inachevées de la gare. Le jour est gris, comme toujours dans

DES CROCODILES

ces parages, et les paysage rappelle par instants une photographie de journal illustré, tant sont ternes, plats, les gens, les maisons et les véhicules. Cette réalité, mince comme du papier, trahit par toutes ses crevasses son caractère de trompe-l'œil. On a parfois l'impression que seul ce petit coin qui nous fait face est arrangé pour donner l'image d'un boulevard de grande ville : sur les côtés, cette mascarade improvisée se décompose et, incapable de tenir son rôle, s'écroule en un monceau de plâtras, décombres d'un théâtre immense et vide qu'une gravité tendue et pathétique parcourt par moments de frissons.

NOUS sommes loin de vouloir démasquer ce spectacle. Nous acceptons en connaissance de cause d'être dupe du charme étriqué de ce quartier. D'ailleurs, la ville n'est pas dépourvue d'un caractère d'autoparodie. Les rangées des baraques banlieusardes alternent avec de hauts immeubles qu'on dirait en carton, conglomérat d'enseignes, d'aveugles fenêtres de bureaux, de vitrines grisâtres, de numéros et de réclames. La multitude coule aux pieds de ces maisons.

La rue est aussi large qu'un grand boulevard urbain, mais la chaussée, à l'instar des places de villages, est faite d'argile tassée, envahie d'herbes folles, pleine de trous et de flaques. La circulation dans ce quartier sert de référence aux habitants de la ville ; ils en parlent fièrement avec des coups d'œil entendus. La foule terne, anonyme, est pénétrée au plus haut point de son rôle et déploie tout son zèle pour créer l'illusion d'une grande ville. Toutefois, malgré son air affairé et pratique, elle donne l'impression de circuler, cortège somnolent, dans une errance monotone et sans but. Toute la scène est imprégnée d'une bizarre insignifiance. La foule continue à s'écouler en un flot monotone et, chose étrange, on ne l'aperçoit jamais que vaguement : les silhouettes dérivent dans un tumulte doux et confus sans arriver à une netteté complète. C'est de temps à autre seulement que l'on peut isoler dans cet enchevêtrement quelque regard vif et noir, quelque chapeau melon très enfoncé, une moitié de visage déformée par un rictus et dont les lèvres viennent justement de s'ouvrir, une jambe qui vient de faire un pas et reste figée dans ce geste pour toujours.

Une des particularités du quartier, ce sont les fiacres sans conducteur qui roulent tout seuls dans les rues, non qu'ils manquent de cochers, mais parce que ceux-ci, mêlés à la foule et accaparés par mille affaires, ne se soucient pas de leurs voitures. Dans cette sphère de l'apparence et du geste vide, on ne tient pas trop à préciser le but de la course et les passages se confient à ces véhicules errants avec la légèreté que l'on observe ici partout. A des tournants dangereux, on les entrevoit parfois qui, penchés de biais hors de leurs véhicules démantibulés, effectuent non sans peine, les rênes en main, une manœuvre compliquée.

Dans ce quartier, nous avons aussi des tramways qui constituent le plus brillant triomphe pour l'ambition des conseillers municipaux. Mais pitoyable est l'aspect de ces voitures de papier mâché aux cloisons déformées par l'usure du temps. Parfois même leur manque la paroi d'avant, de sorte qu'on peut voir les passagers assis, raides et d'une tenue très digne. Ces tramways sont poussés par des porteurs municipaux. Mais la chose la plus surprenante est le système ferroviaire de la rue des Crocodiles.

Parfois, à des heures variables, en fin de semaine, on peut observer une foule qui attend le train à un tournant. Ni l'arrivée ni le lieu d'arrêt ne sont jamais sûrs et il arrive parfois que les gens se rangent en deux files d'attente parce qu'ils ne peuvent s'entendre sur l'emplacement de la station. Ils attendent longtemps, groupe sombre et silencieux, le long des voies à peine tracées : vues de profil, leurs faces sont comme des masques de papier que l'expectative découpe en lignes fantastiques. Enfin, le train arrive. Le voilà qui sort d'une ruelle d'où on l'attendait — minuscule, bas sur pattes, traîné par une petite locomotive haletante. Il est entré dans ce couloir obscur et la rue noircit sous le poussier charbonneux que sèment les wagons. La respiration sombre de la locomotive, un souffle d'une gravité étrange et pleine de tristesse, la bousculade et l'énervement contenu transforment pour l'instant la rue en un hall de gare par un bref crépuscule d'hiver.

Le trafic des billets de chemin de fer est, avec la corruption, le fléau de notre ville.

Au dernier moment, quand le train se trouve déjà en gare, se déroulent dans une nervosité hâtive des pourparlers avec les employés vénaux de la ligne. Avant la fin de ces négociations le train se met en marche, accompagné par une foule lente et désenchantée qui le suit longtemps avant de se disperser enfin.

La rue, réduite pour un moment à cette gare crépusculaire pleine du souffle des voies lointaines, s'éclaircit et s'élargit à nouveau en laissant passer la foule insouciante et monotone des promeneurs qui erre avec un murmure indécis le long des vitrines, carrés gris et sales pleins de pacotille, de grands mannequins en cire et de poupées de coiffeurs.

En de longues robes de dentelle passent, provocantes, des prostituées. Ce sont peut-être, du reste, des femmes de coiffeurs ou de musiciens de café. Elles vont d'un pas élastique de bêtes voraces et portent, dans leurs visages méchants et corrompus, une petite tare destructrice : leurs yeux noirs manifestent un fort strabisme, elles ont la bouche déchirée, ou il leur manque le bout du nez.

Les citadins sont fiers de cette émanation de vice qu'exhale la rue des Crocodiles. Nous n'avons rien à nous refuser, pensent-ils, satisfaits, nous pouvons nous offrir le luxe d'une véritable débauche. Ils prétendent que chaque femme de ce quartier est une cocotte. De fait, il suffit de considérer la première venue pour apercevoir chez elle un regard insistant, gluant, qui nous glace d'une certitude voluptueuse. Même les écolières ont ici une façon de porter leurs rubans, une manière d'avancer leurs jambes sveltes, une tare dans leurs yeux où s'inscrit la dépravation future.

ET pourtant... et pourtant faut-il trahir le dernier secret de ce quartier, le mystère soigneusement caché de la rue des Crocodiles ?

Plusieurs fois, au cours de ce compte rendu, nous avons fait certaines mises en garde et exprimé discrètement nos réserves. Le lecteur attentif ne sera donc pas surpris par le fin mot de l'affaire. Nous parlions du caractère imitatif de ce quartier, mais ce terme a encore une signification trop nette pour en rendre l'essence intermédiaire et indécise.

Notre langage ne possède pas de mots qui permettent de doser le degré de la réalité, d'en définir la densité. Disons-le sans fard : la fatalité de ce quartier est que rien ne s'y réalise, tous les gestes amorcés restent suspendus, s'épuisent prématurément et ne peuvent dépasser une certaine limite. Nous avons eu l'occasion de remarquer l'exubérance et la prodigalité des intentions, des projets et des anticipations. Ce n'était qu'une fermentation de désirs, précoce et donc stérile.

Dans une atmosphère de facilité excessive on voit tous les caprices prendre germe et la tension la plus passagère grandir et se boursoufler en stériles excroissantes, herbes folles du cauchemar, pavots fébriles et décolorés. Sur tout le quartier plane une odeur de péché dissolu et paresseux : gens, maisons et boutiques ne semblent parfois qu'un frisson sur son corps fébrile, une chair de poule sur ses rêveries. Nulle part on ne se sent à ce point menacé de possibilités, bouleversé par l'approche de la réalisation, blême et paralysé par l'appréhension voluptueuse de l'accomplissement. Mais tout finit là.

Une fois dépassé un certain degré, le flux s'arrête et recule, l'atmosphère se ternit, les possibilités retombent au néant, les pavots gris et affolés de l'excitation se dissipent en cendres.

Nous garderons toujours le regret d'avoir jadis quitté ce magasin de confection équivoque. Jamais plus nous ne pourrons le retrouver. Nous errerons d'une enseigne à l'autre en nous trompant toujours. Nous visiterons des dizaines de magasins tout à fait semblables, nous marcherons entre des remparts de livres, nous feuilletterons des publications, nous aurons des pourparlers confus avec des vendeuses d'une peau trop pimentée et d'une beauté tarée qui ne comprendront rien à nos désirs.

Nous nous embrouillerons en des quiproquos sans fin jusqu'à ce que notre fièvre et notre émoi s'épuisent en efforts inutiles, en vaine recherche.

Nos espoirs reposaient sur un malentendu, l'ambiguïté du local et des employés n'était qu'apparence, le magasin était un vrai magasin et le commis n'avait aucune intention cachée. Quant aux femmes de la rue des Crocodiles, leur dépravation est des plus médiocres, étouffée sous des couches épaisses de préjugés. Dans cette ville de médiocrité il n'y a place ni pour les instincts exubérants ni pour des passions sombres et insolites.

La rue des Crocodiles était une concession de notre cité au progrès et à la corruption modernes. Mais, visiblement, nous ne pouvions prétendre qu'à une imitation en carton-pâte, qu'à un photomontage fait de coupures de vieux journaux défraîchis.

(Traduit par Georges Sidre.)

TRADUCTIONS

« Les Gagnants »
par Julio Cortazar

● ***Un bateau mystérieux, un voyage sans but, un capitaine invisible, une aventure dépourvue de sens. Un roman qui rappelle le Huxley de « Contrepoint ».***

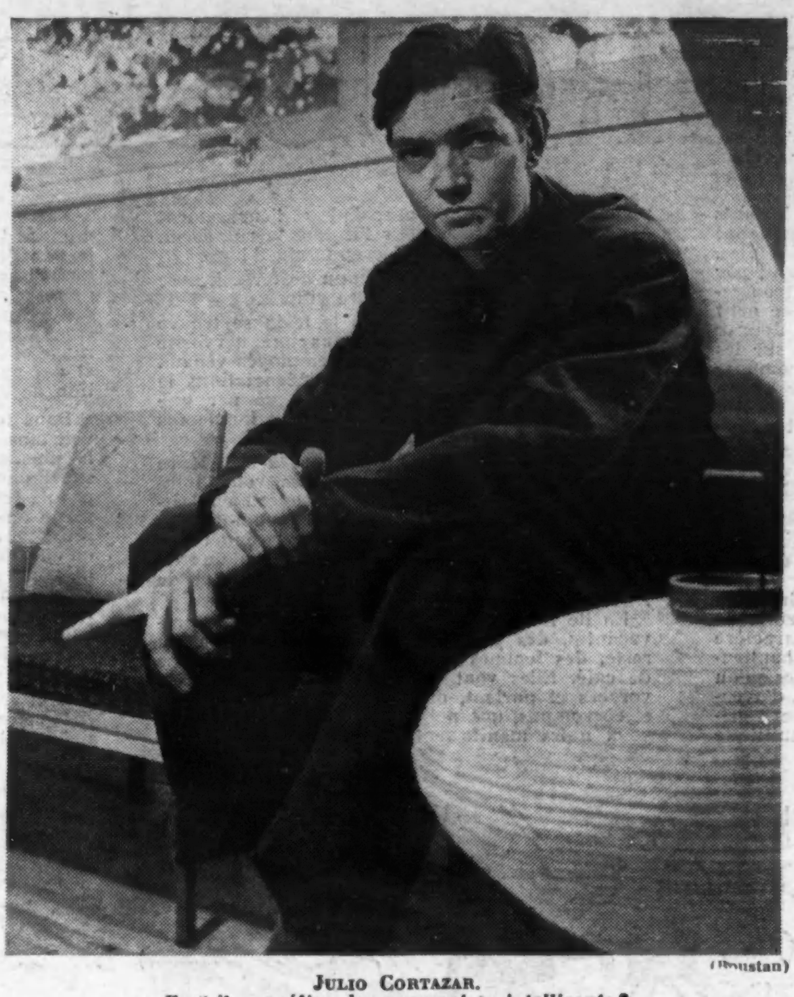
JULIO CORTAZAR est argentin. Il a quarante-six ans. Il vit à Paris depuis une dizaine d'années et apparemment aussi en d'autres lieux puisque je reçois son livre d'un Institut de Vienne (Autriche) où il se trouve. Il séduit par sa longue silhouette juvénile : on dirait un étudiant monté en graine ; par son intelligence, son ouverture d'esprit, sa connaissance des diverses littératures, et, dans la conversation, son français sans défaut. Il passe, en Amérique latine, pour l'un des meilleurs écrivains de sa génération.

L'Argentine est la patrie de Jorge Luis Borges et du groupe d'écrivains qui gravitent autour de la revue « Sur » dirigée par Victoria Ocampo. C'est, de tous les pays de ce continent, le plus sensible aux influences européennes. Ailleurs, les romanciers, moins nombreux que les poètes, se complaisent dans le régionalisme excessif, l'amour du folklore, le confinement, et leurs œuvres, mises bout à bout, formeraient une longue chanson de geste. Il y a de grandes exceptions : le poète Alfonso Reyes (mort il y a peu) et, plus récemment, Alejo Carpentier, mais les recherches techniques, visibles en Europe depuis cinquante ans, aux E.ats-Unis depuis une trentaine d'années, semblent dédaignées par la plupart.

Un jeu cérébral

« Les Gagnants » (1) nous rappellent un chef-d'œuvre lu en nos jeunes années et qui n'impressionna pas seulement André Gide : « Contrepoint », d'Aldous Huxley. Ni les milieux ni les temps ne sont les mêmes, mais il existe chez tous deux la même volonté de camper des personnages représentatifs et soigneusement choisis dont les problèmes, sentimentaux u intellectuels, font entre eux l'objet de longues discussions et éclipsent l'intérêt de l'anecdote, pourtant, ici, solidement bâtie. Chacun de ces intellectuels (poétesse, esthète raffiné, métaphysicien au petit pied) comme chacun des personnages plus communs qui leur servent de pierre de touche et de repoussoir, forme à soi seul un univers. L'auteur passe de l'un à l'autre avec la même liberté, la même apparente gratuité que l'Anglais, mêlant en fait avec une science du rythme et de l'à-propos leurs histoires particulières, les rapports complexes, changeants et souvent presque indicibles qu'ils nouent entre eux, à une histoire collective qu'ils réfractent et font avancer à leur façon. Il s'agit moins chez Cortazar et chez Huxley d'une parenté d'inspiration que d'une même révérence à l'égard de lois romanesques qu'ils se sont données et qui visent à faire du genre ainsi conçu une sorte de jeu supérieur et raffiné, assez cérébral, et, bien entendu, fort excitant pour l'intelligence du lecteur qui leur est reconnaissant de n'avoir pas voulu les empaumer par des moyens sans doute efficaces mais trop faciles. « *Au fond, ce que tu reproches au roman, c'est de te mener par le bout du nez* », déclare un personnage de Cortazar. Il est sûr que l'auteur n'entend pas procéder de même avec nous.

(1) Traduit par Laure Guille (Arthème Fayard). Coll. Horizon libre, dirigée par Max-Pol Fouchet), 384 pages, 16,50 NF.



(Boustan)

JULIO CORTAZAR.
Faut-il se méfier des romanciers intelligents ?

Typhus

Les données du jeu sont simples et franchement posées dès l'abord. L'auteur imagine de rassembler dans un espace clos des échantillons divers d'humanité, de les obliger à vivre ensemble et d'observer leurs réactions. Ce sont les « gagnants » d'une sorte de Loterie Nationale qui existe en Argentine et qui ont droit, avec les personnes qu'ils choisissent d'emmener, à une croisière autour du monde. Citons, pour plus de précision : un grand industriel, infirme, accompagné de son chauffeur, deux professeurs de lycée, un de leurs grands élèves avec sa famille, un correcteur d'imprimerie touché par la grâce philosophante, deux couples irréguliers, l'un très petit bourgeois, l'autre très « dolce vita ». Dans la vie courante, ces gens ne fraient pas entre eux et prendraient même peut-être soin de s'éviter. Les voici condamnés au loisir et à la vie en commun.

Il apparaît tout de suite que la croisière ne sera pas banale. Les partants, après une longue attente, embarquent dans la nuit sur un bateau qu'ils ne connaissent pas et où il n'y a personne pour les accueillir. Ils apprennent peu à peu qu'ils se trouvent sur un cargo mixte le « Malcolm », qui doit les conduire jusqu'au Japon. Mais pourquoi, diable, aucun officier ne se montre-il pas, même le commandant ? Pourquoi, désirant passer sur l'arrière, se heurtent-ils à de solides portes de fer verrouillées ? Après avoir navigué toute la nuit et alors qu'ils se croient en perdition, ils constatent avec stupeur qu'ils n'ont pas quitté les eaux de la Plata, la banlieue de Buenos Aires, où, soudain, le « Malcolm » s'immobilise. On demande des explications et on commence même à se fâcher. Ce ne sont pas deux matelots circonvenus, de nationalités indéterminées: finlandais ou scandinaves, qui peuvent les donner. L'inquiétude et la colère grandissent. On passe de la demande d'explications à la menace. Après que le « Malcolm » a repris sa course, un officier, finalement, se montre. C'est pour annoncer que deux cas de typhus se sont déclarés à bord, parmi les membres de l'équipage, et que le commandant est l'une des victimes.

Courir les mers

On n'ajoute pas foi à cette explication que trop de faits controuvent et notamment celui, pour les officiers responsables, d'avoir repris la mer. Les règlements sont bafoués et les touristes exposés à un fléau mortel. Mais que faire ? Toute communication avec la terre étant interdite, les éternels temporisateurs s'en remettent à la sagesse de l'autorité et, voulant profiter de leur croisière, font comme si de rien n'était, tandis que d'autres regimbent et tentent d'audacieuses incursions vers l'arrière. Ils veulent voir de quoi il retourne exactement. S'excitant les uns les autres, de nocifs parfums de romans d'aventure leur montent au cerveau ; ils volent une caisse d'armes et jouent aux pirates; tout cela va mal finir. Et cela finit en effet, le troisième jour et après de nombreuses péripéties, par la mort d'un des assaillants, le plus sceptique peut-être sur l'issue de l'affaire, mais qui ne pouvait se dérober à son « devoir ». Terminée la croisière. Alertée, la police argentine invite tout le monde : mutins, indifférents, neutralistes, à monter dans ses hydravions tandis qu'elle bâtit une version officielle des événements dont il sera périlleux de s'écarter. La plaisante aventure s'achève en cauchemar sordide.

Voilà l'histoire résumée à gros traits. On voit tout de suite son côté symbolique, sur lequel il est inutile d'insister. Le « Malcolm », c'est notre planète. Nous y sommes embarqués par hasard pour un voyage dont le but que nous croyons connaître, nous échappe. Quoi que nous fassions, dans la révolte, la résignation ou l'indifférence, la fin sera la même. C'est une loi de notre condition que de courir après la vérité et de lâcher la proie pour l'ombre. Le commandant est toujours invisible, malade ou peut-être absent. Nous avons l'illusion de courir les mers alors que nous quittons à peine les eaux de la Plata. Comme toutes les vérités métaphysiques, celle-ci n'est ni très neuve ni très réjouissante.

Nous sommes aussi faits de telle sorte que, sur ce fond obscur et absurde, les entrechats des vivants nous intéressent. N'est-ce pas déjà un miracle que, dans des conditions semblables, il n'existe pas deux êtres qui se ressemblent ? Quelles forces les poussent les uns vers les autres, les éloignent les uns des autres ? Pourquoi des révoltés, et pourquoi des résignés ? C'est tout ce jeu de la vie, les amours, les dédains, les haines et ce qui se révèle ouvertement de ce fond également obscur que nous portons en nous qui à la vérité nous passionne.

LES SUCCÈS DE MAI

« L'Express » a mis en place sur tout le territoire français, avec la collaboration d'un certain nombre de libraires, un réseau qui lui permet de fournir chaque mois à ses lecteurs des indications sérieuses sur les dix plus grands succès de librairie. Voici les résultats de mai.

	AUTEUR	TITRE	EDITEUR	Classem. d'avril	Présence sur la liste
1	H. Troyat	*La gloire des vaincus.*	Flammarion	1er	3e mois
2	J. Guehenno	*Changer la vie.*	Grasset	3	3e mois
3	L. Durrell	*Citrons acides.*	Corrêa	2	3e mois
4	H. Bazin	*Au nom du fils.*	Le Seuil	6	6e mois
5	J. Lartéguy	*Les centurions.*	Pr. de la Cité		12e mois*
6	C. Rochefort	*Les petits enfants du siècle*	Grasset	5	4e mois
7	M. West	*L'avocat du Diable.*	Plon	7	8e mois
8	G. Greene	*La saison des pluies.*	Laffont	8	4e mois
9	W. Shirer	*Le IIIe Reich.*	Stock		
10	A. Maurois	*Adrienne ou la Vie de Mme de La Fayette.*	Hachette	4	3e mois

Cette liste a été établie grâce à la collaboration des librairies suivantes : ● Paris : « Au Papyrus », 82, rue Ordener ● « Au Chariot d'Or », 14 bis, avenue Bosquet ● Max Ph. Delatte, 133, rue de la Pompe ● Flammarion, 25, boulevard des Italiens ● La Hune, 170, boulevard Saint-Germain ● Lettre Ouverte, 213, rue de la Convention ● Librairie Continentale, 8, rue de Castiglione ● Presses Universitaires de France, 49, boulevard Saint-Michel ● Tschann, 84, boulevard Montparnasse ● F. Weil, 60, rue Caumartin ● Savigny-sur-Orge : Librairie du Lycée, 2, rue du Mail ● Avignon : Roumanille, 19, rue Saint-Agricol ● Bordeaux : « A l'écritoire d'Or », 60, cours G.-Clemenceau ● Mollat, 15, rue Vital-Carles ● Brest : Librairie de la Cité, 57, rue de Siam ● Cannes : Durand, 77, rue d'Antibes ● Dijon : Librairie de l'Université, 11, rue du Chapeau-Rouge ● Grenoble : Librairie Arthaud, 23, Grande Rue ● Librairie de l'Université, 2, square des Postes ● ● Lille : Le Furet du Nord, 11-13, place du Général-de-Gaulle ● Marseille : Librairie Maupetit, 142, La Canebière ● Montpellier : Sauramps, 34, rue Saint-Guilhem ● Nantes : Coiffard, 7, rue de la Fosse ● Nice : Rudin, 14, avenue Félix-Faure ● Maison de la Presse, 1, place Masséna ● Reims : Michaud, 9, rue du Cadran-Saint-Pierre ● Rennes : « Les Nourritures Terrestres », 19, rue Hoche ● Librairie de la Cité, 2, rue d'Orléans ● Saint-Brieuc : Basquin, 13, rue Saint-Guillaume ● Saint-Etienne : L'Astrée, 14, rue du Général-Foy ● Plaine, 27, avenue de la Libération ● Vichy : Librairie Royale, 7, rue Franklin-Roosevelt.

* Absent de la liste en février et en avril.

Le romancier s'est ici arrangé de façon à nous présenter un bouillon de culture où fermentent instincts, désirs inavoués, sentiments, passions ouvertes et passions interdites qui représentent la gamme à peu près complète des composantes infiniment variées de notre nature. On voit se déployer l'amour, bien entendu, sous toutes ses formes, y compris celle qui n'ose pas dire son nom, le besoin d'aventure et celui de sécurité, la lâcheté, l'héroïsme, la naïveté, la volonté de puissance, le masochisme et quelques perversités de mœurs ou de caractère.

La banalité de la vie

Sous le poids de la même menace qui pèse sur tous, chacun trouve assez de ressources en lui-même ou dans quelques êtres qu'il a choisis pour se fabriquer un drame personnel à sa mesure et qui le jette dans l'exaltation ou les larmes. On s'aperçoit alors — du moins le romancier s'ingénie-t-il à le montrer — que ce qu'on appelle la banalité de la vie est fait de surprises étonnantes, de révélations et de révolutions.

Tout cela n'est pas vu à la loupe ou sous le microscope, dans la superbe indifférence de l'expérimentateur. Il est lui-même impliqué dans le jeu dont il a fourni les données et édicté les règles. Il nous y implique. Et rien n'est plus satisfaisant dans la lecture d'un roman quand nous pouvons ainsi bénéficier d'un double regard qui en dispose les différents plans à leurs places respectives, établit la perspective Il n'y a pas lieu de se méfier des romanciers dits « intelligents ». A moins qu'ils ne manquent d'étoffe, ils sont les plus susceptibles de viser le centre de la cible autour de quoi tout s'ordonne et, notamment, le fameux courant de la vie.

MAURICE NADEAU.

ROMANS

« Les passions indécises » par Lucie Faure

● *Valse-hésitation chez une espèce particulière d'insectes.*

Mme LUCIE FAURE a voulu écrire un roman (1) basé sur l'étude des mouvements d'âme et de cœur de ses personnages. Leurs actes, les éléments constituant leur vie quotidienne et très parisienne passent au deuxième plan ; ils ne sont que les supports ou plutôt l'armature qui permet à l'auteur de construire son roman. Tout est matière à psychologie. L'auteur se livre avec enthousiasme à des subtilités d'entomologiste, disséquant le comportement de ses personnages comme on observerait les réactions d'une espèce particulière d'insectes. Elle semble pouvoir pénétrer dans leur cerveau pour constater et expliquer ce qui s'y passe. Car il est certain que quelque chose n'y tourne pas rond. Leur existence est une suite d'essais sentimentaux plus ou moins malheureux. Antoine, garçon intelligent et plein de charme, bras droit d'un grand éditeur parisien, est excédé par les femmes : elles sont trop sottes. Sa cousine Patricia trouve grâce à ses yeux — rien d'essentiel ne les sépare — mais il ne la désire pas vraiment. Aussi, quand une intimité attisée par une amitié tendre les entraîne dans un lit, « ils se (réveillent) las et désenchantés » et refusent de s'enliser dans une liaison qui n'a rien de passionnel. A peine Antoine a-t-il retrouvé une vie tranquillement solitaire qu'il est pris dans le filet de Michel, jeune et blond journaliste dirigeant le courrier du cœur d'un hebdomadaire et obsédé par une volonté de puissance. Michel n'aime pas Antoine, mais voulant sans cesse exercer son emprise sur autrui, il ne se contente pas de ses activités professionnelles. Il s'amuse à dominer Antoine, à l'asservir totalement. Pauvre Antoine, il en tombe malade. Les amours masculines ne lui ayant pas réussi, il se laisse à nouveau troubler par une « jeune femme », Mme de R., séduisante veuve de 42 ans. Les différentes liaisons d'Antoine ne sont pas de simples coucheries ; Lucie Faure a étudié les oscillations de ce cœur indécis avec beaucoup de sérieux et de délicatesse. L'histoire avec Mme de R. est peut-être la meilleure partie du roman, la plus approfondie et donc la plus convaincante. Antoine et Mme de R. dansent devant nous une sorte de valse-hésitation et nous prenons plaisir à les regarder évoluer. Ce roman — excepté les dialogues — est entièrement écrit au passé, il aurait gagné à être plus bigarré, car ce parti pris donne un style un peu monocorde. Cela n'empêchera sans doute pas les amateurs de psychologie amoureuse d'apprécier le ton raffiné de ces passions indécises.

M.-C. DE BRUNHOFF.

(1) Julliard, 228 p., 9,30 NF.

MAGIE

(Giraudon)

« L'ALCHIMISTE », PAR GALLE (XVIIe SIÈCLE).
Pour se faire aimer, on prendra un cœur de colombe...

« PAR la magie, les choses cessent d'être ce qu'elles sont pour devenir ce que nous désirons qu'elles soient », écrit Robert Kanters dans sa préface au livre de François Ribadeau-Dumas, « Histoire de la Magie » (Productions de Paris). La magie est un fait culturel universel et les historiens — et même les préhistoriens — en ont trouvé des traces chez tous les peuples qu'ils étudiaient. Dans son livre, richement illustré, M. Ribadeau-Dumas donne une vue d'ensemble des temps les plus anciens, en commençant par les Babyloniens, ces maîtres en magie, en passant par le moyen âge, jusqu'à l'époque contemporaine.

Voici, extraites de son livre, quelques recettes de magie :

« L'onguent du Sabbat », pommade indispensable aux sorcières :

Graisse humaine, ou axonge : 100 gr.

Haschisch supérieur : 5 gr.

Fleur de chanvre : une demi-poignée.

Fleur de coquelicot : une demi-poignée.

Racine d'ellébore pulvérisée : une pincée.

Graine de tournesol concassée : une pincée.

(Robert Ambelain, XVIe siècle.)

L'Homonculus :

« Renfermez, pendant quarante jours dans un alambic, de la liqueur spermatique d'homme ; qu'elle s'y putréfie jusqu'à ce qu'elle commence à vivre et à se mouvoir. Après ce temps, il paraîtra une forme semblable à celle d'un homme (qu'il faut) nourrir tous les jours prudemment et soigneusement avec du sang humain et conserver pendant quarante semaines à une chaleur constamment égale à celle du ventre d'un cheval. » (Paracelse, « De Natura Rerum. »)

Recettes animales et végétales

« Le sang de bouc fait mourir ; le sang de chameau rend fou ; manger le cœur de l'anguille fait dire des prédictions ; la fiente de petits lézards fait disparaître les rides ; la salive d'un homme guérit les furoncles. » (Albert le Grand - XIIIe siècle.)

La Pierre philosophale

La fabrication de la Pierre philosophale comprend « deux travaux, trois régimes, quatre opérations, sept degrés dans chacun des régimes. » (Nicolas Flamel), « douze combustions » (Basile Valentin) et plusieurs mois de cuisson. Matériaux : soufre, vif-argent, arsenic, perles et pierres précieuses pilées, sang, œufs, fumier, cheveux, urine, semence d'homme, foies de crapauds, viscères de reptiles, abats de volailles.

Philtres d'amour :

« Pour se faire aimer, on prendra par exemple un cœur de colombe, un foie de passereau, la matrice d'une hirondelle, un rognon de lièvre. On les réduira en poudre impalpable et la personne qui composera le philtre, ajoutera partie égale de sang séché et pulvérisé de même : et si on fait avaler deux ou trois fois la dose d'une drachme de cette poudre à la personne qu'on veut induire en amour, on verra un merveilleux succès. »

(Clavicules du Roi Salomon, Xe siècle avant J.-C.)

CHERI

Amoureux par vocation, assassin par fatalité, vrai bagnard et faux marquis, CHERI-BIBI inaugure l'étourdissante série des héros de GASTON LEROUX.

BIBI

Tome I
Les cages flottantes
Chéri-Bibi et Cécily
1 fort vol. relié 15 NF
ROBERT LAFFONT

Katia Granoff
signera son anthologie de la poésie russe chez GALLIMARD, 15, boulev. Raspail, lundi 5 juin 1961 de 17 à 20 heures

GUY MOSMANS P. B.
L'ÉGLISE A L'HEURE DE L'AFRIQUE
L'Afrique sera-t-elle chrétienne, islamique ou communiste ? Appréciant à leur valeur exacte les efforts et les résultats de l'action missionnaire, le Père MOSMANS dégage de cette analyse du passé et du présent, les lignes directrices de l'avenir.
1 vol. 9,75 NF
Editions Casterman

LA SEMAINE

Michèle Manceaux raconte

● ***Comment la tasse de café de Jacqueline Kennedy est devenue une coupe de champagne.***

A l'Elysée, à l'Opéra, à Versailles, les Kennedy sont les invités de la France officielle pendant leur bref séjour à Paris cette semaine. Seule invitation américaine : une tasse de café à trois heures et demie, jeudi, avec Mme Kennedy à l'ambassade des Etats-Unis.

La veille de l'arrivée à Paris de « Jack and Jackie », j'ai rencontré Mrs Gavin, la femme de l'ambassadeur des Etats-Unis. Je l'ai remerciée pour son invitation.

Elle m'a dit :

— « *Qu'en pensez-vous, de cette tasse de café ? C'est un peu vieux jeu. A trois heures et demie de l'après-midi, tout le monde a bu son café. Ne croyez-vous pas que du champagne serait préférable ?* »

J'ai acquiescé.

« *Bon*, m'a-t-elle dit, *O.K. pour du champagne. Ce sera plus gai.* »

Il y a un mois, quand j'étais à la Maison-Blanche pour y rencontrer Jacqueline Kennedy, que j'ai connue lorsqu'elle était étudiante à Paris, j'avais déjà été frappée par le souci de gaieté — et de jeunesse — des nouveaux locataires.

La « First Lady » sourit tout le temps. Elle a l'air d'adorer la vie, le champagne et les jolies robes. Elle aime nager, courir, monter à cheval. Elle est absolument comme vous et moi, si ce n'est que la politique l'intéresse peut-être un peu moins que vous et moi.

Jacqueline Kennedy a deux secrétaires, qui ont elles-mêmes plein de secrétaires. Lætitia Balderidge, une grande et belle femme blonde, qui plaisante sans cesse, et Pamela Turnure, une jolie jeune fille brune qui n'en revient pas d'occuper, à vingt-trois ans, un poste aussi important et confidentiel.

Une bonne partie de pêche

Entre Jacqueline et ses secrétaires, les rapports d'amitié priment ceux du protocole.

Dans l'autre aile de la Maison-Blanche, chez le Président, c'est la même simplicité. Mais c'est peut-être un peu moins gai. Dans son bureau, tout apparat semble proscrit. Il y règne un certain désordre et l'on peut voir aux murs des poissons empaillés, souvenirs d'une bonne partie de pêche au Mexique.

Les Kennedy sont des gens qui savent profiter d'une promenade en bateau, d'un pique-nique, d'un bain de soleil. Pourront-ils profiter de Paris ?

Il y a quelques jours, j'ai dîné avec Pierre Salinger, le porte-parole de la Maison-Blanche, qui venait en France pour la première fois préparer le voyage présidentiel. Il m'a dit :

« *Comme j'aimerais avoir le temps de rester en France ! Que c'est beau ! Le Président aussi, il n'a jamais le temps de rien faire. Pendant le dernier week-end, nous nous promenions dans les bois, il a soupiré : « Président de la Suisse ou du Danemark, « ce doit être agréable. Mais les Etats-« Unis, non, vraiment, c'est trop.* »

(Paul Slade-« Marie-Claire »)

MICHÈLE MANCEAUX A LA MAISON-BLANCHE AVEC MRS KENNEDY.
« Les Etats-Unis, non, c'est vraiment trop ! »

● ***« Marco Polo » aura trois cents éléphants — cinquante de plus que la reine d'Angleterre.***

BIEN que l'on soit habitué dans le monde du cinéma aux pires extravagances et aux plus étranges paradoxes, la préparation du film « Marco Polo » donne lieu à bien des surprises. Cette semaine, le producteur Raoul Lévy, suivi de son équipage de décorateurs, d'opérateurs, de scénaristes, etc., plus un reporter radiophonique (!), est revenu, considérablement amaigri, d'un deuxième voyage de reconnaissance autour du monde asiatique où Marco Polo effectua ses plus jolis exploits.

Mais ce qui était déjà une performance au temps du vaillant Vénitien devient aujourd'hui une entreprise quasi démentielle. D'abord, il faut trois ou quatre visas et cinq ou six permis pour passer d'un pays à l'autre, de Birmanie en Thaïlande ou du Laos au Népal. Ce qui est nécessaire pour passer le matériel est du domaine kafkaïen. Généralement, les bagages scellés sont bloqués en Inde de deux à quatre mois.

Les bisons et les pythons

Tout cela ne serait, paraît-il, que vétille si le scénario ne comportait une grande bataille entre éléphants et chevaux sauvages. En effet, les chevaux sauvages n'existent plus que dans le nord de l'Afghanistan et les éléphants dans le nord du Népal. Leur rencontre est particulièrement difficile. En ce qui concerne les éléphants, le problème se complique encore. Raoul Lévy veut au moins trois cents éléphants. Or, dans toute l'Inde, on ne rencontre guère plus d'une dizaine d'éléphants à la fois. Pour la visite de la reine d'Angleterre, on en a réuni cent cinquante, que l'on a envoyés au pas d'éléphant jusqu'au Népal, où, avec les cent éléphants népalais, on a quand même pu montrer à la reine deux cent cinquante pachydermes. Ce rassemblement a demandé quatre mois de préparation. En parfait producteur, Raoul Lévy dit : « *Qu'est-ce qu'obtient la reine d'Angleterre que je ne peux obtenir ?* »

Ce n'est pas tout. Un éléphant mange soixante kilos de fourrage par jour. Trois cents éléphants mangent donc dix-huit tonnes de fourrage par jour. Si l'on compte un mois de tournage, la production devra trouver plus de 500 tonnes de fourrage dans les montagnes arides du Népal... Simple problème au niveau du certificat d'études.

Tout cela n'est toujours rien, mais il faudra ensuite transporter en avion-cargo quelques éléphants jusqu'en Afghanistan pour tourner au moins quelques scènes où ils voisineront avec les chevaux. Les « champ-contre-champ » à six ou six mille kilomètres de distance étant évidemment un peu délicats. Il ne restera plus alors qu'à ligoter suffisamment les éléphants, qui, d'un malencontreux coup de trompe, pourraient, comme un rien, éventrer les flancs de l'avion.

Voilà pour les éléphants. Les tigres posent d'autres problèmes. Il est prévu que Marco Polo se battra contre les tigres. Mais si on les capture sur place, il faudra les tuer ou les mettre en cage. La seule solution sera donc de rapatrier en pleine jungle les tigres gentiment apprivoisés du cirque Medrano.

Pour les chameaux, qui doivent brûler par dizaines autour d'une lamaserie en flammes, il faudra simplement prévoir une centaine de carapaces d'amiante, faites sur mesure, à la taille des bosses...

La seule scène à laquelle Raoul Lévy ait renoncé montrait l'invasion du camp de Marco Polo par les serpents pythons. Il en a trouvé cent cinquante aux laboratoires de recherches de New Delhi, mais c'était un spectacle tellement répugnant qu'il préfère ne pas s'en servir. En revanche, il a fait rajouter une scène avec des bisons, parce qu'il en a vu quelques-uns près de Kaboul.

Le début de tournage est fixé au mois de novembre, avec une première semaine d'extérieurs à Venise en septembre, bien sûr au moment de la Biennale.

Après, il sera plus difficile de déplacer les journalistes. Les lieux de tournage, déjà repérés, sont généralement situés dans des zones désertiques, sans route, sans eau et, bien sûr, sans électricité. Quatre avions-cargos, enfermant des camions, enfermant eux-mêmes des maisons préfabriquées, air-conditionnées, des petites centrales électriques, des réserves d'eau pasteurisée, ainsi que le matériel cinématographique, atterriront sur des pistes préparées par la main-d'œuvre locale.

Les journalistes

Toutes les scènes avec des animaux ne seront pas réglées par le metteur en scène Christian-Jaque, mais par un vieux cow-boy texan nommé Cliff Lyon, que Raoul Lévy a engagé à Hollywood sur les conseils de John Wayne.

Cliff Lyon, qui est responsable de toutes les scènes de chevaux des plus beaux westerns américains, est âgé de soixante-dix ans. Il est à craindre que, déporté d'Arizona en Afghanistan, il y laisse sa vieille carcasse. Tous les membres de l'expédition rentrante ont été malades. Sauf, bien sûr, le surhumain producteur.

Raoul Lévy repart cet été pour un troisième voyage de repérage. Il s'en ira cette fois avec une caravane d'automobiles de toutes marques, mais toutes peintes en blanc et immatriculées « Marco Polo ». Il choisira la marque qui aura le mieux résisté pour constituer sa caravane définitive.

Comme je m'étonnais que Raoul Lévy ait cédé à Darryl Zanuck les droits du « Plus long jour » parce qu'il jugeait trop difficile de reconstituer le débarquement, il m'a expliqué :

« *Pour réaliser « Le plus long jour », il faut retrouver tout un matériel de guerre qui n'existe plus. C'est infaisable. Pour « Marco Polo », il faut juste de l'argent et de l'imagination. C'est très simple.* »

MICHELE MANCEAUX.

Au cours du gala de *La Belle et la Bête*, qui a eu lieu la semaine dernière aux Ambassadeurs, Jean de Faucon a remis à Marina Vlady le Prix CARVEN du Cinéma 1961.

Ce prix lui a été attribué pour son rôle dans *La Princesse de Clèves* et matérialisé par un diadème de pierres vertes et blanches.

Communiqué.

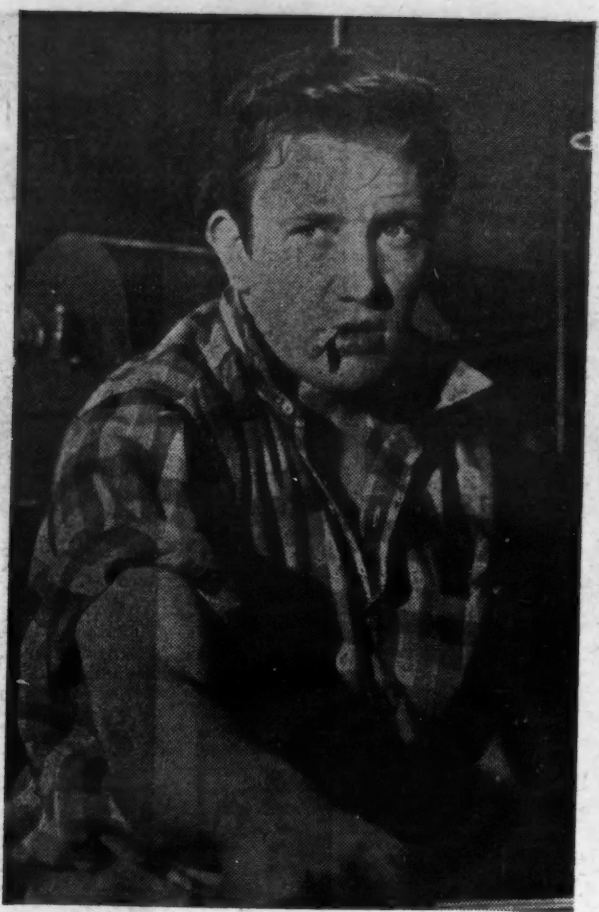
FOLIES-BERGÈRE
Tous les soirs 20 h. 45 - Dim. matinée 14 h. 30
M. Paul DERVAL présente
le nouveau spectacle
de Michel GYARMATHY
FOLIES CHÉRIES

THEATRE DE POCHE MONTPARNASSE 75, bd Montparnasse - LIT. 92-97
Arlette REINERG et Mel HOWARD
présentent
IMPROMPTUS A LOISIRS de OBALDIA
La seule révélation théâtrale de cette saison. P. MOREL (*Libération*).
J'ai été rarement à pareille fête. (*Le Canard Enchaîné*).
La troupe de cabaret dont dispose Arlette Reinerg rassemble exactement les natures excentriques qui conviennent pour ce genre de constructions délirantes. POIROT-DELPECH (*Le Monde*).
Interprétation excellente et tout à fait homogène. G. MARCEL (*Nouvelles Littéraires*)
Cette soirée, une des plus sympathiques de la saison. CLAUDE OLLIVIER (*Lettres françaises*).

CINÉMA

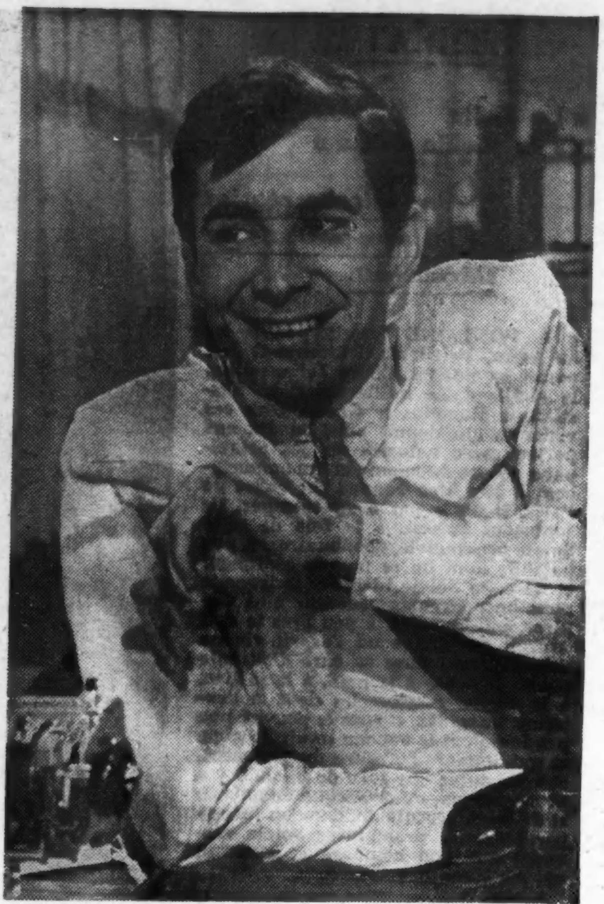
« Samedi soir et dimanche matin »

● *Un film révolutionnaire qui a passionné l'Angleterre.*



(Archives.)

ALBERT FINNEY.
Un trois-pièces à Londres.



(Archives.)

ANTHONY PERKINS.
Une auto dans Paris.

LE cinéma anglais se réveillerait-il ? Trouant la grisaille de ses dernières productions, voici enfin un film jeune, courageux, explosif (1). Il est signé Karel Reisz, l'auteur des étonnants « Lambeth Boys », et il remet en question toute notre vision d'un peuple que l'on croyait plus insularisé que jamais, plus que jamais isolé des grands courants sociaux et révolutionnaires du siècle.

Histoire — comme le titre l'indique — d'un week-end. Une cité ouvrière, un puzzle de maisons de brique, d'une désespérante laideur. Vélos, mobylettes, juke-boxes et pubs. Un de ces ouvriers, Arthur, vingt-trois ans (incarné par un admirable acteur, Albert Finney) renâcle contre l'usine, les patrons, les parents, le monde entier. Couche avec la femme d'un copain, la met enceinte, essaie vainement de la faire avorter. Reçoit une raclée des vengeurs du cocu, encaisse la leçon et se fiance avec une fille de rencontre. Se marieront, auront droit au « trois-pièces-pour-ménage » et feront des enfants à leur tour... à moins que, d'ici là, le monde ne change.

Quel est l'immense mérite de ce film ? Avant tout, de nous présenter des ouvriers qui sont des hommes, avec leurs passions, leurs faiblesses, leurs vices, et non des êtres à part, idéalisés par leur condition. La différence est capitale : elle distingue les auteurs qui connaissent vraiment le peuple de ceux qui se penchent sur lui en bourgeois repentis. Ici, nulle sacralisation du prolétariat : il n'est ni bon ni méchant, ni spécialement lucide ou exemplaire : tout simplement, il *est*. Dès lors, la révolte du jeune Arthur, métallo anglais, devient une vraie révolte, une « révolte de base », étrangère aux impératifs moraux ou intellectuels provoquée par la seule impossibilité de vivre dans l'esclavage et l'abrutissement. Cette révolte, Arthur l'exprime comme il peut, au hasard, en faisant du mal aux autres et à lui-même. Ce n'est pas un rebelle sans cause, comme les petits « angry men » d'Osborne : la cause est bien réelle, mais il ne la perçoit point, et il ressemble à un malade qui, faute de connaître le remède, se frapperait la tête contre les murs. En bref, un drame de l'absurde. Ou mieux, une tragédie.

Comme Mère Courage

Est-ce à dire que le film reste dans le vague et le vide ? Justement non, car si Arthur demeure ignorant des causes de sa misère, chacune de ses colères aveugles nous en instruit à sa place. Un critique a fort pertinemment rapproché ce film de « Mère Courage ». Comme Arthur, en effet, Mère Courage joue un jeu tragique dont les règles lui échappent, et cependant, par son ignorance même, elle démonte ce jeu, pièce par pièce, sous les yeux du spectateur. A son exemple et beaucoup mieux que tant d'ouvrages peuplés de héros dits « positifs », « Samedi soir et dimanche matin » nous force à réfléchir, à trouver l'explication en nous-mêmes. Cette impitoyable tranche de vie a soulevé de longs remous en Angleterre. Qui s'en étonnerait ? C'est une œuvre authentiquement révolutionnaire. C'est l'intrusion fracassante des réalités dans le douillet royaume d'Alice au pays des Merveilles.

(1) Lord-Byron, Marbeuf.

« Aimez-vous Brahms.. »

● *De luxueux mannequins dans l'Uniprix des sentiments.*

« AIMEZ-VOUS BRAHMS.. » (2) est un film baigné de sensiblerie élégante comme les pièces que M. Denys Amiel écrivait pour la rêveuse bourgeoisie d'avant le déluge. Tout y est : l'amant en titre, las et volage mais incapable de rompre sa chaîne (« ni avec toi, ni sans toi »), la femme mûrissante dont la quarantaine en fleur cède au vertige de l'amour, enfin le coquebin sincère au cœur brisé. Le film commence par un regard inquiet d'Ingrid Bergman à son miroir ; à la dernière image — pari tenu, pari gagné — nous retrouvons ponctuellement le miroir et le geste. A signaler également la dame qui, dans sa voiture, confond ses larmes avec la pluie et manœuvre son essuie-glace. Cette fois, c'est du Henry Bataille tout pur.

« Vous n'aimez donc pas les films d'amour ? » Si : « La Nuit », par exemple. Je les aime lorsqu'ils ont du style et, par une certaine dimension secrète qui fait tout le prix d'une œuvre d'art, rejoignent et magnifient notre « déjà vécu ». Or, ici, il ne s'agit pas de « déjà vécu », mais de « déjà vu », ce qui n'est pas la même chose : une histoire bien léchée, sagement élégiaque et dont les personnages nous demeurent étrangers, pareils à de luxueux mannequins dans leur vitrine romanesque.

On les regarde, on hoche la tête, on murmure distraitement : « *cette pauvre Ingrid* », comme la midinette feuilletant son magazine dans le métro : « *cette pauvre Soraya, tout de même* ». Tout est attendu, tout bâti sur patron, c'est l'Uniprix des sentiments. On ne peut dire, par exemple, que ces personnages ne soient pas vrais : seulement, cette vérité est appliquée sur eux comme un vernis, vérité à recettes, travaillée, dosée, polie et repolie, au lieu qu'elle devrait être le duvet du fruit.

A un seul moment l'intérêt s'éveille, quand Anthony Perkins, émouvant, inspiré, entre carrément dans le jeu. Mais, comme pour Simone Signoret dans « Les Mauvais Coups », cela n'est guère dû qu'à l'acteur, supérieur à son rôle. Restent les ingrédients habituels : whisky, bars, voitures de sport et la sempiternelle « promenade en auto dans Paris », tarte à la crème des romances filmées.

Unique apparition de l'ange de l'humour : les dialogues « américains » qu'Yves Montand et Pierre Dux mâchonnent avec une bonne volonté touchante. Comment y croiraient-ils, comment y croirions-nous ? Nous sommes devant ce que le cinéma peut offrir de moins exaltant : rien, en effet, que « du cinéma ».

(2) Colisée.

« L'Œil sauvage »

● *Des documents inoubliables ternis par un commentaire pseudo-poétique.*

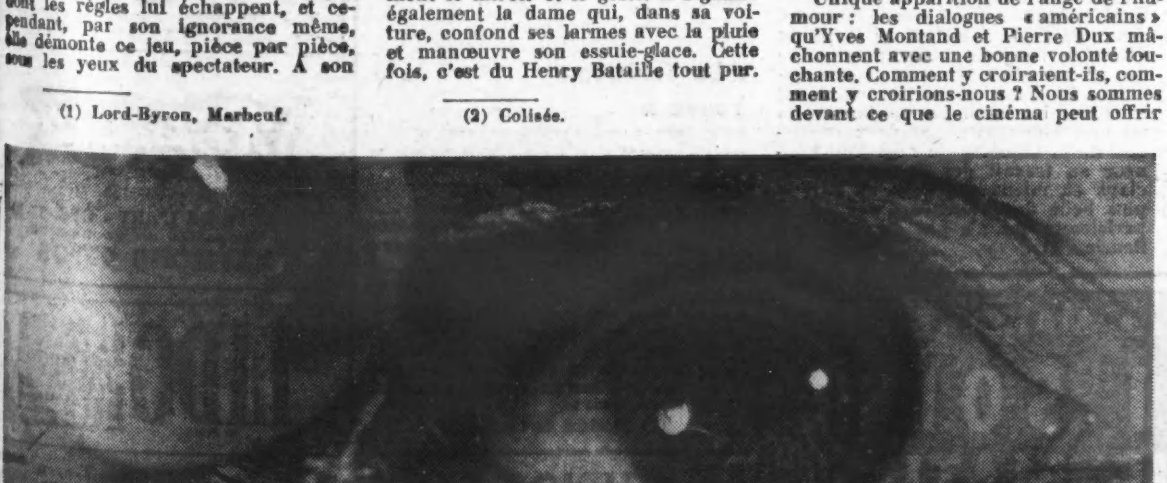
TROIS auteurs : Ben Maddow, Sidney Meyers, Joseph Strick et une armée d'opérateurs ont réalisé ce film étonnant tourné dans la rue, les bars, un hôpital, une église évangéliste, un cabaret de strip-tease et un bal d'invertis (3). Caméra-œil, caméra-stylo : aucune histoire, mais des images jetées pêle-mêle à la face. Cela tient de la confession chrétienne et de la psychanalyse. Un « ange » invisible accompagne à Los Angeles une femme divorcée, malade de solitude. Il la promène dans tous les cercles de l'enfer. Il l'entraîne au plus noir du cauchemar américain, là où les visages hideux de fatigue, de haine ou d'ennui ne cherchent même plus à tricher, là où les corps avachis, déformés, semblent déjà retournés à la gloire originelle. Monstres, disparates démons goyesques, et pourtant regardez : c'est *nous*. Nous dans les rires, les larmes, l'angoisse, l'effort, nous dans notre désir éperdu d'aimer, de plaire, d'arracher un instant sa proie à l'« insecte qui grignote le temps ». Nous, enfin, dans notre nudité. Sans dieu, sans avenir, sans recours. Sauf la communion des damnés.

Les images frappent, soulèvent le cœur, aveuglent les yeux. Malheureusement, le commentaire pseudo-poétique qui les accompagne tourne à la logomachie. D'un côté, des documents inoubliables, et de l'autre, un lyrisme de bas étage, une conclusion puérile. On le regrette pour ce film exceptionnel, réquisitoire forcené contre notre « civilisation ».

MORVAN LEBESQUE.

P. S. — Sont également à l'affiche : « L'Homme aux cent visages » (4) (de Dino Risi), plaisante variation sur l'escroquerie, avec Vittorio Gassman, mais nous sommes, hélas ! très loin du « Pigeon ». Et « Vacances en Enfer » (5), le premier film de Jean Kerchbron. Crise de conscience d'un milicien en fuite : sera-t-il sauvé par l'amour ? Mélodramatique et peu convaincant.

(3) Bonaparte, Vendôme.
(4) Ermitage.
(5) Avenue, Artistic.



(Archives.)

« L'ŒIL SAUVAGE ».
Entre la confession et la psychanalyse.

THÉATRE

« La Visite de la Vieille Dame »

● *Une adroite reprise de la pièce-parabole de Dürrenmatt.*

LA FONTAINE faisait parler les bêtes, Friedrich Dürrenmatt fait parler les Suisses. Claire Zahanassian, la vieille dame milliardaire, M. Mississippi, Romulus le Grand, tous ces visiteurs qui depuis cinq ou dix ans parlent avec autorité sur les principales scènes du monde et qui commencent à être bien connus sur celles de Paris, il n'y a pas à s'y tromper, ils sont tous suisses, à la fois de cette Suisse provinciale, débonnaire, un peu pataude dont on se moque gentiment et de cette Suisse idéale sans laquelle nous ne pourrions peut-être plus respirer, puisque c'est à peu près le seul endroit au monde où l'esprit vienne naturellement faire sa cure d'altitude quand il pense à la paix, à la justice, à la vérité. Poussez les deux à l'extrême, imaginez, si vous le pouvez, une pendule dont le coucou serait un aigle et qui sonnerait l'heure du jugement, et vous aurez une idée de ce qu'il y a de savoureux, de grotesque volontaire et de force percutante, dans les pièces-paraboles du dramaturge suisse allemand que l'on compare et que l'on oppose souvent à Brecht.

Un odieux marché

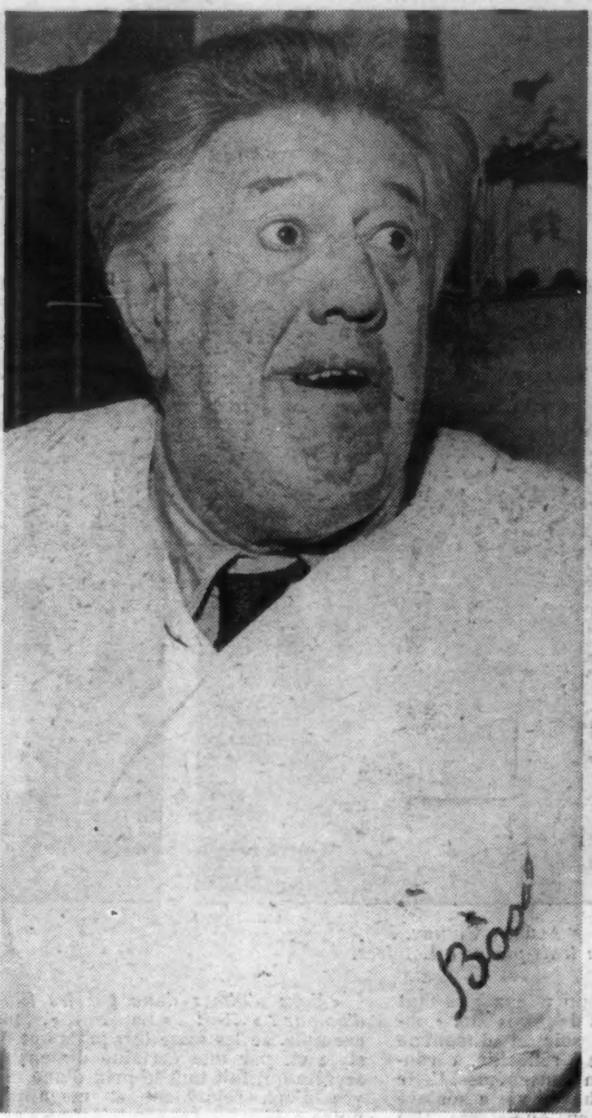
Une vieille dame milliardaire revient dans sa ville natale. Elle en a été chassée quarante-cinq ans auparavant, séduite, enceinte, reniée par la conspiration des bien-pensants. Aujourd'hui la ville de Gullen est ruinée. Claire Zahanassian propose de lui donner un milliard. Mais à ce prix, elle veut la justice, c'est-à-dire la mort d'Alfred Ill, son séducteur, devenu épicier, considéré, père de famille, candidat à la mairie. Le peuple et les notables refusent cet odieux marché, par attachement aux principes de la civilisation occidentale. Puis ils se mettent à acheter à crédit, comme s'ils attendaient *tous* une grosse rentrée d'argent pour bientôt. Alfred ne trouve de réconfort ni auprès du chef de la police, ni auprès du maire, ni auprès du pasteur. Le salaud protégé par l'ordre social se sent peu à peu abandonné, menacé, condamné. Le déni de justice d'il y a quarante-cinq ans sera effacé, mais grâce à un crime que la conscience sociale, aimantée par le milliard de la vieille dame, digérera en toute bonne foi comme un acte de justice. Ce que la ville célèbre avec des transports de joie, c'est la justice bafouée de nouveau. Ce que la vieille dame emporte derrière elle, ce n'est pas la vengeance, c'est le cadavre de l'amour, de l'amour mort pour elle depuis longtemps, mais dont elle est venue effacer jusqu'à l'apparence. Selon ses propres termes, le monde avait fait d'elle une putain, elle est revenue faire du monde un bordel.

C'est une farce et c'est un drame, une farce criminelle et un drame terrible par son humour. La pièce, construite aussi rigoureusement qu'une pièce policière, marche d'une manière implacable vers la manifestation de la vérité. Mais alors que le péché originel de la littérature policière est un conformisme moral victorien (les bons sont récompensés, les méchants sont punis), dans les pièces et dans les romans de Dürrenmatt, la vérité qui se manifeste à la fin est une vérité morale ironique : « absence de justice » est faite. Et ce monde dont la justice est absente, le chœur final vient nous le rappeler, c'est notre monde, celui dont nous sommes responsables.

Il y a chez Dürrenmatt, comme il y avait chez Brecht, une puissance incomparable pour inventer des fables et les animer sur la scène par des images pleines de force. Il y a aussi, comme chez Brecht, une volonté insistante d'enseignement et de démonstration, qui entraîne parfois des lenteurs et des lourdeurs : ils expliquent encore, et nous avons compris depuis longtemps. Ce qu'il y a de plus encombrant sur une scène, c'est l'idée que l'auteur prétend garder derrière la tête : les personnages sont tout le temps obligés de tourner autour.

La statue du Commandeur

Mais la Comédie de l'Est met tant d'intelligence, d'invention, d'humour, de vivacité dans son travail, qu'on aperçoit à peine ce côté didactique. Mme Valentine Tessier joue le grand rôle, celui de la vieille dame, et à force de sensibilité, de chaleur intérieure, elle met de la variété dans un personnage qui risquerait d'être aussi immobile que la statue du Commandeur. Et M. Hubert Gignoux joue le bon rôle, celui d'Alfred, le séducteur vieilli et dérisoire, l'épicier conformiste qui se transforme peu à peu, à sa propre surprise, en bouc émissaire, et il est excellent lui aussi par la finesse, la mesure, l'humanité. Les deux spectacles de la Comédie de l'Est font honneur au travail des centres provinciaux et, mieux que cela, ils sont la plus belle fleur tardive d'une saison parisienne qui n'a pas été beaucoup fleurie... (1).



(Lipnitzki)

MICHEL SIMON DANS « ALCOOL ».
Une quatrième dupe.

(Bernand)

VALENTINE TESSIER DANS « LA VISITE DE LA VIEILLE DAME »,
Une grosse rentrée d'argent.

« Alcool »

● *Bête à pleurer.*

TROIS hommes aux trois âges de la vie ont été les jouets de la même garce. Un soir, dans un bar de Pigalle, ils décident de faire son procès et de l'exécuter. Mais, las ! cette créature coquette et lascive se jouera d'eux une fois de plus, elle partira au bras d'une quatrième dupe, les laissant au désespoir et à l'alcool (2).

Cela pourrait être beau et bête à pleurer comme une chanson du répertoire de Berthe Sylva.

C'est bête à pleurer.

D'incroyables fantoches débitent un texte inepte attribué à M. Jacques Robert, mais qui semble puisé dans les vieux almanachs. Michel Simon, Raymond Souplex et quelques autres jouent non comme les bons comédiens qu'ils peuvent être mais comme des truqueurs qui se débattent dans le vide.

« La Troisième Veuve »

● *Gentiment servie.*

UN monsieur suit les enterrements en cherchant une jolie jeune veuve — pour faire une fin. Il la trouve, mais le mari défunt n'a-t-il pas été empoisonné ? (3) C'est une gentille comédie de boulevard qui tourne (comme on le dit du lait) en pièce policière. Elle est gentiment servie (comme on le dit d'un plat) par Jacqueline Jehanneuf, Jacques Jouanneau, Maxime Fabert, etc.

ROBERT KANTERS.

(1) Théâtre de l'Ambigu. Mercredi, jeudi, vendredi : « La Visite de la Vieille Dame ». Samedi, dimanche, lundi : « Mille francs de récompense ».

(2) Théâtre de l'A.B.C.

(3) Deux actes de Michel Gray, d'après Jean Guitton, au théâtre Daunou.

Cabarets Dancings

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

LA PEAU DE VACHE
Bar - Dîners - Soupers - Spectacle
Ambiance dans les caves les plus sensass de Paris
21, rue Dauphine - Réserv. ETO. 46-19
Salle climatisée - Fermé dimanche

Restaurants

LA TETE DE L'ART - OPE. 53-39
Le plus parisien des dîners-spectacles
RAYMOND DEVOS

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne

LORD BYRON v.o. ★ MARBEUF v.o.
SAMEDI SOIR DIMANCHE MATIN
SATURDAY NIGHT and SUNDAY MORNING
MEILLEUR FILM ANGLAIS DE L'ANNÉE
GRAND PRIX AU FESTIVAL MAR DEL PLATA

STUDIO DE L'ÉTOILE (v.o.s.t.f.), 14, rue Troyon ETO. 19-93
Le dernier film de KENJI MIZOGUCHI
LE HÉROS SACRILÈGE
En couleurs - Perm. de 14 à 24 heures

AI-JE FAIT DE L'ANTI-THÉATRE ?

par EUGÈNE IONESCO

LE « nouveau théâtre » mérite-t-il véritablement son nom ? Ceux qui l'ont créé, promu, bouleversant ainsi les règles traditionnelles du théâtre bourgeois, voulaient-ils en pleine conscience « faire du nouveau » ? Après notre entretien de la semaine dernière avec Marguerite Duras, Robert Pinget et Jean Martin, c'est ce que nous avons demandé à Eugène Ionesco, et lui-même, très sincèrement, s'interroge : en tant qu'artiste, qu'a-t-il voulu faire lorsqu'il a commencé le premier, il y a dix ans, à désarticuler le langage, à rechercher l'insolite ? A quel besoin de changement, de révolte, obéissait-il ? Et à quoi, de son point de vue, est-il aujourd'hui parvenu ? Voici sa réponse.

JE crois que, dans l'histoire de l'art et de la pensée, il y a toujours eu, à chaque moment vivant de la culture, une « volonté de renouvellement ». Cela ne caractérise pas seulement la dernière décennie. Toute l'histoire n'est qu'une suite de « crises » — de ruptures, de reniements, d'oppositions, de tentatives de retour aussi à des positions abandonnées (mais avec de nouveaux points de vue, autrement les retours seraient « réactionnaires » ou « conservateurs »). S'il n'y a pas « crise », il y a stagnation, pétrification, mort. Toute pensée, tout art est agressif.

Le romantisme était également une volonté agressive de renouvellement : le simple désir d'épater le bourgeois, la bataille d' « Hernani », les manifestes romantiques sur la façon de concevoir et d'exprimer une vérité opposée à la vérité universelle du classicisme, et surtout les œuvres elles-mêmes où un nouveau système d'expression s'affirmait (un « nouveau langage », comme on dirait aujourd'hui), tout exprime bien une volonté de renouvellement, et un renouvellement très réel.

Le parnassianisme s'opposait au romantisme en essayant un retour à un nouveau classicisme ; le symbolisme s'opposait au parnassianisme ; le naturalisme au symbolisme et ainsi de suite. L'histoire littéraire nous le dit très bien — au niveau de l'enseignement secondaire.

L'histoire de l'art

Chaque mouvement, chaque génération nouvelle d'artistes apporte un nouveau style, ou essaie de l'apporter parce qu'elle constate, lucidement ou obscurément, qu'une certaine façon de dire les choses est épuisée, et qu'une nouvelle façon de les dire doit être trouvée, ou que l'ancien langage usé, l'ancienne forme doit éclater parce qu'elle est devenue incapable de contenir les nouvelles choses qui sont à dire.

Ce qui ressort donc des œuvres nouvelles, c'est la constatation, tout d'abord, qu'elles se différencient nettement des œuvres précédentes (s'il y a eu recherche, de la part des auteurs, évidemment, et non pas imitation, stagnation). Plus tard, les différences s'atténueront, et alors, ce sont surtout les ressemblances avec les œuvres anciennes, la constatation d'une certaine identité et d'une identité certaine qui pourront prévaloir, tout le monde s'y reconnaîtra et tout finira par s'intégrer dans... l'histoire de l'art et de la littérature.

On peut prétendre, je le sais, que finalement il n'y a peut-être rien de neuf. Qu'il n'y a eu aucun nouveau courant d'idées — dans ce que nous avons fait. Je crois qu'il est encore trop tôt pour se rendre compte s'il y a eu ou s'il n'y a pas eu du nouveau. Mais peut-être, par certains aspects de nos œuvres, nous rattachons-nous aux existentialismes ; peut-être continuons-nous, chacun pour sa petite part, la grande révolution artistique, littéraire, de la pensée qui a commencé vers 1915 ou 1920, qui n'est pas encore achevée et qui s'est exprimée dans les découvertes scientifiques nouvelles, les psychologies des profondeurs, l'art abstrait, le surréalisme, etc. — on ne sait pas, on ne peut pas encore savoir si nous sommes ou non les ouvriers d'une transformation de la mentalité — il n'y a pas encore une suffisante perspective pour en juger.

Architectures de clichés

Mais encore une fois — dans le neuf il y a de l'ancien et je crois même que cet « ancien » irréductible est peut-être le permanent, le fonds permanent de l'esprit humain qui justement peut donner du poids, de la valeur, une garantie que nous ne sommes pas hors de tout mais dans la suite d'une réalité fondamentale, qui change dans ses accidents mais, puisqu'elle est humaine, ne change pas dans son essence : les œuvres romantiques ne sont pas tellement « essentiellement » différentes, finalement, des œuvres classiques : à travers des systèmes d'expression différents, des « langages » différents — le fondamentalement humain reste... et les différences ne sont que peu de chose d'une décennie à l'autre, d'un demi-siècle à l'autre : la métamorphose historique est lente ; les transformations visibles demandent bien plus longtemps que cela.

Si, dans ce que nous avons essayé de faire, il y a quelque chose de tout de même assez perceptible, c'est la dénonciation, dans certaines de nos œuvres, de l'inanité, de la vacuité, de l'irréalité des idéologies ; nous avons constaté, peut-être, la fin des idéologies, de droite, de gauche, du centre. Je n'aime pas le mot crise ou critique du langage, ou du langage... bourgeois. C'est prendre les choses par leur mauvais côté, du dehors en quelque sorte. Il s'agit bien plutôt, par exemple, de la constatation d'une sorte de crise de la pensée, qui se manifeste bien sûr par une crise du langage — les mots ne signifiant plus rien, les systèmes de pensée n'étant plus eux-mêmes que des dogmes monolithiques, des architectures de clichés dont les éléments sont des mots comme nation, indépendance nationale, démocratie, lutte de classes aussi bien que Dieu, socialisme, matière, esprit, personnalité, vie, mort, etc.

Les systèmes de pensée, *de tous les côtés*, n'étant plus que des alibis, que ce qui nous cache le réel (encore un mot cliché), ce qui canalise irrationnellement nos passions — il est évident que nos personnages sont fous, malheureux, perdus, stupides, conventionnels, et que leur parler est absurde, que leur langage est désagrégé, comme leur pensée. Nous expérimentons en ce moment, il me semble, l'aventure renouvelée de la Tour de Babel.

On se rattache au théâtre, en ce moment, à Brecht. Mais son système est dépassé, comme toute idéologie ; en dehors de son goût du crime (« Opéra de Quat'Sous », « La Décision », « Jungle dans la cité », etc.) il n'illustre plus, depuis longtemps, que des dogmes lourds, figés : c'est Beckett avec « Fin de partie », « Godot », etc., qui est le véritable démystificateur.

Des « artisses »

Et voilà, peut-être, le message, un message anti-message qu'aura apporté, en témoignage véridique de notre époque, « En attendant Godot », de Beckett, aussi bien que les petites pièces ironiquement tragiques et insuffisamment connues de Jean Tardieu, aussi bien que les premières pièces de Roger Vitrac, que l'explosive « Akara » de Weingarten, aussi bien, principalement, que « La Parodie », « Tous contre Tous », « La grande et la petite manœuvre », d'Adamov ; ces trois œuvres sont d'une vérité objective, d'une lucidité et d'une justesse extrêmes. Adamov a renié ces trois œuvres, bien sûr, il veut avoir une foi. Mais c'est l'avenir qui dira, mieux qu'Adamov, si celui-ci a eu raison ou non de les renier. Brecht est l'homme de ceux qui veulent idéologiquement (alors qu'il n'y a plus d'idéologies possibles) se mystifier, sous le masque de la démystification, ce qui leur permet de se croire... des « intellectuels ».

Et que reste-t-il de fondamental, de permanent, dans ces œuvres nouvelles, parmi les ruines des systèmes de pensée *de toutes sortes* (et non pas seulement de ceux de telle ou telle société) ? La dérision, l'angoisse, le désarroi à l'état pur, la crainte — c'est-à-dire la réalité humaine essentiellement tragique que, de temps à autre, une doctrine, une foi parvient à recouvrir.

C'est pour cela qu'on peut (et qu'on doit) être à la fois neuf et ancien. Notre théâtre témoigne peut-être de cette crise (ressentie psychiquement plus que théoriquement, car après tout nous sommes des « artisses ») *universelle* de la pensée, des certitudes.

L'insolite

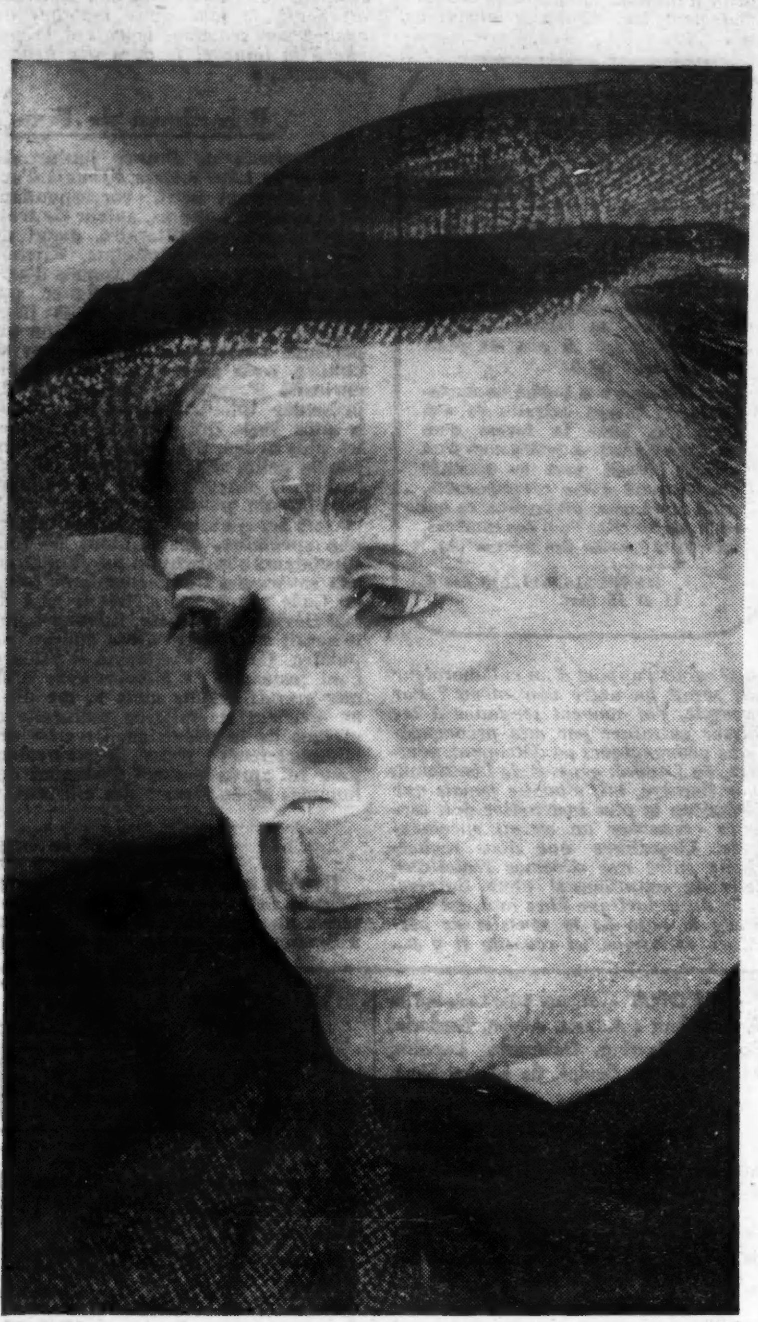
J'ajoute que je voulais, en me mettant à écrire, bien sûr, « faire du nouveau » ; mais que ce n'était pas là ma démarche, je voulais surtout dire des choses et je cherchais, au-delà des mots habituels ou à travers ou malgré les mots habituels, à les dire. On a trouvé que je faisais de « l'avant-garde », que je faisais de « l'anti-théâtre » — expressions vagues mais constituant bien la preuve que j'avais fait du nouveau.

Le renouvellement technique ? Peut-être dans la tentative d'amplifier l'expression théâtrale en faisant jouer les décors, les accessoires et par un jeu simplifié, dépouillé de l'acteur. Les comédiens ont su trouver un style plus naturel et plus excessif à la fois, un jeu se tenant entre le personnage réaliste et la marionnette : insolites dans le naturel ; naturels dans l'insolite.

Dix ans... c'est trop peu pour savoir si l'on a fait vraiment quelque chose. Je ne le saurai donc jamais. Je puis donc mourir avec l'illusion que j'aurai fait quelque chose.

Mais je puis affirmer que le public ni la critique ne m'ont influencé.

E. I.



(Pic)

EUGÈNE IONESCO.
Dix ans... c'est trop peu.

TÉLÉVISION

Une équipe de choc

● ***Dans les quatre émissions préférées des téléspectateurs, deux noms : Etienne Lalou, Igor Barrère. Qui sont-ils ? Comment travaillent-ils ? Quels sont leurs projets ?***

Un grand reporter a enquêté pour vous à Cuba, et vous a présenté, lors d'un des derniers « Cinq colonnes à la une », un entretien avec Fidel Castro; un spécialiste scientifique vous a exposé les problèmes de l'hypertension artérielle au cours de l'émission « En direct de l'hôpital Beaujon », les problèmes de l'équilibre humain au cours de l'émission « En direct de l'hôpital Lariboisière » ; un journaliste sportif fort compétent vous a commenté, à « Sports-Dimanche », les matches de basket-ball ; un grand enquêteur vous a présenté, lors des deux émissions « Faire face », la télévision française face à ses accusateurs. Ce reporter, ce spécialiste scientifique, ce journaliste sportif, cet enquêteur s'appelle Etienne Lalou.

Récemment, un référendum parmi les critiques de télévision aboutissait à ce classement des meilleures émissions :

1. « En direct de... » (Lalou, Barrère) ; 2. « Cinq colonnes à la une » (Lazareff, Desgraupes, Dumayet, Barrère, avec la collaboration de Lalou) ; 3. « La justice des hommes » (Lalou, Barrère) ; 4. « Faire face » (Lalou, Barrère).

Comment, devant ces résultats, hésiter à sacrer Etienne Lalou « producteur n° 1 de la Télévision française » ?

— Non, pas Etienne Lalou tout seul, proteste-t-il. *Toutes les émissions auxquelles je participe sont signées Barrère et Lalou. On a toujours tendance à davantage parler de moi, sous prétexte que je suis devant la caméra, et Igor Barrère derrière. Mais toutes nos émissions sont décidées, étudiées, préparées en commun et nos responsabilités sont exactement les mêmes. Ce travail n'implique pas que nous ayons exactement les mêmes conceptions.*

GEORGES DE CAUNES PRIX DE L'HUMOUR

Georges de Caunes vient d'obtenir le Prix de l'Humour pour son livre « Les coulisses de la télévision », écrit avec la collaboration de Christian Plume.

Aujourd'hui âgé de 39 ans, Georges de Caunes a été, à la Libération, l'un des premiers journalistes à s'occuper de télévision. Il a quitté la R.T.F. il y a six mois pour Europe N° 1.

« L'Express » a publié en exclusivité de larges extraits de son livre qui, sous la forme d'un échange de lettres additionné d'un lexique, décrit, avec les qualités qui viennent d'être récompensées, mais aussi avec pertinence, ce qui se passe derrière l'œil des caméras, loin de la bouche des micros (1).

(1) Nos 516, 517, 518 des 4, 11 et 18 mai.

Quel serait l'apport d'un collaborateur qui serait un autre vous-même ? Par exemple, j'ai souvent tendance à me laisser entraîner par mes préoccupations pédagogiques au détriment, peut-être, de l'intérêt général de l'émission. Igor Barrère, lui, n'oublie jamais que l'émission la plus instructive doit toujours conserver un attrait spectaculaire. L'équilibre que nous recherchons entre nos diverses tentations, celle du sensationnel chez Barrère, celle du didactique chez moi, est sans doute la base de la réussite de certaines émissions, si réussite il y a...

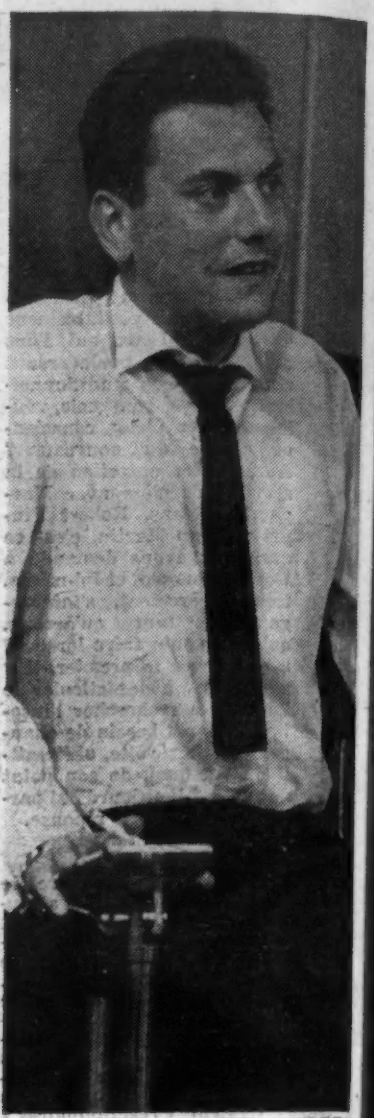
Ce qui frappe, chez Lalou, c'est l'éclectisme dont toute sa vie témoigne, et la réussite qu'il rencontre dans les domaines variés qu'il aborde. Quand je lui demande comment il trouve le temps de réaliser des émissions aussi nombreuses, importantes et variées, il éclate de rire. *« C'est une simple question d'organisation ! Je fais beaucoup d'autres choses encore. Je dirige une collection aux Editions du Seuil, je joue deux matches de basket par semaine, je vais à la pêche à la ligne et je dors dix heures par nuit... »*

Recordman de France

Recordman de France junior du 1.000 et du 1.500 mètres, licencié d'anglais, résistant actif, correspondant de la radio à Londres, auteur de trois romans, critique littéraire, avant de devenir expert scientifique, Etienne Lalou saisit toutes les occasions d'agir ou d'apprendre ou d'enseigner qui passent à sa portée, avec un insatiable appétit. La richesse de son expérience humaine et l'étendue de sa culture, mais surtout son incroyable curiosité d'esprit lui permettent de présenter intelligiblement au public le plus vaste qui soit les problèmes les plus ardus. Ses émissions ne sont jamais celles d'un spécialiste compétent mais obscur : Lalou est toujours du côté du public. A travers lui, à travers ses questions d'homme cultivé non spécialisé, des millions de téléspectateurs s'initient au psychodrame, aux causes des tremblements de terre, au Code pénal. S'il n'était le n° 1 de la Télévision française, Etienne Lalou le serait sans doute de la culture populaire. Ce qui l'intéresse d'ailleurs, c'est justement (« *laissons-nous aller aux grands vilains mots* », me dit-il en souriant) la mission culturelle et civique de la télévision. Divertir des téléspectateurs passe certainement pour lui après le souci d'éduquer des hommes et de former des citoyens.

Le juge et le jugé

Il n'est guère aisé de faire parler Etienne Lalou sur ses réalisations passées : un trop vif courant l'entraîne à l'action pour qu'il aime s'appesan-



(R.T.F.)

Igor Barrère.
Une affaire d'équilibre.

VILLAND et GALANIS
CHASTEL
127, boulevard Haussmann

ANFORA - 51, rue Saint-Louis-en-l'Ile
Art abstrait : Adams, Alleyn, Borderie, Bucholz, Davring, Delaporte, Lepatre, Maille, Varga. Sculpt. de Michel Sima.

GALERIE MONA LISA
32, RUE DE VARENNE, PARIS-VIIe — LIT. 17-25
KOPAC
du 1er JUIN au 15 JUILLET

GALERIE DU HAUT-PAVE
3, quai de Montebello (Ve)
PIQUOIS
ODE. 59-79 Jusqu'au 12 juin

DENISE RENE, 124, rue La Boétie
ARP - BAERTLING - HERBIN - LIPSI
MORTENSEN - SEUPHOR - VASARELY
SCHOFFER - TOMASELLO - LE PARC
AGAM

LE POINT CARDINAL
3, rue Cardinale - 3, rue Jacob
12, rue de l'Echaudé-Saint-Germain - PARIS (6e) - ODE. 32-08
PEDRO CORONEL
Peintures et sculptures
PICASSO
Gravures originales pour « Pindare » édité par P.-A. BENOIT
JUIN - JUILLET

STIEBEL - 30, rue de Seine, PARIS (6e)
au rez-de-chaussée CHARON
au premier étage VOYET
Jusqu'au 17 juin inclus

juin juillet GALERIE DES GRANDS-AUGUSTINS
9 quai des Grands-Augustins Méd. 26-09, de 14 h à 20 h, dimanches et lundis exceptés
peintures, gouaches, dessins, sculptures
hultberg peverelli petlin
cremonini lejeune martin
waldberg anselmo cardenas
Cette exposition a été réalisée avec l'aimable collaboration des galeries du Dragon et Le Gendre

GALERIE MOTTE 22, rue Bonaparte - MED. 13-77
RAOUL DUFY
DESSINS
Du 16 mai au 15 juin

GALERIE DAVID ET GARNIER
COMMERE
6, AVENUE MATIGNON - JUSQU'AU 17 JUIN

VENTE A VERSAILLES
Me BLACHE, Commissaire-Priseur
en son Hôtel RAMEAU
à VERSAILLES, 5, rue Rameau
Tél. 950-55-06 et 950-71-29
Vente MERCREDI 7 JUIN à 21 heures
HAUTE EPOQUE - EXTR.-ORIENT
Experts : MM. Beurdeley, Roudillon.
Exposition le 6 juin de 9 à 18 heures

LA HUNE
170, boulevard Saint-Germain
PIZA
Mosaïques peintes
JUIN

GALERIE DINA VIERNY
Fahr-El-Nissa-Zeid
PEINTURES
1954 - 1961
36, RUE JACOB - PARIS VIe

Le 6 juin à 18 heures
Vernissage des œuvres du peintre MORRIS
ACTION
GALERIE DU MUSEE DE POCHE
7, rue de l'Odéon (6e) - ODE. 69-38

LE MAITRE ENCADREUR R.G.
7, rue Bonaparte
ROGER PONS
TAPISSERIES
1er au 15 juin

MUSEE COGNACQ-JAY
25 Bd des Capucines - Paris
H. DAUMIER
DESSINS - LITHOGRAPHIES - SCULPTURES
14 AVRIL - 11 JUIN
Catalogues numérotés - Tirage au sort d'une lithographie originale

(R.T.F.) (Roustan.)

ETIENNE LALOU.
Une question d'organisation.

tir sur hier. En revanche, il est plus disert sur les émissions qu'il prépare, ou celles qu'il aimerait faire un jour...

« La série « Justice des hommes » est interrompue, mais elle reprendra peut-être. Il y avait dans cette série un projet auquel je tenais beaucoup, mais qui n'a pu être réalisé, faute de trouver les personnages adéquats. Il s'agissait de mettre en présence un juge et un homme qu'il aurait condamné de nombreuses années auparavant. Je crois que ce retour, fait sereinement, et humainement, sur la justice rendue, par le juge et le jugé, aurait été passionnant. Des petits détails imprévus auraient sans doute pris une importance inattendue. Par exemple ce simple fait que le délinquant serait sans doute devenu un homme d'affaires fort prospère, tandis que le juge serait resté un petit fonctionnaire mal payé...

Des racistes honteux

« La série des émissions médicales continue, mais elle est moins passionnante à faire, maintenant que nous connaissons bien le domaine que nous explorons et ses instruments. C'est une émission qui nous donne néanmoins beaucoup de satisfaction, car elle semble très utile. Elle suscite un abondant courrier, tant de la part de malades que de la part de médecins (qui demandent à être mis en contact avec tel professeur, ou à être mieux informés sur telle technique) et permet ainsi à la télévision de jouer son rôle social de centre d'information et de liaison. Nous aurions aimé traiter, dans cette série, du mongolisme, qui préoccupe beaucoup de monde. Malheureusement, s'il y a beaucoup à dire sur ce sujet, il y a peu à montrer. Nous attendrons qu'ait été réalisé un bon film sur les chromosomes.

« J'aimerais aussi faire un grand magazine scientifique. Mais pour qu'il soit vraiment intéressant, il faudrait rendre compte des découvertes dans le monde entier, et donc disposer de moyens comparables à ceux de « Cinq colonnes à la une »... Il n'en est pas question !

« Dans la série « Face face », nous présenterons (en juin sans doute, elle a déjà été reportée deux fois) l'émission sur le racisme, qui ne sera pas seulement consacrée au racisme en Allemagne, en Afrique du Sud ou aux Etats-Unis, ce qui aurait pour principal résultat de flatter la bonne conscience des Français, mais surtout au racisme en France. Le principal problème auquel nous nous heurtons, c'est que nous ne trouvons pas de racistes français qui consentent à s'avouer racistes et à venir défendre le racisme sur le plan théorique. Il n'y a plus que des racistes honteux en France, des « je ne suis pas raciste, mais... » Ensuite, nous essaierons de faire une émission sur la résistance, ce qu'elle fut, où elle en est, puis une autre sur les problèmes du logement, si, comme il est probable, M. Sudreau accepte de venir répondre à toutes les questions des téléspectateurs.

Un député U.N.R.

« Pour nous, le « Faire face » idéal, ce serait l'émission où le général de Gaulle viendrait répondre personnellement, directement, à toutes les questions que les Français ont envie de lui poser. Cette émission idéale, nous ne désespérons pas de la réaliser un jour.

« Enfin, l'un des projets qui me tient le plus à cœur, c'est une émission sur le rire. Une espèce de conférence, à la fois sérieuse et comique en elle-même, par exemple sur le thème : « Le rire humain expliqué aux Martiens », et qui, à travers des exemples, passerait en revue les différents genres de comique. Seulement, je ne sais pas pourquoi ce projet se heurte littéralement à un mur. Personne ne veut en entendre parler, sous prétexte, par exemple, que je ne suis pas spécialisé dans les variétés. Cela vous donne une idée du climat qui règne ici. On parle parfois des contraintes auxquelles la Télévision est assujettie. Mais la pire contrainte, c'est l'extraordinaire anarchie de cette maison. Libéralisme et autoritarisme coexistent, sans qu' on comprenne jamais pourquoi ceci est possible et cela ne l'est pas. Par exemple, beaucoup de confrères étrangers m'ont avoué que jamais une série d'émissions comme « Justice des hommes » n'aurait été possible dans leur pays. Et, en effet, il est assez extraordinaire qu'on nous ait laissé interroger en direct des prisonniers dans leur cellule. Il a suffi pour cela qu'un ministre, M. Michelet, nous fasse confiance, et tous les obstacles sont tombés. En revanche, notre émission sur la prostitution a failli être interdite. Non pas en raison du caractère immoral, ou équivoque du thème traité, mais parce que l'un des experts auxquels nous avions fait appel avait été candidat aux élections contre un député U.N.R., et que ce député s'était plaint en haut lieu de la publicité que nous allions faire à son rival ! »

Tout le drame de la Télévision française est résumé dans le cas d'Etienne Lalou. Après neuf ans d'extraordinaire réussite à la télévision, Lalou n'a ni bureau, ni secrétaire, ni contrat. Il ne représente même pas une unité sur ces états des effectifs que l'on met amoureusement à jour à la direction de la R.T.F. : il est employé à la pige. Cet homme, qui pourrait être un directeur de la Télévision dont celle-ci n'aurait pas à rougir, peut s'en aller du jour au lendemain. Que fait-on qui puisse le retenir ?

THOMAS LENOIR.

DANSE

Les Ballets Maurice Béjart

● *Pourquoi faut-il que ce magicien français de la danse nous soit prêté par les Belges ?*

ENFIN, grâce aux étrangers, Paris, cette saison, est un haut lieu de la danse. Tandis que les danseurs du Kirov continuent leur démonstrations de grande style au Palais des Sports, le ballet du XX^e siècle, prêté par le théâtre de la Monnaie de Bruxelles, passe de Sarah-Bernhardt à Chaillot. Six représentations seulement. Quel dommage ! Paris aura-t-il le temps de reconnaître les mérites exceptionnels de Maurice Béjart ? Espérons-le, espérons que quelque chose va enfin bouger dans le désert de nos théâtres nationaux après la venue de ce jeune et vigoureux magicin de la scène. L'heure n'est plus à l'ingratitude ni à la politique de la tête sous l'aile. Béjart est français après tout, et il n'est plus admissible de lui laisser réserver aux Belges l'exclusivité de ses inventions.

Car il n'y a pas plus inventif que lui. Son premier spectacle nous a menés de surprise en surprise. Cela commençait par un « Divertimento » dont sa troupe avait réglé les rythmes. Pas d'orchestre. A la batterie, un jeune danseur de dix-huit ans, Patrick Belda, qui joue également du jazzoflûte, de la trompette, de la contrebasse. Et voici la version moderne des muets, rigaudons et sarabandes de jadis. Vêtus de leurs costumes de travail — collants, jambières, tricots — une quarantaine de garçons et de filles démontrent devant nous cette vieille et toujours vivante machine qui s'appelle la danse.

C'est un cours de technique pris à l'envers, une sorte d' « Etudes », avec toutes les règles respectés, mais aussi retournées. Chaque pas, chaque variation, chaque ensemble a droit à un éclairage spécial. Tantôt, c'est la cocasserie qui domine, tantôt cette stupeur inconsciente qui naît de l'effort, tantôt seulement, et très purement, la ligne. Béjart s'y montre à la fois sculpteur et caricaturiste. Bien sûr, en l'applaudissant, on pense au Robbins de « Concert » et du « Joueur de Flûte ». Mais sans la moindre gêne. Plutôt avec reconnaissance. Car l'humour de « Divertimento » ne ressemble pas à un autre, son rythme non plus. Leur saveur, leur sel, c'est une joie de le dire, sont typiquement français.

L'infortunée Anna

Même chose pour les « Sept péchés capitaux » de Brecht et Kurt Weill, qui formaient le plat de résistance du programme. On pouvait nourrir toutes sortes d'appréhensions à l'égard de cette entreprise. Oratorio-complainte, mimodrame, opéra parodique, cette œuvre créée en 1933 par Balanchine risquait, si elle avait été remontée autrement, de nous enfermer dans le placard quelque peu moisi de l'expressionnisme allemand. C'est le contraire qui se passe.

A force d'ingéniosité et d'esprit, parce qu'il survole constamment son sujet en le respectant, parce que les décors, à base de transparents et d'enseignes lumineuses, sont des chefs-d'œuvre d'originalité et de goût, Béjart nous offre un spectacle aussi neuf

→

AGRICULTEURS
8, rue d'Athènes (Saint-Lazare) TRI. 96-40
LA DAME AU PETIT CHIEN
V. O. d'après TCHEKOV

CINEMA D'ESSAI
17, rue Caumartin OPE. 81-50
LA PYRAMIDE HUMAINE de JEAN ROUCH
et
DESCRIPTION d'un COMBAT (ISRAEL) de CHRIS MARKER

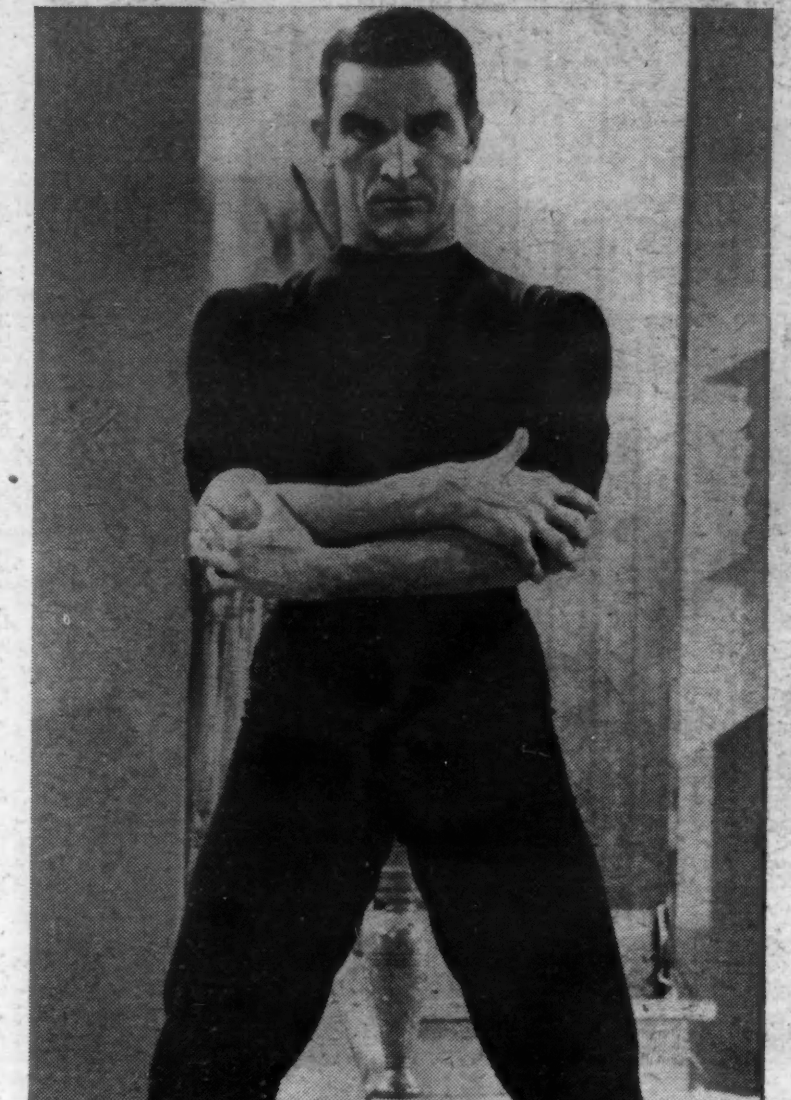
PARTNER
l'eau de cologne personnelle de l'homme soigné
F. MILLOT
PARFUMEUR PARIS

et parisien que possible, drôle et déchirant, amer et joyeux, osé, mais jamais ridicule. Il faut voir Janine Charrat dans le rôle de l'infortunée Anna, Bécassine de la Louisiane, qui se veut artiste. Elle est intelligente jusqu'au bout des orteils, jusqu'à la racine des cheveux. Quel bonheur de retrouver son petit museau sensible, ses ports de bras souverains et sa grâce musicale et toujours pathétique. Il faut la voir en girl du temps de Jeannette Mac Donald, en écuyère, en faux Ange Bleu, en simili Loïe Fuller... C'est étonnant. Et Ursula Kubler, elle aussi, nous étonne. Nous nous souvenions de la danseuse fantaisiste des Ballets de Paris ; nous retrouvons une chanteuse réaliste, à la voix sombre et brûlante. Oui, c'est étonnant, il n'y a pas d'autre mot.

Quant au « Boléro » de Ravel, qui complète le programme, c'est un bien plus grand mot qui lui convient. Là, comme dans le « Sacre du Printemps », Béjart a été vraiment possédé. Qu'on en juge : une femme — belle comme un ange — est seule sur une immense table ronde juchée au milieu de la scène. Elle se livre à de longues palpitations de bras et de croupe. Elle a des gestes d'insectes frottant ses élytres, de fleur qui s'éveille, de cheval qui piaffe. Sa transe est lente à monter, languide. Autour d'elle, assis et sortant peu à peu de l'ombre, une meute d'hommes. Peut-être est-ce un banquet. A moins que ce ne soit une curée. La femme finit dévorée, et nous, spectateur, nous flottons cinq pieds au-dessus du sol.

L'alchimiste de toutes ces nouveautés, de cet humour et de cet insolite ne nous aura accordé qu'un bref petit salut sur le rideau final. Béjart sans Béjart, c'est la première fois. Pourquoi donc ?

— *Et pourquoi pas ?* demande l'intéressé en riant. *Vous savez, pour moi ce qui compte c'est de créer, Danser, c'est bien, ça me libère, mais ça ne m'accomplit pas. D'ailleurs, je sais très bien que je ne suis pas un danseur formidable.*



(S. Enkelmann)

MAURICE BÉJART.
« L'important, c'est de se renier. »

En droite ligne du Bolchoï

Il a raison. Si on parle technique, Béjart n'est pas un danseur « formidable ». Il n'y pas la ligne d'un Golovine, d'un Babilée, ni d'un Noureev, princes, chacun en sa saison, de la grâce et de l'envol. Il est trapu, ses jambes, plus nerveuses que belles, ne sont pas faites pour les fameux brisés volés battus de « L'Oiseau Bleu » ni pour de grands jetés ébouriffants. Mais sous les lumières qu'en homme de théâtre accompli il sait verser sur tout ce qu'il invente, comme son visage nous a souvent frappés ! Un regard de panthère, aussi pâle, un nez mobile et le menton pointu des chats de race. A qui ressemble-t-il ? Il pourrait être le fils de Colette.

— *Voyez-vous,* dit-il, *l'important c'est de se renier. Sans cesse. Avec obstination. Regardez Picasso, regardez Stravinsky. Qui dit mieux ? Eh bien ! ils ont passé leur vie à se réduire en cendres et à en renaître. C'est merveilleux.*

— Et vous ?

— *Moi je fais l'impossible pour suivre leur exemple. Dans tout ce que j'ai créé il n'y a que deux trucs qui comptent : le ballet dont j'aurai l'idée demain et puis...*

— Et puis ?

— *Et puis quand même — parce qu'avant de se livrer au petit jeu des morts et des résurrections, il faut avoir la foi. le premier — mon « Homme seul ».*

Avant la « Symphonie d'un Homme seul », en effet, Béjart n'était pas né. On avait bien un peu parlé de lui, là-haut, du côté de Stockholm où ce Marseillais était allé régler un nouvel « Oiseau de Feu » pour le cinéma. Mais seul le petit monde de la danse avait prêté l'oreille. Le père du chorégraphe en herbe avait plutôt haussé les épaules. Il faut avouer à sa décharge qu'en tant que membre de l'Institut et directeur de l'enseignement, Gaston Berger avait caressé d'autres rêves pour son fils.

— La « Symphonie d'un Homme seul », qu'est-ce qui vous l'a inspirée ?

— *Le hasard, la veine, les circonstances. Je suis obsédé par tout ce qui nous arrive, par notre temps. La musique de notre temps, c'est le bruit de la rue, celui des machines, tous les grands échos qui se battent dans le ciel.*

Et il a lancé le ballet à musique concrète. Cela se passait en 1955. Tout d'un coup, l'angoisse de l'homme moderne, sa solitude, ses égarements passaient la rampe au son de sifflements, de borborygmes monstres, de pétarades. Le professeur Berger dit : « Tiens, tiens ». Les gens de la danse, même les plus routiniers, furent saisis. Et les autres gens, spectateurs ordinaires, se dirent qu'après tout, la danse, ça valait peut-être aussi bien que le rugby ou le cinéma.

— *C'est ce public-là que je veux,* dit Maurice Béjart. *Les types éduqués, les amateurs de doubles tours en l'air c'est bien, mais les types de rien du tout, ceux qui n'ont jamais vu danser, c'est encore mieux.*

En Espagne, j'ai fait avec ma compagnie une expérience passionnante. Nous avons été dans des tas de petites villes où jamais on n'avait vu de spectacle de danse. Eh bien ! le public était fasciné. Et quand, quinze jours après nous, le Festival Ballet d'Anton Dolin est venu donner « Casse-Noisette » ou « La Belle au Bois Dormant », ce même public — je le dis sans méchanceté, je vous jure — ne pouvait s'empêcher de rigoler...

— Ce qui veut dire...

— *... que le classique, à mon avis, c'est fait pour les jambes des danseurs, mais que leurs têtes ne peuvent être occupées que par ce qui se passe autour de nous...*

— Alors, les danseurs russes, vous ne les admirez pas ?

— *Au contraire, en tant que danseur, je les vénère. Mais comme créateur je n'ai pas le droit, il me semble, de souscrire à leur système de rétrospective. Depuis que je travaille à la Monnaie, j'ai demandé un maître de ballet russe. On m'a accordé le meilleur, Assaf Messerer. Il vient en droite ligne du Bolchoï, et il vient de monter un spectacle de morceaux de bravoure du répertoire. Mes danseurs ont tout accompli, les grands machins, les grands portés, les sauts...*

« Les Enfants du Pirée »

C'est vrai. Je les ai vus à Bruxelles. J'ai vu Duska Sifnios, l'étrange folle du « Boléro », métamorphosée en cygne. J'ai vu cette troupe rompue aux syncopes et aux abstractions féroces de Béjart se livrer aux harmonieuses caracolades qui font la gloire des ballets russes.

— *Il me faut des techniciens accomplis, sinon je ne peux pas inventer à mon idée, qui est toujours très précise...*

— Pour vous, le départ d'un ballet, c'est une idée ?

— *Pas toujours. C'était vrai pour « Orphée », le second ballet que j'ai réalisé sur une musique concrète. Il avait pour point de départ cette phrase de Rilke : « Chanter, c'est être ». Mais la musique aussi peut tout démarrer. Par exemple, pour « Le Sacre du Printemps », il n'y avait pas d'idée à avoir. La musique contenait tout.*

— Et le « Boléro » ?

— *Là, je voulais prouver autre chose. Le « Boléro » n'est pas, comme on le croit, d'inspiration espagnole. C'est une mélodie orientale. Moi, j'y ai retrouvé le rythme des « Enfants du Pirée ». Afin de mieux en persuader mes danseurs, je les ai fait répéter sur la chanson qu'interprète Melina Mercouri. Et au dernier moment, sur la scène, je leur ai collé le « Boléro »...*

Il est ravi. Tout à l'heure, il m'a dit qu'il adorait faire des farces, et rencontrer des farceurs. Assez sérieusement d'ailleurs. Il m'a confié que l'opéra qu'il va mettre en scène à Venise, en août, avec l'aide de Dali, sera chanté et dansé sans le moindre décor.

— *Heureusement,* ajoute-il, *il y aura des interludes. Les décors surgiront, comme des diables hors de leurs boîtes, dans le plus complet silence. Et pftit, dès que la musique reviendra, tout sera escamoté, il n'y aura plus que des rideaux.*

— Vous aimez l'opéra ?

— *J'aime ce qui est vaste, tout ce qui peut brasser beaucoup de monde. Cet hiver, avec Janine Charrat, nous avons monté un spectacle de féerie, « Les quatre fils Aymon », au grand Cirque de Bruxelles. C'était merveilleux. Je n'ai jamais été plus heureux.*

— Quel est le plus grand chorégraphe en ce moment selon vous ?

— *En ce moment et pour longtemps, Jerome Robbins. Avez-vous vu son ballet sans musique, « Moves » ? Quelle leçon !*

La leçon, à Paris, aujourd'hui, c'est Maurice Béjart qui la donne. On peut désormais tout attendre de lui. Attendons donc le ballet que l'Opéra va lui réclamer. La confiance est de rigueur.

CHRISTINE DE RIVOYRE.

EXPOSITIONS

Edouard Vuillard

● ***La nouvelle rétrospective d'un grand peintre qui croyait n'être qu'un « bon peintre ».***

« V*UILLARD était un garçon de moyenne taille, très réfléchi, parlant peu et lentement, comme s'il avait souci de trouver le mot juste qui convînt à l'expression exacte de sa pensée. Il parlait d'une voix douce, qu'interrompait parfois un bref rire ingénu...* »

Ces quelques lignes de Pierre Veber, son condisciple à Condorcet, pourraient servir de légende à l'admirable portrait qu'a laissé de son ami de toujours K.-X. Roussel, et qui est placé au seuil de l'actuelle exposition des œuvres de Vuillard (1).

A Claude Roger-Marx, qui venait d'écrire, avant la dernière guerre, un ouvrage sur lui, Vuillard n'adressait qu'une seule critique :

— *Vous avez utilisé, pour me désigner, l'expression « grand peintre ». Elle est inexacte. Je suis un « bon peintre », et c'est tout.*

Bon peintre des bonheurs intimes et paisibles qui devait mourir, à 72 ans, dans les désordres de juin 1940, il est pourtant — on peut bien le dire aujourd'hui — une sorte de très grand peintre.

Sérusier, le compagnon de Gauguin à Pont-Aven, qui l'avait vu brosser les décors pour Lugné-Poe — autre condisciple du lycée Condorcet — n'en doutait pas :

« Sur ces grandes toiles étalées à même le sol, Vuillard, armé d'un balai imbibé de couleurs, semblait répandre ses tons au petit bonheur et, en séchant, cela devenait magnifique. »

Le féroce Degas

C'était, au déclin du siècle dernier, du temps où Vuillard fréquentait Toulouse-Lautrec, qu'il admirait passionnément ; du temps aussi où les peintres ne craignaient pas d'exprimer publiquement leur estime pour un autre peintre. Degas lui-même, le féroce Degas, savait, à l'occasion, donner des coups de chapeau : *« D'une bouteille de chablis poussiéreux,* disait-il, *Vuillard fait un bouquet de pois de senteur. »*.

En rupture de ban avec leurs proches parents impressionnistes, les « Nabis » (Ranson, Roussel, Bonnard,

(1) Chez Durand-Ruel.

Sérusier, Vuillard, etc.) annonçaient déjà le fauvisme et le cubisme. Ils invoquaient la parole de leur bouillant chef de file, Maurice Denis : *« Se rappeler qu'un tableau — avant d'être un cheval de bataille, une femme nue ou une quelconque anecdote — est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs dans un certain ordre assemblées. »*

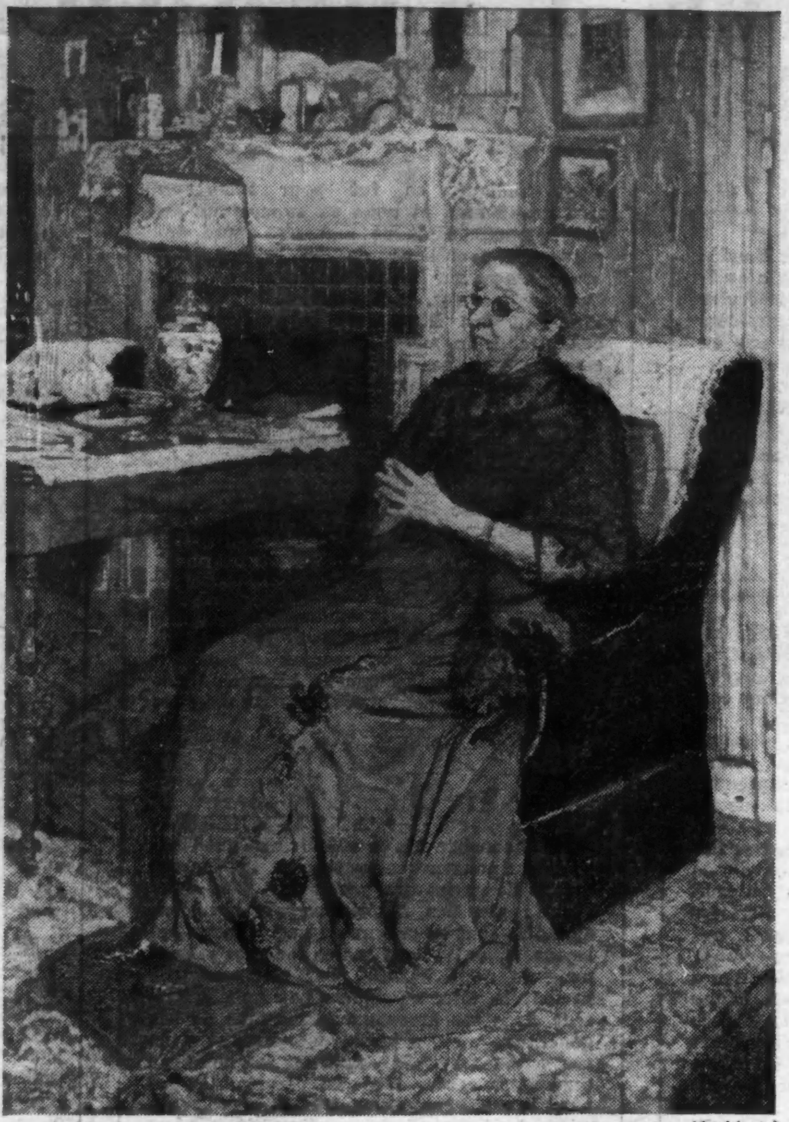
Rien ne ressemblait moins, cependant, à un peintre d'avant-garde que Vuillard. Vivant tout au long de son existence avec sa mère — qui mourut presque centenaire — il n'avait hérité de son père — vieux pionnier du Sénégal, devenu percepteur de village à son retour en France — qu'un goût juvénile et passager pour le métier des armes. Et peut-être cet adolescent petit bourgeois eût-il tranquillement versé dans l'héroïsme en uniforme s'il n'avait perdu son père à quinze ans, si sa mère, de vingt-sept ans plus jeune que son mari, n'avait dû devenir modiste en appartement pour élever ses enfants, si Edouard, enfin et surtout, n'avait, en 1883, rencontré Roussel, qui rêvait, lui aussi, d'être peintre.

Dès ses premières toiles, Vuillard est déjà Vuillard. Certes, il perfectionnera sans cesse ses moyens d'expression, et notamment sa fameuse technique de peinture à la colle, que les meilleurs connaisseurs ont si souvent prise pour de la peinture à l'huile.

Un air de famille

Quand on pénètre dans les deux grandes salles de la galerie Durand-Ruel où sont accrochés ses tableaux, on est saisi, comme rarement chez un peintre, par « l'air de famille » qui les marque tous. Pas seulement parce qu'il s'agit, pour beaucoup, de tableaux appartenant encore à la famille ou aux descendants des amis de la famille. Pas seulement parce qu'ils ont été rassemblés par les soins de Jacques Salomon (1), gendre de Roussel et héritier spirituel de Vuillard. Mais parce que c'est une œuvre qui peut se voir comme on lirait, par exemple, « A la recherche du temps perdu ».

Sa façon de camper un personnage dans un coin de pièce avec un peu de plafond, un peu de sol, une fenêtre ou une porte ouverte dans le fond du tableau, la justesse et la fraîcheur des tons, l'immense accumulation de croquis, d'études et de pochades qu'on imagine derrière chacun de ses portraits, sa science aussi des couleurs employées, non en tant que telles, mais en tant que « valeurs colorées », auraient suffi à faire de lui beaucoup plus qu'un bon peintre.



(Archives.)

MADAME KAPFERER PAR VUILLARD (1918).
Comme on lirait « A la recherche du temps perdu ».

S'il est *aussi* Vuillard, c'est que quelque chose d'autre a passé dans ses toiles. Comme sa passion pour la peinture a animé la médiocrité de son existence, il est évident que la tendresse avec laquelle il considérait tout être ou toute chose créé à travers ses amis ou les objets les plus humbles de son entourage a animé sa peinture.

Tout les corps et ces ombres mêmes derrière les canapés ont un visage, un prénom, un nom, une histoire, dans chacun des tableaux de Vuillard : c'est Natanson (« La Revue Blanche »), c'est la vieille Mme Vuillard, sur le visage de laquelle naît peu à peu et d'année en année le malicieux sourire de la sérénité, c'est l'efficace et tumultueuse Mme Hessel, bien sûr aussi, la femme du grand marchand de tableaux du temps. Devant une gentilhommière Louis XV, que la dernière guerre a détruite, ce petit garçon qui joue dans un parc, c'est Jean-Claude Bellier. Ce dos de femme auprès de cette belle tache en forme d'homme, c'est Missia Sert et Valloton. C'est Bonnard, Anna de Noailles, Tristan Bernard, Toulouse-Lautrec, l'oncle Untel, le cousin Machin, Elemir Bourges ou Mallarmé. Tous transformés en personnages de « chronique peinte à la main », tous témoins d'un temps aboli mais non perdu, puisqu'il continue d'exister dans les romans de Proust comme dans la peinture de Vuillard.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(1) Auteur d'un excellent livre sur Vuillard, paru chez Albin Michel en 1945, et malheureusement épuisé, Jacques Salomon vient de faire paraître un autre ouvrage orné de très belles reproductions, en souscription à la galerie Durand-Ruel pendant la durée de l'exposition, 37, avenue de Friedland.

L'EXPRESS **Petites annonces** L'EXPRESS

NOS PETITES ANNONCES sont reçues **aux guichets RÉGIE-PRESSE** 85 bis, rue Réaumur PARIS (2e)

Par téléphone : GUTenberg 50-94, 99-30 et 56-20

TOUS LES JOURS 9 à 12 h. - 14 à 18 h. sauf samedis après-midi dimanches et fêtes

Par correspondance : Service des Petites Annonces **RÉGIE-PRESSE L'EXPRESS** 85 bis, rue Réaumur PARIS (2e)

Paiement strictement d'avance par chèque bancaire ou mandat-poste joint à la lettre (libellé à l'ordre de RÉGIE-PRESSE)

La ligne se compose de 38 lettres, signes ou espaces (minim. 2 lignes) Les réponses peuvent être domiciliées à nos bureaux. Elles sont reçues et réexpédiées moyennant un tarif forfaitaire de 3 NF

BONNES ADRESSES

SPECIALISTE PLACEMENT au PAIR, dispose nombr. postes à l'étranger et place jeunes filles sélect. pour familles françaises

CONDUIT BUREAU 60, r. Lafayette (9e). LAF.02-29

BERYL HABILLE LA FEMME
Un choix considérable d'Imperméables et de Vêtements de peau
115 bis, av. du Général-Leclerc, Paris. GOB. 55-66

OFFRES D'EMPLOI

CADRES

TRES IMPORTANTE SOCIETE DISTRIBUT. COTE D'IVOIRE recruterait à Abidjan pour étoffer ses services centraux contrôle et gestion

JEUNES IVOIRIENS

1° DIPLOMES E.S.C. PARIS ou PROVINCE

2° LICENCIES EN DROIT ou CAPACITAIRES plus ECOLE NOTAR. ou stage HUISSIER

3° DIPLOMES E.N.P. ou EQU. TECHNIC. MONT., ENTRET., REPARAT. MOT. ESSENCE et DIESEL, FROID INDUSTRIEL, TRANSIST. et MAGNETOPH.

Expérience pratique acquise par premier emploi ou stage longue durée serait appréciée.

Rémunération de début : 50 à 80.000 fr. C.F.A. suivant valeur et niveau.

Belles possibilités développem. rapide de carrière offertes à candidats premier plan.

Env. C. V. détaillé avec photo à no 26530 PRESS, 31, bd Bonne-Nouvelle (2e) qui transm.

ORGANISATEUR-ADMIN. excell. connaiss. étud. circuits mécanisat. administrat., px de revient, rech. par Sté d'Organis. spécial. conditions intér., voyages. Env. C. V. photo et prét. Coria KSA, 30, av. Opéra (2e)

Import. fabrique de meubles à Montreuil (Seine) rech. pour seconder Directeur commercial : **SECRET. de DIRECTION** de tout 1er ordre, 25-35 ans, int., méth., sens de l'org., exc. prés., sach. réd., libre rap. Déb. 950 NF. Adr. C.V. dét. à Collin 133, av. Wagram-17e qui trans.

Très importante Société Commerciale Française recherche pour diriger ses succursales en Afrique (zone franc et zone sterling)

CHEFS DE CENTRES TECHNIQUES ET AUTOMOBILES

Conditions requises :
- Gestionnaire niveau moyenne entreprise
- Capacités commerciales
- Technicité :
  Centres Autos : mécanique et électricité auto.
  Centres techniques : mécan. générale - froid - électricité.
- Aptitude au commandement.
- Age : 25-30 ans
- Pour la zone sterling, anglais parfait.
- Rémunération et avantages correspondent à l'importance du poste et à sa situation.

Adresser lettre manuscrite, C.V. complet et photo à **C.I.O.** 43, rue de Courcelles, Paris-8e
Discrétion et réponses assurées

STENO-DACTYLOS

J. F. STENO-DACTYLO, parlant allemand ou angl., nationalité française. Se prés. FEDERATION BONNETERIE, 10, rue d'Anjou - ANJ. 33-16

BUREAUX

Sté Transports recherche **EMPLOYES** Bureau Hommes et **AIDES-COMPTABLES** Hommes Se prés. TRANSAUTO, 7, bd National, La Garenne (Seine)

DIVERS

Agence publicité recherche URGENT pour son studio photo jeune femme accessoiriste remplacement 5 mois (avec vacances). Ecrire à PETIT (serv. F) boite postale : 310-08 Paris Joindre photo.

DESSINATEURS

SOCIETE MOTEURS FUSEES VILLEJUIF RECHERCHE **CONTROLEUR** de plans, niveau projecteur **DESSINATEURS ETUDES ET PROJECTEURS**

Sem. 5 jours, cant., retraite, vac. août. Ecr. en adr. C.V. à **S.E.P.R.** BOITE POSTALE VILLEJUIF

REPRESENTATION

Cherche représ. cartes multiples visitant DISQUAIRES pr prod. exclus. comm. import. Tél. pr R. V. : ELY. 63-46

CAPITAUX

CONSTRUCT. GDES MARQUES EN PLEINE EXTENSION rech. CAPIT., plac. tr. int. LOPEZ, 43, r. de Seine, ALFORTVILLE

CONSTRUCTIONS

10, AV. G.-MANDEL PARIS - 16e
Dans immeuble neuf **APP. et HOTEL PARTIC.** en duplex DISPONIBLES **GRAND LUXE**
Renseignem. sur pl. 14 à 19 h. **NLE. 53-98**
S.P.E.I. 14, av. Fr.-Roosevelt **BAL. 20 61**

IMMEUBLES

ACHETE COMPTANT FRENKEL, 39, Fg Poissonnière

LOCAUX COMMERCIAUX

BOUTIQUES

RUE DE LA PAIX - 200 m2 Superbe BOUTIQUE + arr. b. + app. Ts comm. Px 420.000. Voir mon conseil : S.E.P.I.F., 1, rue du Louvre - LOU. 43-18

APPARTEMENTS

ACHAT

STE ach. compt. pr. directeur gr. app. stand. TRI.56-24

VENTE

NEUILLY-SABLONS, 3 p. 109 m2, cft, esc. dr. 6e ét. g. 4, r. A.-Vérien, sur pl. 14 h. 30-17 h.

1er - Rivoli, Tour St-Jacques, 9-10 p., 220 m2, prof. 2 entr. cft 3e ét. ss asc. 2 ch. bonne Ecr. R.C.L, 69, r. d'Amsterdam-8e

16e App. tout conf., gd liv. + ch., terrasse, 7e ét. Imm. gr. stand. MIR.73-65, jdi, vend.

8e avenue Percier, no 8 bis, 5 p., cft, gar., 2 ch. bonne, 2e ét. g. sur place 15 à 18 h.

LOCATION

Je cherche à louer 2 pièces cuis. ou studio non meublé Paris ou proche banl., de 150 à 200 NF par m. Ecr. no 766091, Régie-Presse, 85 bis, r. Réaumur, Paris

Recherche appartement en loc. dans immeuble neuf, 2 pièces cuisine, salle de bains, téléph., dans Paris, de préf. rive gche. Prière tél. à BAL. 70-94 aux heures de bureau.

VACANCES

VILLEGIATURE

Repos Château XVe Anjou, vie fam., cuis. soign. Ec. no 766079

PARTEZ EN VACANCES AVEC L'UNION DES ETUDIANTS JUIFS DE FRANCE
A la mer : EN ITALIE Sur l'Adriatique MILANO MARITTIMA
Un hôtel moderne et confortable nous est réservé. Chambres de 2 à 3 personnes, eau courante, douches, cabine et parasol à la plage.
A proximité de Rimini, Ravenne, Florence, Venise.
A la mont. : 1.860 m. (Isère) ALPE D'HUEZ
Chambres confortables de 2 ou 3 personnes
Eau courante, douches, séjour d'altitude dans région réputée ensoleillée
Nourriture cachère, excursions, sports, débats, conférences, loisirs
POUR LES DEUX CAMPS 3 SESSIONS DE 14 JOURS 13-7 au 30-7 30-7 au 13-8 et 13-8 au 27-8
U.E.J.F., 6, rue Lalande (14e) SEG. 60 21 et SUF. 43-17

ENFANTS VACANCES EN **ITALIE**
Séj. encadré en homes gd. conf. Montagne, bd de lac. plage, piscine, télé-sièges Participat. voyage compris 4 semaines : 450 NF
LOISIRS ET PLEIN AIR OBS. 47-83

MONTAGNE

CONTAMINES MONTJOIE Aux pieds des cimes dans la verdure, en plein soleil, avec vue splendide sur la vallée, le chalet-hôtel GAI SOLEIL. Tél. 18 vous offre de vraies vacances à des prix exceptionnels en juin et sept. 18 NF tout compris.

HOTELS - PENSIONS

DESINTOXIQUEZ-VOUS PENDANT 15 JOURS A 1.200 M. D'ALTITUDE en profitant du forfait pension, toute taxes et serv. compris 495 NF dans un hôt. 3 ét. Ecr. G. BOISSON **HOTEL MONT-BLANC MEGEVE** TELEPHONE : 02-03-04

OCCASIONS

ANTIQUAIRE recherche beaux meubles anciens et de style pour l'exportation 73 rue des Vignes JAS. 25-65

Partic. vend bureau et armoire vitrée lux. conv. cabinet méd., avocat, etc. Téléph. ALE. 76-53

ANTIQUAIRE se déplace dans toutes rég. pour l'achat de tous meubles anc. et obj. d'art. LES BELLES EPOQUES 88 boulevard de Courcelles WAG. 64-89

TRAVAUX A FAÇON

TAPISSIER Remise à neuf tous sièges PRIX AVANTAGEUX 284, bd St-Germain. SOL.80-38

Répertoire TARIFS
DEMANDES D'EMPLOI : La ligne 3 NF.
OFFRES D'EMPLOI : La ligne 7 NF.
CAPITAUX, SITUATIONS ASSOCIATIONS PROPOSITIONS COMMERCIALES : La ligne 15 NF.
AUTRES RUBRIQUES : La ligne 7,50 NF.
TAXES : 8,52 % en sus

VIVE L'AMÉRIQUE !

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER

QUAND Pierre Mendès France est rentré des Etats-Unis il y a quelques jours, il nous a dit, à propos du dernier numéro de « L'Express » : « Vous paraissez très anti-américains. » **Nous avions mis en parallèle le comportement politique, ces dernières semaines, du président Kennedy avec celui de M. Laniel en 1954.** « Non vraiment ce n'est pas Laniel ! » **Soit.**

Nous récusons l'accusation d'anti-américanisme, je vais dire pourquoi. Mais réglons d'abord ce détail : la comparaison avec Laniel.

QU'AVONS-NOUS reproché à M. Laniel, à M. Guy Mollet, à M. Bourgès-Maunoury et à quelques autres ? Ceci : ayant le pouvoir, s'apercevant que certains de leurs subordonnés (militaires en particulier) ne leur obéissaient pas, et même les trompaient délibérément, ils n'ont jamais eu le courage politique, primo : **de prendre l'opinion publique à témoin,** secundo : **de les limoger pour établir leur autorité.**

Le mois dernier, en un désastreux après-midi, sur la base de faux renseignements, de préparatifs ridicules, et d'une analyse politique superficielle, les chefs des Services Secrets et de l'état-major américains ont coulé sur les plages de Cuba une grande part du prestige du nouveau Président des Etats-Unis. Ce fiasco impardonnable, connu désormais comme l'opération de la « Baie des Cochons » (endroit du débarquement anticastriste) a fait plus de mal à l'Amérique que le plus virulent communiste chinois aurait jamais pu l'espérer.

Il y a six semaines de cela. Qu'en a dit le président Kennedy à sa propre opinion publique et au monde ? Rien. Quelles ont été les sanctions ? Aucune. Pourquoi M. Allen Dulles, qui est en tout cas l'un des principaux responsables, est-il encore en place ?

C'est ce que nous appelons du Laniel ou du Bourgès : on couvre. Comme on a couvert les erreurs vaniteuses du général Navarre, comme on a couvert les tortures, comme on a couvert l'opération Ben Bella. C'est la méthode de la démission, c'est la voie ouverte à des désastres en chaîne. Français, nous sommes très bien placés pour connaître le processus, pour le redouter, pour le dénoncer. Quand le pouvoir n'agit plus comme le pouvoir, mais compose, calfeutre, dissimule, quand il est intimidé par ses féodaux, quand il n'ose pas placer carrément les problèmes devant l'opinion publique, on court vers l'abdication.

QUE MM. les derniers présidents du Conseil de la IV^e^ République aient abdiqué, ce fut pour nous un très grand mal, et nous en supportons les conséquences. Mais ce mal n'a guère dépassé les frontières de la France. Ses conséquences sur la destinée du monde, sans être négligeables, sont limitées. Quand le Président des Etats-Unis en arrive à se conduire de la même manière face — par exemple — à ses généraux, on risque une catastrophe générale.

Lorsque le président Truman limogea en vingt-quatre heures le très prestigieux général Mac Arthur, qui avait osé ne pas obéir en Corée, quel soulagement ce fut pour nous tous, et quelle fierté. Oui, quelle profonde satisfaction nous avons ressentie le jour de cette éclatante démonstration de courage politique, et de sagesse... Les choses, nous le voyons bien, se sont détériorées depuis, en Occident. Ayant eu la malencontreuse idée d'élire un général à leur tête, de 1952 à 1960, les Américains ont commencé à ne plus distinguer aussi nettement la hiérarchie des valeurs et des pouvoirs. Nous connaissons cela.

L'ANTI - AMERICANISME consiste à s'en réjouir. A l'extrême-gauche : pourvu que les Américains fassent autant de gaffes que possible. A l'extrême-droite : plus les Américains s'embourbent, moins ils sont en mesure de nous donner des leçons. Dans les deux cas ce sont des raisonnements de Gribouille. Car si l'Amérique perdait la tête, n'oublions pas qu'elle possède dans ses arsenaux, aux mains de ses généraux, sur ses bases aériennes, et dans ses sous-marins qui sillonnent les mers, de quoi faire sauter toute la planète. Ce qui n'est le cas, heureusement, ni des émules du général Challe, ni des services du général de Gaulle.

C'est pourquoi — toute autre raison mise à part — nous sommes pro-américains. Nous souhaitons de tout notre cœur, de toutes nos forces que l'Amérique rétablisse son prestige, son autorité, son pouvoir, retrouve sa sérénité. Un trop évident déséquilibre entre Washington et Moscou, une débâcle des positions américaines dans le monde, auraient des conséquences si dramatiques qu'aucun homme raisonnable, et M. Krouchtchev lui-même, ne peut le désirer.

LE général de Gaulle, par exemple, est grandement coupable — et c'est l'un des motifs de notre désaccord avec sa politique — quand il profite de chaque occasion pour humilier l'Amérique, lui rendre la tâche plus lourde (dans l'Alliance Atlantique, à l'O.N.U., en matière d'accord nucléaire, etc.). Il n'aime pas les Américains depuis que le président Roosevelt, pendant la guerre, manqua d'égards envers lui. Rien dans son esprit n'efface cette rancune dont les traces apparaissent dans ses écrits comme dans beaucoup de ses gestes politiques.

Au contraire, nous aimons les Américains. Personnellement, qu'on me permette de le dire, j'ai gardé de deux années du temps de guerre avec l'Armée de l'Air américaine un souvenir chaleureux. La liberté d'allure, la franchise, le souci d'organisation, l'efficacité des camarades américains que j'ai connus sont des souvenirs indélébiles. Je n'éprouve donc aucune gêne à critiquer la politique américaine, comme si c'était la nôtre. Et d'ailleurs, c'est la nôtre.

CE jeune homme qui est à Paris aujourd'hui, qui sera demain à Vienne, porte notre espoir, et tient notre sort entre ses mains. Quand John Kennedy, à la table de conférence du « National Security Council », dans une aile de la Maison-Blanche, se laisse impressionner par les arguments fallacieux d'un chef d'état-major ou de M. Allen Dulles, c'est notre drame. S'il garde l'esprit clair, s'il dort des nuits tranquilles, s'il tient tête et impose sa volonté, c'est nous tous, finalement, qui en profitons. Il est notre champion, qu'on le veuille ou non.

Il faut, il faut, qu'il réussisse ; que, face à M. Krouchtchev, il fasse bonne figure, qu'il ait un comportement d'homme d'Etat, qu'il maîtrise la situation extrêmement complexe des affaires du monde, les réactions de son opinion publique et les raisonnements — la plupart du temps navrants, comme chez nous — de ses généraux.

Ce Kennedy, il est notre homme, c'est ainsi. Et parce que nous le ressentons pleinement, nous en parlons, et nous lui parlons, sans y mettre les formes dont il siérait de s'entourer à l'égard d'un étranger.

QU'ON aime les pare-chocs des Cadillac ou les histoires d'Elizabeth Taylor, c'est une autre affaire. Nous ne souhaitons pas, pour nous, une société à l'américaine. Mais nous voulons, c'est très simple, que l'Amérique demeure forte, et sage dans ses graves décisions ; que l'Amérique vive. Oui, vive Kennedy ! et vive l'Amérique ! Sinon il n'y aura pas assez d'hôpitaux dans le monde pour soigner les brûlures d'un millième des hommes qui seront les victimes de « l'accident » atomique que notre génération a pour premier devoir, pour devoir absolu, d'éviter à tout prix.

J.-J. S.-S.

61-57

Longelom & Co